

Instructions 1966 :

1) La charge de Sœur Servante dans l'Eglise

Je voudrais (au risque de paraître me répéter un peu) vous parler encore une fois de ce qui caractérise votre charge de Sœur Servante. Vous savez que nous vivons dans un monde au milieu duquel on ne peut plus rien considérer de façon isolée. Tout se rattache à des « ensembles ». Il n'y a plus, pourrait-on presque dire, de situations locales. Tout s'inscrit maintenant dans un plan international.

Eh bien, pour votre charge de Sœur Servante, ce n'est pas un phénomène nouveau, que ce rattachement au grand ensemble qu'est l'Eglise, si nous pouvons employer ce terme pour parler de l'Eglise. Depuis toujours, toute charge d'autorité, si minime qu'elle soit, s'est toujours rattachée directement à l'Eglise ; mais maintenant, dans la recherche conciliaire, on a mieux mis en valeur cette dimension d'Eglise de tout poste d'autorité qui s'exerce dans son sein. La charge de Sœur Servante, - même si elle ne concerne qu'une toute petite maison, très peu nombreuse, très peu importante, quant à l'influence, - la charge de Sœur Servante ne peut se situer, se considérer sous son vrai jour que dans l'Eglise, replacée dans le dessein de Dieu. « Dans son Corps (je cite en ce moment le décret Perfectae Caritatis) dans son Corps, c'est-à-dire dans l'Eglise, le Christ dispose continuellement les dons des ministères par lesquels nous nous apportons mutuellement, grâce à sa vertu, les services nécessaires au salut ».

Nous pourrions reprendre cette phrase, mot par mot, la méditer, nous en pénétrer pour en dégager le sens. Tout l'enseignement conciliaire serait à reprendre ainsi, phrase par phrase, pour en extraire tout le suc, pour en comprendre le sens profond. On a réduit autant que possible les expressions, mais on les a réduites autour des idées essentielles que l'on a cernées au plus près, et qui nous donnent, qui nous apportent la véritable doctrine de l'Eglise.

Je vous conseille, pendant votre retraite, de méditer sur ces deux phrases que je vais vous citer. La première qui est si belle : « Dans son Corps, c'est-à-dire, dans l'Eglise, le Christ dispose continuellement » ; c'est continuellement que nous nommons des Sœurs Servantes... Il faut tomber dans le concret, ce ne sont pas des mots qui sont dits en l'air. Ils s'appliquent à des gens particuliers, à des personnes, en l'occurrence, c'est vous-mêmes. Dans son Corps, le Christ dispose continuellement les dons des ministères par lesquels nous nous apportons mutuellement, les ministères sont donnés pour le bien commun. « Nous nous apportons mutuellement ». Comment ? Pas par nous-mêmes, « grâce à sa Vertu », à la Vertu du Christ, c'est la grâce d'état, c'est la présence du Christ dans l'autorité.

Grâce à sa vertu, nous nous apportons mutuellement les services nécessaires au salut, pas seulement à notre propre salut, ni au salut de nos compagnes, mais au salut de tous ceux que nous côtoyons, avec lesquels nous vivons, et envers lesquels nous avons toujours un devoir quelconque de les amener au Seigneur, de leur présenter le Seigneur. Cette première phrase est si belle.

Je vous ai dit : la charge de Sœur Servante ne peut se considérer que située dans l'Eglise. Le nom de Sœur Servante, ce nom a été inspiré par Dieu à saint Vincent certainement, qui, d'ailleurs, l'a tout simplement copié au nom que porte le Souverain Pontife : Serviteur des serviteurs de Dieu. Nous, nous sommes les servantes des servantes des pauvres. Le nom est légitimé par le Concile.

Dans l'article qui traite de l'obéissance, Il est dit : « Quant aux supérieurs responsables des âmes confiées à leurs soins, dociles à la volonté de Dieu dans l'accomplissement de leur charge, ils exercent l'autorité dans un esprit de service pour leurs frères, de manière à exprimer l'amour que le Seigneur a pour eux ».

Vous auriez de quoi, simplement dans ces deux phrases-là, faire très largement toute votre retraite de Sœur Servante, qu'elle soit la première ou qu'elle s'inscrive parmi déjà de nombreuses autres. Si nous relevons tout ce qui est contenu dans ce texte, nous remarquons d'abord cette phrase : « dociles à la volonté de Dieu ». La charge de Sœur Servante est la manifestation d'une volonté du Seigneur à l'endroit de chacune de nous. Ce n'est pas seulement une nécessité du gouvernement de la communauté, une nécessité de bonne administration, mais c'est encore beaucoup plus dans l'histoire de notre âme et de nos relations à Dieu : c'est une volonté personnelle, particulière, précise de Dieu sur chacune de nous.

Le Seigneur a voulu, pour chacune de vous qui êtes ici, que vous receviez cette charge de Sœur Servante, que vous soyez chargée d'exercer ce ministère envers les autres, car c'est un ministère. Il ne faut pas la considérer comme quelque chose de surajouté à votre vie. Elle fait partie intégrante de votre vie spirituelle, de votre démarche vers Dieu.

C'est une vocation seconde, c'est ainsi qu'Il faut la recevoir non pas comme quelque chose que l'on a désiré, je pense, qu'en général, on ne la désire pas, Il y a beaucoup plus le grand danger de s'y attacher quand on l'a. Il faut le savoir. On s'attache à une sorte d'exercice de l'autorité, peut-être à une indépendance beaucoup plus grande. Quand on s'attache, c'est qu'on ne porte pas jusqu'au fond sa charge : on n'en voit plus les épines et les difficultés, on risque d'en profiter, ce qui est très abominable.

Elle est une volonté particulière de Dieu sur nous. Il nous appelle à cela, c'est un appel gratuit, absolument gratuit, j'allais dire non mérité, on ne mérite pas d'être Sœur Servante, ce n'est pas une récompense. Je pense qu'Il faut surtout nous le dire : ce n'est pas une récompense, ce n'est pas un certificat de bonne conduite, ce n'est pas quelque chose qui nous a été accordé ou donné, parce que nous avons véritablement bien rempli nos devoirs.

La plupart du temps, j'aime assez le répéter, parce que c'est tellement vrai, la plupart du temps quand on nous donne une charge, à quelque endroit que ce soit, depuis la plus minime jusqu'à la plus élevée, c'est parce qu'Il n'y a personne d'autre pour la remplir. Si nous avons assisté les unes et les autres aux conseils, aux consultations où se sont décidées nos prises en place, nous saurions très bien que de toutes, on aura dit : elle a bien des qualités pour occuper cette charge, nous pouvons espérer qu'avec la grâce de Dieu, elle y arrivera, mais Il y a tel défaut, Il y a telle déficience, telle difficulté qui fait dire qu'au fond, Il faudrait quelqu'un de plus parfait pour être là. C'est vrai cela, Il faut le savoir, Il faut nous mettre en face des réalités. Nous sommes toutes, toutes, sans exception, des êtres imparfaits et incapables d'assumer les postes que nous occupons ; et c'est là, à ce point précis, que réside notre espérance, parce que le Seigneur a voulu malgré notre indignité, notre incapacité, notre insuffisance, le Seigneur a voulu nous demander cette preuve d'amour, nous donner cette charge, nous confier cet office, car Il a l'intention de suppléer Lui-même à ce qui nous manque, de venir, à travers nous, accomplir son œuvre.

Quand on se décourage, quand on se dit : « je ne peux pas, je ne peux pas, Il y a vraiment des choses qui me dépassent, je vais à un échec », c'est de l'orgueil, c'est parce qu'on s'imagine, en réalité, on s'imagine que l'on peut, eh bien, l'on ne peut pas.

Exercer l'autorité sur un plan spirituel, sur un plan de charge des âmes, Il n'y a pas une personne sur la terre qui puisse le faire. Il n'y a que le Seigneur. Par conséquent, l'immense confiance, l'espérance absolue est de se dire : la charge qui m'a été donnée, m'a été donnée parce que le Seigneur avait l'intention de l'exercer Lui-même par mon intermédiaire et de combler mes déficiences et mes insuffisances et même mes fautes par sa propre grâce. C'est un appel gratuit, c'est une vocation, Il n'y a qu'à s'incliner. C'est la volonté du Seigneur sur nous. Il faut adorer la volonté de Dieu chaque fois qu'elle se manifeste, Il faut l'adorer, Il faut y répondre.

C'est une **invitation à plus d'amour**. Si nous prenons le texte évangélique : lorsque Notre Seigneur a confié à saint Pierre la charge la plus importante qui puisse se trouver dans l'Eglise (et remarquez à quel moment Il la lui a confiée), au moment où Il venait de faire la faute la plus

grande de sa vie, Il venait de le renier trois fois en des circonstances infiniment douloureuses, c'est à ce moment-là que le Seigneur a fait de Pierre le serviteur des serviteurs de Dieu, celui qui devait diriger les destinées de Son Eglise et répondre de tous les chrétiens rassemblés en Eglise. Qu'est-ce qu'Il va lui demander à ce moment-là ? Il ne va pas lui demander, comme Il l'avait déjà fait ailleurs dans le cours de sa vie : « et toi, que dis-tu du Fils de Dieu ?... As-tu la foi ? As-tu l'espérance ; es-tu prêt ? As-tu compris mes enseignements » ? Il ne va lui demander rien de tout cela. Il va lui dire : « Simon, m'aimes-tu ? M'aimes-tu ? » Et par trois fois, Il demandera cette affirmation de l'amour de saint Pierre. C'est simplement sur cet amour que saint Pierre sera choisi (Il était choisi depuis longtemps d'ailleurs), mais c'est alors qu'Il sera confirmé installé dans sa charge. « Pierre, m'aimes-tu ? ». La charge de Sœur Servante, c'est une invitation à plus d'amour. Voyez, si on n'a pas le cœur plein de charité envers Dieu, plein de charité envers ses compagnes, je dirai même envers l'univers, Il y a évidemment là un gros obstacle, une très grosse insuffisance. Il faut dans ce cas, supplier le Seigneur de nous remplir de Son amour.

C'est une invitation à plus d'amour, c'est une **invitation aussi à plus de souffrance**. Il ne faut pas se minimiser la chose. On dit, nous disons : « on lui a mis la croix sur les épaules ». Quelquefois, quand on ne l'a pas portée la croix on n'y croit pas tout à fait, on le dit, je le crois, et d'ailleurs lorsqu'on fait des étiquettes pour les dortoirs et les réfectoires, on met une croix à côté des noms des Sœurs Servantes. Ce qui les caractérise, c'est la croix, une souffrance supplémentaire. Mais ce n'est pas seulement sur les étiquettes qu'elle existe cette croix, cette souffrance, elle existe en réalité. Et au fur et à mesure que vous vieillissez dans la charge, que vous aurez de plus longues années dans l'exercice de l'autorité, vous vous rendrez compte que la croix, la souffrance c'est le pain quotidien, et que c'est normal... C'est la Sœur Servante qui doit porter non seulement ses propres souffrances, mais les souffrances de ses compagnes, celles de la Communauté, toutes celles d'ailleurs qui se produisent autour d'elle, et la vie se chargera de vous démontrer que cette expression, « porter la croix en portant la charge de Sœur Servante » est une expression qui est absolument, absolument exacte. Il faut nous préparer à souffrir, Il faut savoir que la souffrance sera notre pain quotidien. Et Il faut, je pense, le savoir non pas pour nous en attrister mais pour nous en réjouir.

Ne croyez-vous pas que le Seigneur, à partir du moment où Il a commencé à être Lui aussi le serviteur de ses apôtres réunis en Communauté pour prêcher son Evangile, ne croyez-vous pas que le Seigneur, à ce moment-là, a dû commencer la partie de sa vie souffrante. Ses trente premières années avaient été, je suppose, relativement heureuses. A partir du moment où Il a commencé à exercer une autorité quelconque Il est certainement entré dans la souffrance. Si nous pouvions dénombrer, tout ce qui est allé jusqu'à Lui ! Quand on le lit dans l'Eglise, cela ne nous frappe pas, parce que nous savons que cela se termine par la Résurrection. Mais si nous savions voir, comment autour de Lui, le Seigneur a vu surgir la contradiction, l'aversion de ses ennemis, la réprobation des prêtres qui dirigeaient à ce moment la religion juive, si nous réalisons bien, de combien de mauvaises volontés, de haine et d'incompréhension Il a été entouré, nous verrions que ce nous souffrons, nous, est bien peu de chose en comparaison de ce que le Seigneur a porté. Porter la charge de Sœur Servante c'est ainsi porter une souffrance supplémentaire.

Je dois dire aussi que c'est une **invitation à la solitude**.

Il y a une solitude qui est le fait de l'autorité, qui découle de l'autorité, et lorsqu'on porte une charge quelconque, on veut sortir de cette solitude. Il y a bien des chances que cela tourne mal ; ce qui ne veut pas dire que l'on ne doit pas communiquer d'une façon normale certaines difficultés à ceux qui doivent être misent au courant. Mais en ce qui concerne la vie quotidienne, la vie avec celles qui nous entourent - avec les compagnes, etc. - la Sœur Servante doit savoir vivre dans une certaine solitude d'esprit. D'abord elle ne peut marquer de préférence parmi ses compagnes, en s'adressant à celle-ci plutôt qu'à celle-là ; et puis ensuite, elle doit garder sa

Communauté dans une certaine sérénité. Il faut savoir porter sur soi les difficultés sans en accabler celles qui nous entourent et que nous devons en quelque sorte, préserver.

Cette charge de Sœur Servante c'est un choix gratuit de Dieu, c'est aussi le don d'un **ministère**. Car on n'est pas Sœur Servante pour soi. La place de Sœur Servante, la place d'autorité dans l'Eglise n'est jamais donnée pour la personne. Si on n'envisageait que la personne, il faudrait « absolument » ne donner aucune autorité et fuir, fuir l'autorité. L'autorité est un danger (j'en parlerai tout à l'heure), Il faut bien le garder présent à notre esprit. L'autorité est un véritable danger. Saint Vincent le disait : « l'autorité est un venin qui se cache dans tout poste d'autorité ». Donc ce n'est pas pour nous qu'on nous a confié une autorité, c'est en vue de ce qui est à faire, c'est le don d'un ministère que le Christ fait à l'Eglise, un ministère qui est prévu de manière à animer ce corps de l'Eglise qu'est la Communauté et ces minuscules cellules de la Communauté et de l'Eglise que sont chacune de nos Communautés locales.

Le Seigneur fait cadeau à la Communauté, à chacune de vos petites Communautés locales, de ce ministère incarné en votre personne. C'est un ministère d'amour, nous l'avons déjà dit, un ministère d'amour par lequel Notre Seigneur veut manifester, rendre continuellement présent Son Amour auprès de chacune des Sœurs que vous avez en charge. L'Amour du Seigneur doit passer par vous. Là est votre grande responsabilité. La première responsabilité, ce n'est pas de commander, ce n'est pas d'administrer, ce n'est pas de gouverner, ce n'est pas d'organiser, la première responsabilité, c'est d'assurer la présence du Cœur du Christ à côté de chacun des êtres que vous avez en charge : compagnes, pauvres enfants, etc., tous ceux auxquels vous vous adressez. Cette présence d'Amour de Notre Seigneur, c'est cela certainement le plus important.

Ce n'est pas seulement un ministère d'amour, c'est aussi, également, tout de même, un **ministère d'autorité**. L'Eglise n'est pas une société anarchique. Le Concile a éveillé certaines idées qui ont été interprétées très, très faussement par certains. Vous pouvez remarquer actuellement en une assez grande quantité de pays, Il y a des groupes qui interprètent très mal les enseignements du Concile, qui s'imaginent qu'on glisse vers une certaine anarchie, ce qui est absolument faux. Si nous voulons considérer comment l'Eglise comprend l'autorité, nous n'avons qu'à voir ce que le Saint-Père a fait au sujet de rétablissement du Synode des Evêques. Vous savez que désormais le Saint-Père a institué un Synode des Evêques, c'est-à-dire un corps constitué d'Evêques délégués de chaque pays, qui doivent l'assister dans l'exercice de sa charge. Ils se réuniront à des temps qui d'ailleurs ne sont pas rythmés d'une manière organisée, mais ils se réuniront lorsque ce sera nécessaire, pour lui apporter le point de vue de l'univers, pour étudier les questions qu'Il voudra bien porter à leur connaissance, pour dire, eux également aussi, ce qu'ils pensent qui devrait être étudié, être fait. Le Synode des Evêques aura certainement une très grande puissance représentative, une grande puissance de travail, de recherche, de présentation, d'expression de la volonté et de l'opinion du peuple chrétien et de l'ensemble des diocèses. Il n'aura pas le pouvoir de décision.

Le pouvoir de décision demeurera à l'autorité. Car c'est à Pierre que Nôtre-Seigneur a dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise ». Les évêques seront là pour apporter la pensée du peuple chrétien, mais le Saint-Père prendra les décisions, Il commandera, et c'est ceci qui est la force, la sécurité de l'Eglise tout entière.

Il y a donc un ministère d'autorité qui est à exercer, mais (cela a l'air un peu contradictoire) Il n'est pas à exercer par voix autoritaire, car là aussi Il faut prendre modèle sur ce que fait le Saint-Père, sur ce que fait l'Eglise. Voyez cette consultation, cette conversation qu'on pourrait dire fraternelle avec toute l'Eglise, tout ce que le Saint-Père a laissé faire pendant le Concile, tout ce qui sera fait par voie de consultation, par le moyen du Synode des Evêques. Il prend conseil, Il écoute, Il accepte le dialogue, ce dialogue dont Il a si magnifiquement parlé dans l'Encyclique « Ecclesiam Suam ». (Voilà une Encyclique que je vous conseille de lire, de relire, de méditer, d'en faire en quelque sorte le code de votre vie personnelle et de relation avec les autres. Il n'y a peut-être pas une Encyclique que j'aime mieux que cette Encyclique Ecclesiam Suam, elle est

magnifique). Le Saint-Père entre en dialogue avec tout ce qui existe dans l'Église, même avec tout ce qui existe dans le monde, mais ensuite, Il décide et Il a montré par cette attitude de si grande bienveillance, de si profonde charité, de si grande attention à la pensée des autres, qu'Il savait tenir ferme la barque de Pierre, que cette attitude d'écoute n'était pas faiblesse chez lui, qu'Il savait parfaitement commander et imposer, comme Il est de son devoir. Donc Il y a quand même dans la charge de Sœur Servante, un ministère d'autorité, mais un ministère d'autorité avec une très grande communication avec celles qui nous entourent et que nous avons charge de mener à Dieu.

Elle est aussi, nous pourrions le dire, un ministère en vue de l'unité, un **ministère pour l'unité**. Si l'on commande, ce n'est pas seulement pour assurer auprès de chaque Sœur la présence de Dieu, mais c'est aussi pour que chacune puisse rejoindre sa Sœur d'une manière plus organique, pourrait-on dire. C'est la Sœur Servante qui est le nœud, l'âme, le lieu de rencontre de chacune au sein d'une Communauté. Ce ministère en vue de l'unité est une des parties des plus importantes du rôle de la Sœur Servante. La Sœur Servante est là pour unir ses compagnes, pour les réunir en un seul corps. Nous verrons dans les instructions des jours prochains, comment elle va être l'âme de la vie de ses compagnes, l'âme, le lieu de rencontre de leur vie de prière, le lieu de rencontre de leur vie apostolique, le lieu de rencontre de leur vie fraternelle, etc., etc., nous pourrions dire : partout. C'est la Sœur Servante qui est le joint d'unité, le facteur d'unité au sein de sa Communauté. C'est très important.

Ministère d'amour, Ministère d'autorité, Ministère en vue de l'unité, cette charge apporte avec elle, et c'est notre grande assurance, elle apporte avec elle une grâce particulière appelée **grâce d'état**.

Je crois que nous n'avons pas besoin de nous y arrêter beaucoup. Je pense que très rapidement, vous avez chacune expérimenté ce qu'est la grâce d'état. Lorsqu'on se trouve en face d'une difficulté, d'une décision à prendre, Il y a toujours l'assistance de Dieu. Que ce soit par l'intermédiaire d'une personne qui se trouve là à point pour nous conseiller, pour nous aider, que ce soit tout simplement par l'inspiration directe (quoique non mystique) , mais enfin d'inspiration directe, de la solution à adopter.

Si vous regardez un peu, je vous conseille beaucoup de le faire aujourd'hui, si vous jetez un petit coup d'œil en arrière, sur vos mois, vos années de Sœur Servante et quelquefois peut-être, vos décades de Sœur Servante, vous verrez comment vous avez été assistées par la grâce de Dieu toujours infiniment fidèle, par sa présence aussi. Une Sœur Servante me disait dernièrement : « Oh j'essaie d'être fidèle autant que je le peux, parce que je sens que cela m'assure l'assistance du Seigneur. Si je ne croyais pas que j'ai le bon Dieu avec moi pour me guider en toutes circonstances, je n'aurais pas le courage de continuer ». C'est très vrai. Le Seigneur est là pour nous guider, nous aider dans toutes les circonstances. Il faut bien attacher notre vie à cette conviction. La grâce d'état nous est donnée, non pas seulement pour nous, pour ne pas perdre notre âme dans l'exercice de notre charge, cela pourrait arriver, saint Paul lui-même dit : « qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois pas moi-même réprouvé ». C'était sa prière, tant Il sentait sa fragilité, son humaine faiblesse.

Il faut nous entretenir dans ces sentiments de fragilité, de faiblesse personnelle, de dépendance de Dieu, c'est là même que réside notre assurance. Mais la grâce d'état nous est donnée en vue de chaque âme, de chacune de celles qui nous sont confiées. Elle nous est donnée en vue de la Communauté, la petite Communauté locale qui nous est confiée, et aussi en vue de la grande Communauté : la Compagnie, cette grande Compagnie qui est dans l'Église de Dieu l'arbre religieux le plus important, et demandons tous les jours qu'Il soit parmi les plus saints. Cela n'a aucune importance d'être grande, d'être nombreuse, d'être répandue partout ; ce qui importe, c'est la valeur de la sainteté de chacun des membres, c'est à cela qu'on juge une Communauté.

La grâce est donnée à chaque Sœur Servante en vue de sa propre Communauté et de la Communauté tout entière. Car la Communauté tout entière est en relation directe avec des petites Communautés locales et chacun de ses membres, j'ose dire, et ce n'est pas trop, que la grâce d'état est donnée à chaque Sœur Servante, au-delà de chaque âme, et au-delà de la Communauté elle-même, en vue de l'Eglise. Le travail que nous accomplissons ne l'est pas seulement pour ceux auxquels nous nous adressons directement, ni même pour la Communauté à laquelle nous appartenons, mais pour l'Eglise et pour le Christ. Il faut toujours monter plus haut, ouvrir les yeux très grands pour voir notre œuvre dans le dessein de Dieu, dans l'Eglise tout entière. C'est à la lumière de cette dimension que nous devons considérer notre vocation et la responsabilité qui pèse sur les épaules de chacune de vous.

2) Les dangers de la charge de Sœur Servante

Il faut dire aussi, parce que c'est tout de même assez nécessaire, nous avons beau placer très haut notre idéal, nous sommes des créatures humaines et nous ne sommes pas ici-bas délivrées des passions et des instincts naturels. Par conséquent il faut nous dire que notre charge comporte des dangers. Des dangers beaucoup plus grands que la position des Sœurs compagnes.

Ces dangers, on peut d'ailleurs les résumer en peu de mots. Il y a d'abord, je pense, et avant tout (peut-être on ne le citerait pas en premier habituellement, peut-être que c'est celui-là qui domine en fin de compte) c'est l'**instinct de propriété**.

Nous avons fait vœu de pauvreté, et, tant que nous sommes compagnes, nous sommes maintenues dans un état de détachement. Lorsqu'on nous installe Sœur Servante, on nous confie certaines choses, on nous confie une Maison, on nous confie des œuvres, on nous confie des compagnes, on nous confie l'argent, et nous risquons, parce qu'il n'y a personne d'autre au-dessus de nous pour posséder ce tout, nous risquons de nous imaginer, ou au moins de nous conduire instinctivement comme si cela nous appartenait. L'instinct de propriété à ce moment peut se réveiller et attention ! Là, la pauvreté est en jeu, peut-être pas le vœu directement, mais au moins l'attitude intérieure de pauvreté. Nous allons posséder la Maison, posséder les compagnes ; c'est à moi cela.

Nous ne le dirons pas comme cela, mais en réalité nous aurons cette espèce de sentiment intérieur de propriété, instinctif d'ailleurs, que peut-être nous ne pourrions pas empêcher, mais contre lequel nous devons absolument nous garder. Nous devons le voir, et nous devons tous les jours, si c'est nécessaire, nous remettre dans un état de dépossession intérieure, c'est-à-dire dans la disposition d'ouvrir les mains et de lâcher tout, à la minute même où cela nous serait demandé.

On peut ainsi posséder ce qui est extérieur à la charge, tout ce qui nous est confié, mais il y a encore une possession qui est plus grave, c'est la possession de la charge elle-même. Il y a certains pays où l'on pratique à la lettre ce qui avait été souhaité, demandé par saint Vincent, c'est-à-dire, la déposition régulière des Sœurs Servantes. Après six ans de charge, on les dépose, on les remet compagnes et puis ensuite, on les remet Sœurs Servantes après, peut-être ou peut-être pas. Mais la charge de Sœur Servante, le fait d'être Sœur Servante, ne constitue pas un état de vie supplémentaire comme par exemple : « Tu es sacerdos in aeternum », tu n'es pas Sœur Servante pour l'éternité du tout. Il faudrait que dans notre esprit, nous soyons bien persuadées de cette réalité-là. Il ne faut pas posséder notre charge. Que nous soyons continuellement dans cette disposition de reprendre la vie toute simple, et bien plus heureuse de compagne...

Le deuxième danger, bien sûr, c'est l'**orgueil**, la surestime de soi.

Ne nous imaginons pas qu'avec la charge, nous est donnée en même temps l'infaillibilité, nous est donnée la perfection. Il y a une seule chose qui nous est donnée d'une manière certaine, c'est la grâce d'état. La grâce d'état, ce n'est pas une perfection personnelle. Il y a des Papes qui,

à une certaine époque historique de l'Eglise, ont été des monstres de perversité, ils ont eu la grâce d'état pour le gouvernement général de l'Eglise, et leurs décisions dogmatiques et autres sont d'une pureté parfaite, parce qu'ils bénéficiaient de la promesse de Nôtre-Seigneur à celui qui est le chef de son Eglise.

Nous recevons la grâce d'état, cela ne veut pas dire que nous sommes vertueuses, cela ne veut pas dire que nous sommes plus vertueuses que nos compagnes, ni plus intelligentes, ni toutes sortes de choses. Nous demeurons nous-mêmes. Les défauts que nous avons quarante-huit heures avant d'avoir la patente, nous les avons quarante-huit heures après, et c'est plus grave, parce que nous sommes Sœurs Servantes.

Alors, il faut absolument rester toujours persuadées, bien lucides sur nous-mêmes, persuadées de ce que nous sommes. Le Père Laplace, dans son livre : « La femme et la vie consacrée » dit ceci, en parlant des Supérieures : « Il faut descendre à cette profondeur, oui, il faut éprouver d'expérience, non seulement dire, que l'on est comme les autres... comme les autres, et qu'il ne faut pas attacher tant d'importance à cette pénible constatation ». Il faut tout simplement et bonnement savoir que nous ne sommes pas mieux que les autres, mais que nous avons de par la volonté de Dieu, la charge d'exercer une autorité qui lui appartient à Lui seul.

Donc, nous garder de cet instinct de propriété, nous garder de cette espèce de sot orgueil, nous garder également de profiter de la charge. Il ne faut pas en profiter, c'est affreux cela, profiter d'une manière ou d'une autre, pour se faire servir, pour avoir plus d'indépendance, pour ne pas s'astreindre à telle ou telle obligation de Communauté, une sorte de profit que l'on prend quelquefois, que l'on risque de prendre instinctivement.

Il faut de temps en temps, je sais bien, que les compagnes se chargent de faire la charité spirituelle à leurs Sœurs Servantes, mais, en général, ce n'est pas la meilleure charité qu'elles font ainsi. De temps en temps, il faut savoir nous faire la charité spirituelle à nous-mêmes, nous regarder un petit peu dans la vérité, et voir où nous en sommes. Nous regarder comme nous regarderions une autre, même autrement, parce que les autres, nous devons les regarder avec indulgence, mais nous, nous regarder dans la vérité pure.

Sur ce point-là, les dangers de la charge, on pourrait continuer, je dirai presque indéfiniment. Mais saint Vincent a une expression qui est excellente lorsqu'il n'épuise pas un sujet. Il dit : « Ceci, ceci, et le reste... » Alors, et « le reste... », vous chercherez le reste dans vos oraisons, en vous disant : la grande exigence de la charge de Sœur Servante, l'exigence personnelle pour vous, le moyen d'exercer la charge, et en même temps la fin, parce que c'est à cela qu'il faut parvenir, pour vous et pour les compagnes, pour votre Maison, c'est, ce n'est rien moins que la sainteté. La sainteté qui est l'union aussi parfaite que possible à Nôtre-Seigneur Jésus-Christ. Etre ce que l'on doit paraître, parce qu'en fin de compte, ce qui incombe à la Sœur Servante c'est d'être intérieurement, profondément possédée par Dieu qui, Lui, agira par elle.

3) Responsabilité de chaque compagne

Votre responsabilité est grande. Elle s'exerce d'abord, c'est le plus direct, moins de ce que vous contactez le plus facilement, elle s'exerce d'abord vis-à-vis de chaque Sœur. Chaque Sœur vous est confiée « personnellement » Oh ! j'ai été très étonnée il y a deux ou trois ans, lorsqu'une Sœur Servante, qui est une bonne Sœur Servante, qui n'est pas du tout une mauvaise Fille de la Charité, bien au contraire, m'a dit très humblement au cours de sa retraite : « C'est la première fois que je comprends que je suis Sœur Servante pour mes compagnes »... J'avoue que j'ai été stupéfaite. Elle avait envisagé je ne sais pas quelle chose extraordinaire ? Dieu sait si on le dit, si on le répète, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le dit et le répète dans la Communauté, c'est écrit partout, dans tous les enseignements aux Sœurs Servantes... partout... partout partout... On l'a toujours répété. Moi, je l'ai toujours entendu dire ! Eh bien, cette Sœur Servante disait : « Non, j'avais envisagé surtout la responsabilité apostolique, la responsabilité vis-à-vis des œuvres, vis-

à-vis des pauvres, vis-à-vis des enfants, mais les Compagnes ? Eh bien les Compagnes nous étaient unies, nous étions une équipe qui travaillait ensemble au service de tout cela, je travaillais avec ces Compagnes dans ce sens ». C'est une erreur magistrale !... enfin, la première responsabilité de la Sœur Servante, c'est ses compagnes. N'y aurait-il aucune œuvre, qu'il faudrait la Sœur Servante pour chacune des compagnes et pour l'ensemble de la Communauté. C'est chacune qui vous est directement envoyée par Dieu, et vous êtes par Dieu envoyée directement à chacune de celles qui vous sont confiées. Chacune est un appel de Dieu à vous, à votre égard, et à chacune vous devez donner Dieu.

Une chose aussi que j'aime beaucoup répéter, que disait un jour un bon Missionnaire en parlant du rôle de la Sœur Servante. Il disait : « Le rôle de la Sœur Servante est une véritable médiation... » C'est une médiation entre Dieu et chaque âme. La Sœur Servante est une médiatrice, elle assure en quelque sorte la relation (au moins, une certaine forme de relation) à Dieu de chacune de ses compagnes. C'est par son intermédiaire que s'exerce le vœu d'obéissance, c'est par son intermédiaire aussi (au moins sous certains aspects, celui de l'obéissance) que s'exerce le vœu de pauvreté. C'est par son intermédiaire et sous sa conduite que s'exerce le vœu du service des pauvres. La Sœur Servante est nécessaire pour assurer le lien avec Dieu. S'il n'y avait pas la présence de la Sœur Servante ici, la vie religieuse ne pourrait être menée comme elle est menée. Il y a quelque chose d'extrêmement grand ; et en dehors de cette relation à Dieu assurée par l'exercice des vœux pour lesquels la Sœur Servante est nécessaire, il y a en plus cette aide, cet appui, ce conseil qu'elle doit donner à chaque compagne dans sa démarche vers le Seigneur. C'est la première de toutes les choses. Si nous faisons tout le reste et que nous oublions cela, nous n'avons rien fait.

Donc, vous devez considérer chacune de vos Compagnes, quelle qu'elle soit, si douée qu'elle puisse être, si avancée déjà dans le chemin de la perfection, ou, au contraire, si déficiente, si peu ouverte aux choses spirituelles, si peu douée au point de vue humain qu'elle soit, qu'elle est un être que le Seigneur vous confie pour l'aider dans sa démarche vers Lui. Ce n'est pas facile, mais c'est ainsi ; chaque Sœur a été choisie de Dieu pour se donner à Lui. Vous, vous avez été choisie de Dieu pour l'aider dans sa démarche vers Lui. Il vous faut donc d'abord la connaître. La connaître et l'écouter. Une Sœur Servante doit s'attacher à connaître chacune de ses compagnes. Non pas, vous savez, de ces investigations psychologiques, scientifiques et autres, je n'aime pas beaucoup ce genre de connaissances. C'est un genre de connaissance qui est extrêmement marqué par une sorte d'humanisme actuel, par un côté naturel et humain. On ne connaît bien qu'avec l'âme et avec le cœur. Nous pourrions faire tous les tests du monde sur l'une de nos compagnes que nous ne la connaîtrions pas si nous ne l'aimons pas. On ne connaît bien que si l'on aime.

Donc, premièrement, commencer par se mettre en disposition d'amour envers celles qui nous sont données, et alors nous aurons le droit de les regarder avec attention pour essayer de les connaître dans toutes leurs dimensions. A ce moment-là, si nous les aimons, nous aurons le droit de regarder leurs défauts. Si nous ne les aimons pas, nous n'en avons pas le droit. On doit regarder ses compagnes pour voir évidemment leurs qualités, les dons que le Seigneur leur a donnés, les possibilités qu'il leur a confiées, afin de pouvoir les faire valoir, mais également leurs déficiences, leurs difficultés pour aller à Dieu, leurs défauts, les fautes même qu'elles peuvent poser, mais uniquement comme Dieu les regarde, c'est-à-dire avec un regard d'amour miséricordieux, et non pas avec, vous savez, ce regard d'inspecteur pour essayer de prendre les gens en faute. « Je vais les prendre en faute ! » « Je vais les redresser »... Si nous sommes comme cela, il faut donner notre démission de Sœur Servante. C'est à peu près le seul point sur lequel je dirai : si vous avez cette attitude d'esprit vis-à-vis de vos compagnes, il ne faut pas rester Sœur Servante, parce que l'essentiel ne sera pas fait. Il faut se mettre en disposition d'amour vis-à-vis d'elles, pour pouvoir les aider dans toutes leurs difficultés et les connaître à fond.

Pour les connaître, il faut les écouter... Il y a une tentation, quand on est Sœur Servante c'est de toujours parler. On parle, on enseigne, on dit ce qu'il faut faire, puis on n'écoute pas la voisine. On dit ce qu'il faut faire, mais ce n'était pas du tout adapté à la circonstance, ni à l'état d'âme de la Sœur. Je sais qu'on nous disait beaucoup autrefois : « qu'il ne faut jamais quitter un pauvre sans lui avoir dit une parole du bon Dieu ». C'est un conseil sur lequel on est revenu maintenant, ce n'est pas tellement de dire une parole du bon Dieu à un pauvre chez qui on va, à une compagne qui vient parler, qui importe, ce n'est pas tellement de dire une parole de Dieu, qui quelquefois tombera à côté, qui ne sera pas acceptée, ce qu'il faut d'abord c'est : ECOUTER.

Ecouter ce que l'autre a à dire. Si vous, vous avez envie ce jour-là de lui donner par exemple des conseils d'humilité, et puis elle est accablée par une tentation, eh bien, votre conseil d'humilité tombera complètement à côté... il eût fallu au contraire ce jour-là, la remonter, lui montrer ce qui était bien dans sa conduite, ce qu'elle faisait de bien, ce qui pouvait la remettre dans la vérité de Dieu, parce que quelquefois il y a de grandes erreurs dans la manière dont on se considère soi-même. Donc il faut d'abord écouter, savoir écouter, et écouter avec patience, et puis ensuite seulement lorsque l'autre s'est exprimée, engager le dialogue, et pouvoir donner, si cela semble à propos, le conseil que l'on croit juste et bon de la part de Dieu.

Il faut connaître et écouter nos compagnes, les écouter pour les connaître, et il faut ensuite les accepter telles qu'elles sont.

Je dois dire que c'est difficile, c'est difficile en fonction des circonstances mêmes dans lesquelles nous sommes. C'est très vrai de dire que ce sont les compagnes qui doivent être le premier objet de nos préoccupations, mais c'est très vrai aussi de dire que dans nos maisons nous avons des œuvres et des activités auxquelles il faut répondre. Par exemple, nous aurions besoin de Sœurs qui sont bien d'aplomb, bien équilibrées, en bonne santé, capables de travailler, et puis nous en avons qui n'ont pas de santé, qui ont toujours un petit déséquilibre nerveux, qu'il faut toujours remettre en place et épauler, qui n'ont pas tout à fait les qualités nécessaires pour exercer leur office, etc., etc., eh bien, il faut quand même les accepter telles qu'elles sont.

Il faut dire, présenter vos difficultés aux Supérieures de la Province, à vos Visitatrices, parce que c'est tout de même votre devoir de dire les choses à elles et d'assurer la bonne marche des œuvres de la Maison, mais ensuite il faut accepter les compagnes telles qu'elles sont. Même si elles ne sont pas aptes à remplir les œuvres, il ne faut surtout pas le faire peser sur elles. Ce n'est pas de leur faute, si elles n'ont pas les qualités voulues, si elles n'ont pas l'envergure intellectuelle voulue, si elles n'ont pas la santé voulue, si elles n'ont pas la formation voulue ; cela quelquefois on aurait peut-être dû leur donner avant. C'est peut-être de notre faute si elles ne l'ont pas.

Il faut les prendre telles qu'elles sont, comme elles sont, trouver le moyen de les aider sur tous les plans, soit dans leur vie spirituelle, soit dans leur vie professionnelle, enfin en tout ce qui peut peser sur elles. Il faut avoir une immense patience pour supporter les Compagnes dans leurs défauts. Les défauts des compagnes, évidemment ce n'est pas toujours très amusant. Mais si nous voulons justement les apprécier à leur juste valeur, il faut essayer de discerner en nous les défauts que nous n'avons pas corrigés. Nous en avons toutes, je crois qu'il n'y en a pas une, qui dirait : non, moi je n'en ai pas. Comme Notre Seigneur quand Il a dit : « Que celui qui est sans défaut, sans péché, lui jette la première pierre ». Eh bien, ils sont tous partis.

Si nous voulons avoir quelque patience envers nos compagnes, essayons donc un peu de nous regarder nous-mêmes, pas d'un regard superficiel. Nous nous connaissons bien ? Bon. Nous savons très bien qu'il y a une faute, ou un défaut que nous ne sommes pas encore arrivées à juguler. Nous faisons dessus des efforts depuis des années et des années... des années... des années. Le Seigneur a peut-être permis que ce soit un défaut caché, qui ne soit pas très apparent, qu'on ne voit pas. Ceux qui vivent à côté de nous ne s'en rendent pas très bien compte. C'est dans sa miséricorde que le Seigneur a fait cela pour nous. L'autre qui a un défaut plus apparent, c'est peut-être un défaut moins grave, seulement il gêne davantage la vie commune, il gêne davantage

la marche de la maison. Mais cela n'empêche pas qu'il faut que nous le supportions avec grande patience, et que nous ne disions pas : « Mais elle n'a qu'à se corriger, elle n'a qu'à faire des efforts sur ce point-là ». Eh bien moi, moi, je vous dis : « elle ne peut pas se corriger », pas plus que nous, nous ne pouvons nous corriger de ce défaut qui est notre défaut, notre tendance profonde et que nous n'arrivons pas à juguler.

Alors en face de ces défauts, quelquefois de ces fautes répétées, il faut, non pas nous mettre contre, mais il faut les porter avec la Sœur. Les défauts de nos compagnes nous appartiennent. Ils sont à nous. Ils font, en quelque sorte, partie intégrante de notre vie personnelle, nous devons prendre sur nous leurs défauts et leurs fautes et les aider à les dominer. Ce qui ne veut pas dire du tout les approuver. Il faut leur en montrer les répercussions. Il faut quelquefois reprendre, il ne s'agit pas d'être faible. Quelquefois, pour certains tempéraments, le fait de craindre une réprimande à un moment ou à un autre fera que ce sera une aide, une sorte de soutien pour ne pas retomber dans le défaut en question. Il faut savoir poser la réprimande, savoir poser la réprobation, savoir donner le petit coup de fouet qui fait repartir, mais surtout ne jamais accabler.

Et il faut toujours entretenir une Sœur dans l'espérance. Que jamais ne sorte de nos lèvres une phrase comme celle-ci : « Il n'y a rien à faire, avec cette Sœur, il n'y a rien à faire ». Quand une chose comme cela est répété à une Sœur, c'est effrayant ! On l'enferme... C'est très grave. On l'enferme dans une sorte de désespérance, alors que cette désespérance est fausse. Tant que le Seigneur maintient quelqu'un en vie, c'est qu'il y a espoir pour son salut, et même pour sa montée vers la perfection. Nous sommes responsables du climat d'espérance dans lequel doivent vivre nos compagnes. Je pense que le fait, pour une Sœur, de voir que malgré ses fautes, malgré ses défauts réitérés, sa Sœur Servante continue à garder l'espoir d'une amélioration, l'espoir d'un épanouissement en Dieu, qu'elle continue à avoir confiance en elle est important. Il ne faut « jamais » dire à une Sœur qu'on n'a pas confiance en elle ; d'abord ce n'est jamais vrai sur tous les points. Il y a peut-être certains points dans lesquels on doit mettre une borne à la confiance, mais ce n'est pas vrai pour l'ensemble. Il ne faut pas accabler les Sœurs de fautes et de défauts qu'elles n'ont pas. Le fait pour une Sœur de savoir que sa Sœur Servante continue à avoir de l'espérance pour elle et à lui faire confiance, c'est le meilleur moteur, le meilleur point de départ, le meilleur appui pour une continuation dans le chemin de la perfection, sinon c'est la retombée, il n'y a plus rien à faire. Alors, cela, je pense que c'est très, très important.

Et tous les jours, il faut prier Dieu de nous accorder la grâce de connaître, de comprendre et d'aider chacune de nos compagnes, dans une grande patience, dans une grande espérance, en même temps dans une grande exigence, savoir exiger, et aussi dans un respect religieux de ce qu'elle est, et avec discrétion, c'est difficile, savoir où il faut s'arrêter, savoir au contraire, où il faut pénétrer. Il est des âmes avec lesquelles il faut un peu forcer les portes, leur dire : « Bon aujourd'hui, parlons de ceci, qu'est-ce que vous avez fait, qu'est-ce que vous avez pensé » ?

Il en est au contraire, avec lesquelles, il faut attendre. Il ne faut pas, par exemple lorsque vous avez une compagne qui ne s'ouvre pas, il ne faut pas essayer de forcer les portes. C'est toujours un très mauvais système. Quelquefois, on vit avec une Sœur durant des mois, quelquefois même, durant des années, on sent qu'il n'y a pas de communication. Il y a la communication spirituelle chaque mois, on essaye, puis vous sentez immédiatement qu'il y a un retrait, elle échappe, elle ne veut pas se donner, il ne faut pas forcer la porte. Une Sœur n'est pas obligée de se communiquer en pleine lumière à sa Sœur Servante. Il faut attendre l'heure de Dieu et il faut mériter la confiance. Un jour, elle viendra. La confiance et l'ouverture viendront d'autant plus vite que vous les forcerez moins. Qu'elle sente que vous respectez son intimité personnelle avec Dieu, que vous n'apportez aucune curiosité à savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle désire. Il faut un grand respect, une grande discrétion, et puis... priez.

Priez si vous ne pouvez rien faire d'autre. Priez et montrez l'exemple. Toutes les paroles du monde, s'il n'y a pas la prière et l'exemple, ne veulent rien dire. Tandis que la prière et l'exemple, même sans parole, très souvent portent. Vous aurez certainement par la prière et

l'exemple, une grande influence sur la compagne en question qui ne se sera pas livrée, alors que vous briseriez peut-être à jamais la confiance en essayant de forcer ses portes. Il faut que notre amour et notre attention à l'égard de celles qui nous sont confiées, soient véritablement l'image de l'amour de Notre Seigneur, qui jamais ne se présente en brisant les portes et qui respecte, et jusqu'à quel point, notre liberté humaine.

4) Responsabilité concernant la communauté locale

Je voudrais m'entretenir avec vous de vos responsabilités concernant la Communauté. La Communauté à ses deux plans. Car vous avez des responsabilités aux deux plans quoique ce ne soit pas exactement les mêmes :

* Le plan qui vous concerne directement, qui est celui de la Communauté locale de la maison, à vous confiée,

* le plan de la Communauté (Compagnie) elle-même, car vis-à-vis de la Compagnie, vous avez également des responsabilités, la plupart du temps, indirectes, mais parfois tout de même, surtout à l'époque actuelle, des responsabilités directes.

Vis-à-vis de votre Communauté locale d'abord : cette maison, dont vous êtes la Sœur Servante, qu'elle soit petite ou qu'elle soit grande, il vous incombe d'abord d'essayer d'en faire une véritable Communauté. Que ce ne soit pas seulement un lieu où se rencontrent plusieurs Sœurs juxtaposées, menant chacune, dirigeant chacune leur œuvre, menant leur activité dans une recherche personnelle de Dieu sans doute, mais non pas dans cette jonction de cœur, de corps, d'esprit, qui doit constituer la véritable Communauté.

Le décret sur le Renouveau de la Vie Religieuse marque ce but à la vie communautaire : « L'unité des frères, dit le décret à l'article 15 qui est celui qui traite justement de la vie commune, manifeste que le Christ est venu ». Ce n'est rien moins que cela : « manifeste que le Christ est venu ». Le signe du Christ, c'est l'Unité, qui se constitue par la Charité. Le signe de la présence du Christ quelque part, c'est l'Unité, l'Unité profonde qui se manifeste par une unité extérieure. L'unité des frères manifeste que le Christ est venu, et il en découle, ajoute le décret, qui montre immédiatement le but second, il en découle « une puissante énergie apostolique ».

Une des choses qui nous distingue des laïcs, c'est la vie commune. Les laïcs ne présentent pas cet aspect d'unité constituée qui est déjà une annonce du Royaume des Cieux, de ce que nous serons dans l'autre monde, qui est le signe essentiel du Christ. Ceci est particulier, c'est spécifique à la ; vie religieuse. Nulle part, on ne la trouve constituée, présente de cette façon. Il faut que nous sachions bien qu'il y a là pour nous, non pas seulement l'obligation de vivre en communauté, quoique ce soit la première obligation (il y en a j qui s'en évade assez facilement, trop facilement), mais nous avons l'obligation de nous unir pour être une vraie Communauté de cœur et d'esprit. Cette Communauté de cœur et d'esprit demande évidemment, en premier lieu, la Communauté matérielle, physique, visible. Par exemple, une Communauté locale, une maison, dans laquelle chacune mènerait sa vie un peu à sa guise, sous prétexte que les œuvres sont tellement différentes qu'on a bien du mal de se rencontrer, de se retrouver ensemble. Les gens du; dehors verraient deux Sœurs assister à la Messe qui? Pourrait être dite dans la chapelle de la Communauté, une autre s'en aller à telle messe de la paroisse, une autre encore à une autre et une: troisième ailleurs, ce n'est pas une Communauté.; Cela peut arriver parfois, pour la nécessité des œuvres, mais ce ne doit pas être pour le corps de la Communauté. Il faut que les gens, parmi lesquels nous vivons, nous voient prier ensemble, nous voient assister à une Messe communautaire. Il y a un témoignage important qui est à rendre ici. Au plan témoignage évidemment, mais également au plan de la prière qui est à faire ensemble. La présence... le devoir de la présence à la Communauté est un devoir qui est important, qui est grave pour chacune de nous, encore plus grave pour la Sœur Servante.

Vous savez que c'est en général autour de la personne de la Sœur Servante, que se constitue la réunion de la Communauté. Le cœur et l'esprit doivent se constituer autour de la personne du Christ. Mais c'est autour de sa Présence visible qu'est la personne de la Sœur Servante, que se constitue le corps même de la Communauté. Présence aux exercices de piété, présence particulièrement à la récréation, présence aux repas, présence à l'oraison, celle-ci évidemment comprise dans les exercices de piété. Cette nécessité de la présence. Ce devoir de la présence... est, je crois, celui qui doit arriver le premier en tête de liste lorsqu'on parle des devoirs extérieurs, et c'est un des grands dommages, dans nos Maisons, lorsque nos Communautés sont trop surchargées et que la Sœur Servante, est obligée elle-même d'assurer certains offices. C'est en général un grand dommage que la dispersion de la Communauté faute de la présence de la Sœur Servante, qu'elle a parfois l'impossibilité réelle d'assurer. Il faudra qu'à ce moment-là, le bon esprit de ses compagnes, vienne la soutenir et comprendre la situation. Qu'elles-mêmes sachent se passer, à ce moment-là, de l'appui, de l'appoint de la Sœur Servante pour continuer, par leur présence personnelle, à constituer le corps de la Communauté. Mais, je pense qu'il faut vous astreindre très fidèlement à ce devoir de la présence, et savoir exiger de vos compagnes qu'elles y répondent. Evidemment tout en comprenant les choses. Il faut toujours comprendre les choses. Oui poser les principes, il faut y tenir ferme, et puis ensuite, il faut savoir considérer les circonstances, non seulement les tolérer, mais les accepter et les assumer.

Je prends un exemple qui est typique, qui se passe dans beaucoup de nos maisons. Dans un certain nombre de nos maisons, nous avons en plus des œuvres telles que l'école, le dispensaire, la visite des Pauvres, etc., nous avons quelquefois des œuvres internes, un orphelinat un foyer de jeunes filles qui exige la présence d'une Sœur au moment où justement, se trouvent là les enfants ou les jeunes filles. Par conséquent, la Sœur en question sera obligée d'avoir certaines absences ; le soir elle ne pourra pas, d'une manière habituelle, assister à la récréation ; ou bien d'autre fois ce sera, au contraire, à la récréation du midi ou bien ce sera à telle oraison qu'elle devra faire en son particulier. La Sœur Servante doit raisonner avec cette Sœur, en écoutant ses explications, en comprenant ses raisons, en envisageant avec elle les exigences matérielles et apostoliques de son office ; elle doit envisager la situation, et puis ensuite décider, dire : « Voilà, vous pouvez agir de telle façon », en sorte que la Sœur, dans son action personnelle, ne garde pas une espèce de complexe de culpabilité, et s'imagine qu'elle est coupable parce qu'elle n'est pas présente avec la Communauté. Elle est en face d'un devoir, d'un devoir grave dont saint Vincent aurait certainement dit : « Quitter Dieu pour Dieu ». « Quand vous allez aux Pauvres, dix fois le jour vous y rencontrez Dieu ».

Le devoir d'état c'est la rencontre de Dieu. Il faut que la Sœur Servante sache éclairer la conscience de sa compagne et la mettre, la situer, en toute sécurité dans la volonté de Dieu, afin qu'elle agisse dans la paix et qu'elle se sente en relation avec le Seigneur et dans l'obéissance. C'est cela le rôle de la Sœur Servante. Ce n'est pas d'imposer des fardeaux mal raisonnés, des fardeaux impossibles à porter et qui déchirent les consciences, mais c'est au contraire de discerner « avec » la compagne en question et de décider. Voilà le rôle de « Médiatrice » entre Dieu et les Sœurs. Donc décider avec la compagne en question que, là, elle doit agir de telle façon. Ensuite, il faut amener la Communauté à comprendre la chose, à l'accepter et à soutenir la Sœur dans cette vie qui est peut-être un petit peu en dehors de la vie habituelle de l'ensemble de la Communauté.

Les autres qui ont des offices organisés à peu près : de la même manière se retrouveront toujours : ensemble. Celle-ci ne se trouvera que peu avec la Communauté. Il faut tout de même s'arranger pour qu'au moins, une fois par jour il y ait une récréation avec l'ensemble de la Communauté, s'il ne peut y en avoir deux. Car vous savez l'absence habituelle, continue de la Communauté fait qu'on s'en détache. Alors, autant il faut être compréhensif, autant il faut tout de même maintenir les liens et assurer le minimum nécessaire. Pour le reste, eh bien, le Seigneur mettra sa grâce.

Mais ensuite il faut préparer la Communauté, à accepter cette chose-là. Et cette Sœur qui, par le fait de son office, va se trouver un peu en dehors, un peu en marge, il ne faut pas que lorsqu'elle va arriver à la Communauté, ou lorsqu'elle rencontrera ses Sœurs elle essuie des paroles aigres-douces : « Ah tiens... aujourd'hui vous êtes là... vous ; avez daigné venir avec nous », des choses de ce genre. Ou bien parce qu'elle arrive, on ne sache plus quoi dire, parce qu'on n'a pas l'habitude de la voir participer à la récréation. C'est très grave ! C'est très dangereux, c'est très douloureux à porter par la Sœur en question.

Il faut que la Communauté comprenne les exigences de l'office. Il faut qu'elle sache que la Sœur est dans l'obéissance, il faut qu'ensuite, au contraire, la chaleur de vie commune qu'elle va rencontrer, lorsqu'elle retrouvera sa Communauté, compense en densité, si je peux dire, la petitesse de la durée. C'est ainsi que chaque Communauté doit porter la situation de chaque Sœur. C'est cela vivre en commun. Ce n'est pas que tout le monde fasse exactement la même chose. Mais c'est que chacun des membres comprenne ce que l'autre porte, et l'aide à porter son fardeau ». « Alter, alterius onera portate »... Portez le fardeau les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. C'est donc à la Sœur Servante d'assumer ainsi, d'ailleurs, en collaboration d'esprit avec chacune de ses compagnes mais finalement en décision d'autorité, la présence de chacune à la Communauté et de veiller à ce que ce corps de la Communauté ne se dissolve pas. Ceci est très, très, très important.

Il ne suffit pas évidemment de vivre ensemble, il faut encore aimer ensemble et penser ensemble.

Il n'y a pas de moyen, pour cela. On ne peut pas dire : agissez de telle façon et vos compagnes agiront mues par un même amour et animées par un même esprit. Il faut d'abord bien comprendre que le lieu de rencontre d'une Communauté c'est la personne même de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous ne sommes pas réunies autour d'une œuvre. C'est un peu le danger de nos Communautés, évidemment nous avons une vie qui est extrêmement extériorisée. On peut dire que nous exerçons des professions. Nous avons la responsabilité d'organismes, d'institutions que nous sommes obligées d'animer. Alors nous risquons de ne plus avoir comme facteur d'union que, simplement ces buts de travail. Nous devenons, nous risquons de devenir une équipe d'institutrices, une équipe d'infirmières, etc., ce n'est pas mauvais cela, ce n'est pas mauvais du tout ; cela peut être encore le corps extérieur de notre union, mais ce n'est tout de même qu'une partie extérieure. Si le travail accompli ensemble, un centre d'intérêt commun, la volonté de répondre à une même œuvre d'éducation, ou d'enseignement, ou de soins des malades, etc., sont un grand facteur d'union à l'intérieur d'une Communauté, le centre même de nos Communautés religieuses n'est pas là. Ce sont : encore des Communautés qui peuvent être simplement professionnelles, tandis que le centre de notre union, c'est la Personne même de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous ne sommes pas entrées en Communauté, surtout, nous n'y sommes pas restées pour exercer simplement une œuvre de dévouement. Nous y sommes entrées et nous y sommes restées pour l'Amour de Dieu, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est autour de Sa personne que doit : se constituer la réalité profonde, intérieure et surnaturelle de chacune de nos petites Communautés locales. Lorsqu'une Communauté se réunit simplement autour de la personne de la Sœur Servante, par exemple, parce que la Sœur Servante est particulièrement douée, au point de vue des relations humaines, parce qu'elle a un grand cœur, un grand cœur humain et même chrétien d'ailleurs, elle prend en quelque sorte la place de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si nous devons être le centre matériel de la rencontre, nous ne devons tout de même pas en être le centre profond. Le centre profond, c'est la Personne même de Notre Seigneur Jésus-Christ. Alors, comment le faire comprendre à nos compagnes ? Comment l'enseigner ? Il faut de temps en temps savoir le dire, bien sûr, dans les répétitions d'oraison, dans les échanges entre

nous. Il faut surtout le vivre en profondeur. Si votre vie est véritablement centrée sur la Personne du Christ, cela se répandra un peu comme une contagion, une contamination. On ne peut pas trouver de moyen pour dire comment constituer cela. Mais que nous soyons bien convaincues les unes et les autres, que le centre même de notre rencontre, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Et de ceci, la Sœur Servante est responsable au sein de sa Communauté locale.

5) Responsabilité concernant la Compagnie

Vis-à-vis de la Compagnie.

Il n'y a pas seulement les responsabilités vis-à-vis de notre Maison, il y a une des responsabilités qui d'ailleurs en découle, qui est de maintenir l'union avec la Compagnie.

Et puis, il y a des responsabilités vis-à-vis de la Compagnie elle-même qui proviennent de celle-là.

Il y a une certaine déformation, quelquefois en quelques Maisons qui viennent, ou de l'esprit des compagnes, ou de la Sœur Servante qui n'a pas très bien compris : on fait d'une Maison, une sorte d'entité. On ne se rattache plus que par des liens assez lâches, assez mous, à la Province dont on fait partie, et on se trouve très loin, assez peu intéressée par tout ce qui concerne la Compagnie elle-même. Ceci est une position assez dangereuse, en tout cas, il y a toute une partie du devoir de la Sœur Servante qui n'est pas remplie. De même que dans une famille, les enfants doivent se trouver directement, profondément, intimement, continuellement reliés à leurs parents, chacune de nos Maisons, chacune de nos Sœurs doit être reliée par des liens également de cœur et d'esprit à la Compagnie.

Le premier acte de cette volonté d'union à la Compagnie est de la connaître et de l'aimer. Il faut « connaître » la Compagnie, il faut « connaître » nos fondateurs, Il faut de temps en temps relire leur vie. Nous avons l'habitude, et il faut la conserver, de relire tous les ans, une vie de sainte Louise et une vie de saint Vincent de Paul au moment de leur fête. Ceci est important. Ne disons pas, nous la connaissons par cœur, nous savons tout ce qui s'est passé. Il y a des choses que l'on est heureux de relire et il est important de conserver une sorte de cheminement du cœur vers ceux qui sont vraiment nos Père et Mère dans l'ordre spirituel. Nous ne sommes pas obligées, n'est-ce pas, de relire tous les ans, par exemple, les trois volumes de Pierre Coste, « Monsieur Vincent ». Ce serait un peu long, je pense. Nous pouvons une année, lire même par exemple comme un résumé de la spiritualité de saint Vincent tel que nous lisons en ce moment le soir au réfectoire ce livre qui est très beau : « Spiritualité de l'action », par deux moines bénédictins qui ont parfaitement saisi, d'ailleurs, l'esprit de saint Vincent, et qui au début donnent un résumé de sa vie, un résumé raisonné qui est excellent. Nous pouvons donc lire ainsi un ouvrage qui n'est pas très long, mais qui tout de même amène à notre esprit, les grandes lignes d'idées, les grandes lignes d'idéal qui ont animé nos Saints Fondateurs.

Le Renouveau de la Compagnie, il est en réalité dans l'admirable et le perpétuel esprit de saint Vincent et de sainte Louise. Il n'y a rien de plus actuel au monde que l'esprit de saint Vincent. Cela a été encore une de mes découvertes et un de mes émerveillements au Concile : chaque fois que l'on émettait une idée qui paraissait nouvelle, je me disais, dans une satisfaction profonde, personnelle, filiale : « Ceci, saint Vincent nous l'a enseigné... » Pas avec les mêmes mots, mais il nous l'a enseigné avec les mots de son époque. Mais sa pensée avait cette pureté, cette clarté, cette authenticité de doctrine qui n'a jamais été déniée ou contrecarrée par ce que nous a enseigné l'Eglise.

Qui a été plus œcuménique que saint Vincent ? Qui a été plus Serviteur ? (on dit, n'est-ce pas, l'Eglise des Pauvres), qui a été plus le serviteur de cette Eglise, qui doit se donner aux Pauvres, que lui ? Qui a été plus le promoteur de la charité ? De la compréhension de chacun ? Qui n'a jamais repoussé personne, même cet hérétique Abbé de Saint-Cyran ?

Les attitudes que nous voyons, que nous décelons dans la vie de saint Vincent, ce sont les attitudes qu'aujourd'hui, sous la conduite et l'impulsion première de Jean XXIII, a prises l'Eglise du XX^e siècle. Alors, réjouissons-nous d'être les filles d'un tel Père.

Sachons puiser à la source sa doctrine, afin de la traduire et de la vivre dans notre vie, peut-être avec des formes nouvelles et avec des gestes nouveaux. Vous, Sœurs Servantes, vous avez cette responsabilité d'entretenir en vous-mêmes, en vos Sœurs, dans votre Maison, la connaissance de nos Saints Fondateurs, la compréhension de leur esprit, et d'essayer d'appliquer cet esprit dans tous les gestes et dans tous les détails de notre vie.

Ceci influence directement, et c'est une de vos responsabilités quant à la Compagnie, ceci influence directement la vie de la Compagnie.

La Compagnie est faite de quoi ? Ce n'est pas un être, un peu irréel, qui serait simplement ce qu'on appelle une personnalité morale. La Compagnie, elle est composée de toutes les Maisons qui la composent, aurait dit M. de la Palliée. Dans le monde entier, nos quatre mille trois ou cinq cents Maisons sont chacune un de ces foyers, une de ces cellules de la Communauté qui doit être un vrai fruit de l'esprit de saint Vincent et un vrai foyer de charité, comme le dit notre nom. Nos Maisons devraient être toutes, dispersées de par le monde, de ces centres où brûle une véritable charité. Personne ne peut savoir, personne ne peut calculer la portée et l'influence de la vie d'une seule Maison, si petite soit-elle, sur l'ensemble de la Compagnie. « Nous ne savons pas... ». Elisabeth Leseur disait : « Une âme qui s'élève, élève le monde »... Qu'est-ce qu'une âme ? bien peu de chose. Eh bien, volontiers, à sa suite, nous disons : « Une Maison qui s'élève, une Maison qui se sanctifie, sanctifie la Communauté... » et toujours en prolongement, nous pouvons dire : sanctifie l'Eglise.

Il y a dans une Communauté qui vit, comme elle doit le faire, un rayonnement d'abord purement surnaturel. Ces foyers de charité, ces foyers de prière, ces foyers apostoliques, que doivent être nos Communautés, travaillent continuellement, par la somme de mérites acquise par chacun de ses membres, par toute cette vie surnaturelle d'union à Dieu, travaillent à la sanctification générale du monde. Il y a là un rayonnement que nous ne pouvons pas calculer.

Il y a aussi, vu en dehors, de tout ce qu'on appelle exemple, simplement la force, la force surnaturelle, la force d'intercession vers Dieu, que représente une Communauté ainsi constituée. Ne l'oublions pas. La valeur de nos Maisons ne vient pas du tout de la valeur des œuvres qui s'y font. Nous pouvons avoir des choses spectaculaires, magnifiques, splendides, devant lesquelles tout le monde s'extasie, et puis qui, en fin de compte, ne rapportent rien du tout à Dieu, ni à l'Eglise de Dieu. On ne s'y aime pas, la charité n'y existe pas vraiment, on travaille un peu pour la gloriole humaine, etc. La valeur d'une de nos Maisons, c'est la valeur de charité intérieure, de vie de prière, qui se trouve dans cette Communauté.

Puis, il y a aussi tout de même, la valeur d'exemple. Dans une Communauté quelle qu'elle soit, même si elle est assez éloignée, il y passe des Sœurs. On la connaît, les Sœurs s'en vont en retraite, elles parlent. Il y a un exemple qui est donné quelquefois sans que nous y pensions. L'exemple d'une seule Maison quelquefois, peut entraîner tout un mouvement dans une Province ou dans une région, parce que celles qui y passent sont en quelque sorte embaumées par cette atmosphère de charité et de ferveur, elles auront le désir de reproduire cela dans leur propre Maison.

Toute Maison est aussi, quelquefois sans s'en rendre compte, une sorte de centre de formation. Nos Maisons ne sont pas des Communautés une fois constituées, comme par exemple, les monastères autonomes, on y entre, on y reste toute sa vie. Très souvent, on y fait vœu de stabilité. Chez nous, il n'en est pas ainsi. Nous venons, nous allons, nous passons. Notre vénérée Sœur Chesnelong disait toujours : « Une Fille de la Charité doit être comme quelqu'un qui habite sous la tente, toujours prête à plier la tente et à s'en aller. Le matin elle doit toujours être prête à ne pas coucher le soir dans son lit ». C'est un peu comme cela que nous sommes. Dans nos Maisons, il y a des Sœurs qui passent. Le passage dans une Maison, c'est une période

de notre vie personnelle, cela marquera notre histoire spirituelle. Partout où nous passons il y a des influences qui s'exercent. Il y a des grâces que nous rencontrons. Il y a aussi des obstacles et des difficultés.

Si la Maison qui vous est confiée, est vraiment ce qu'elle doit être, elle sera un centre de formation, un moyen d'élévation vers Dieu pour toutes celles qui y passeront et qui ensuite, marquées par cette atmosphère de Communauté, par ces bonnes années qu'elles auront passées dans ce vrai foyer de charité que doit être la Maison, s'en iront porter ailleurs la ferveur qu'elles auront puisée là et tous leurs désirs de sainteté qu'elles auront pu acquérir. Ceci est particulièrement important pour les jeunes Sœurs. Quand une jeune Sœur est confiée à une Maison, il faut qu'elle y trouve ce centre de charité, ce centre de formation. Il faut qu'elle soit heureuse dans les premières années de sa vie. C'est l'essentiel dans une vie de Communauté que les premières années soient heureuses. Si, à celles qui vous sont confiées, vous donnez ainsi cette atmosphère de charité, de bonne et vraie Communauté, si par le moyen de votre Maison, l'esprit de saint Vincent a commencé à malaxer les esprits, si la charité fraternelle a conquis ces âmes, vous ne savez pas quelle répercussion pourra avoir dans l'histoire spirituelle de votre province et dans l'histoire spirituelle de la Compagnie tout entière, la toute petite action que vous aurez menée dans une toute petite Maison.

On peut signaler en passant, qu'une seule Communauté, si elle est à peu près parfaite (rien n'est jamais parfait en ce monde), peut être un centre d'éveil des vocations, et qu'elle sert aussi la réputation de la Communauté, et ceci n'est certainement pas à négliger.

Mais il y a en plus de cette responsabilité indirecte quant à la Compagnie tout entière, il y a aussi une responsabilité plus directe, surtout à l'heure actuelle. Vous avez le devoir de participer consciemment et loyalement et personnellement, au renouveau de la Compagnie. Le renouveau de la Compagnie que, sur l'ordre de l'Eglise, nous essayons d'accomplir, vous devez y préparer l'esprit de vos compagnes, vous préparer vous aussi à l'accomplir. Il faut d'abord le comprendre. Il faudrait dire beaucoup de choses là-dessus, n'est-ce pas ?

Le Renouveau de la Compagnie est d'abord, avant tout, intérieur. Le Décret « Perfectae Caritatis » a un titre qui a été très travaillé, qui a été changé quatre ou cinq fois pour arriver à dire exactement la pensée de l'Eglise. On a dit au début « De l'adaptation des Ordres religieux ». C'est très dangereux car l'adaptation c'est un changement extérieur, et ne nous imaginons pas qu'une Communauté est rénovée quand elle a adapté certaines manières de faire, d'agir et même de prier. C'est une « Rénovation profonde » et c'est après l'Encyclique « Ecclesiam Suam » qu'on a choisi ce mot de « Rénovation » qui correspond à la partie de l'Encyclique qui dit le « Renouveau ». Il faut renouveler, renouveler par l'intérieur.

Ce renouveau, cette rénovation de la Communauté, elle est d'abord dans l'âme de chacune de nous. Et cela, il faut d'une part que vous le compreniez, et d'autre part, que vous arriviez à en « pénétrer » l'esprit de chacune de vos compagnes. La rénovation, elle est en nous, en chacune de nous. C'est une manière nouvelle de nous donner à Dieu et d'aller à Dieu. Pas nouvelle, renouvelée. Il faut que nous retrouvions cette manière d'aller à Dieu qu'avaient saint Vincent et sainte Louise, si spontanée, si absolue, si exigeante. C'est exigeant d'aller à Dieu. Ce n'est pas un relâchement, vous savez, pas du tout, pas du tout. Il faut nous rénover. Il faut comprendre que ce renouveau de la Compagnie est d'abord dans une compréhension plus absolue, plus entière de nos devoirs, et de l'essence même de notre vie religieuse, de notre consécration à Dieu, de notre vie de Filles de la Charité. Par exemple, je prends toujours cet exemple-là, parce que c'est peut-être le plus frappant : on dit, et on a parfaitement raison : « Il faut maintenant faire pratiquer l'obéissance d'une manière qui permette l'épanouissement de la personnalité de chacun et la prise des initiatives et des responsabilités dans le domaine d'un mandat ». Je suis, Dieu sait si je suis pleinement, entièrement, absolument d'accord. L'avenir de la vie religieuse est là. Il faut que chacune puisse, au service de Dieu, donner sa pleine mesure. Ceci, c'est absolument certain. Mais s'il s'agit, par exemple, d'une Sœur qui a eu l'habitude de vivre comme une petite fille, en

obéissant au doigt et à l'œil à sa Sœur Servante qui lui commandera d'ouvrir un tiroir ou de le fermer, de prendre telle décision ou telle autre, si jamais elle n'a pris une décision quelconque si, du jour au lendemain, nous lui disons : « Maintenant, prenez des initiatives. Vous faites ce que vous voulez » (c'est un peu exagéré ce que je dis, mais cela représente bien des situations). Eh bien, deux jours après, cette Sœur sera une « désobéissante », parce qu'elle ne sait pas en profondeur ce qu'est la vie religieuse. Elle va alors poser des actes, prendre des initiatives qu'elle n'aura pas fait contrôler, qu'elle ne soumettra pas à l'autorité, etc., etc.

Avant d'élargir les formes, et c'est pourquoi nous allons si doucement, si lentement, avec tant de précautions, nous essayons. Si nous changeons les formes avec brutalité, sans avoir fait travailler par la profondeur, l'esprit de chaque changement, de chaque adaptation nous irons à l'anarchie et, ce qui est bien pire que tout, à la perte complète du sens religieux. C'est très grave cela. Il faut que vous aidiez vos compagnes à comprendre en profondeur toutes les grandes valeurs éternelles de la vie religieuse, qui sont justement la chasteté, qui est en quelque sorte l'essence même de la vie religieuse, le sens de la pauvreté, même si on est obligé de dépenser davantage (il y a une pauvreté intérieure qui est tout autre que cette pauvreté extérieure). L'obéissance religieuse, qui fait que même lorsqu'on prend une initiative ou une décision que l'on a mandat de prendre, on est rattaché intérieurement à l'obéissance, parce qu'en rien, on ne dépasse ce qui a été convenu et autorisé, et parce qu'on soumet ensuite, en toute loyauté, à l'autorité, tout ce qui doit être soumis, cette obéissance « qui prend tous » les actes de notre vie, et dont il faut bien nous garder de laisser affadir le sens. Comprendre : il faut que vous aidiez vos compagnes à comprendre le véritable sens de la rénovation, de l'adaptation que nous essayons d'accomplir.

D'une façon encore plus directe, que face à ces adaptations, quelque questionnaire que ce soit qu'on porte à votre connaissance, il faudra savoir donner clairement, sérieusement, votre avis, et ensuite expérimenter très sérieusement ce qui vous sera demandé. On vous demandera votre avis, par exemple (ce sera encore des petites choses, mais il y en a qui ne sont pas si petites que cela), il y a déjà certains changements qui ont été effectués concernant la répétition d'oraison, la préparation à l'oraison, la récitation des Laudes et des Complies. Ceci, vous le savez, est institué en ce moment, non pas d'une manière définitive, mais « ad experimentum » à la suite du Concile « pour expérience ». Nous vous demanderons, par conséquent, d'expérimenter sérieusement ces choses. Il ne s'agit pas de les prendre à la légère.

On dit : « Maintenant, c'est plus intéressant, on n'est pas appelé, « les Sœurs partent comme elles veulent ». Pas du tout : il faut voir quels sont les buts, pourquoi on a fait cela, justement peut-être, pour une meilleure communication des esprits, pour une beaucoup plus grande sincérité, une expression plus libre, plus vraie, mais non pas du tout pour que celle qui veut toujours se taire, se taise toujours, non pas pour une espèce de fantaisie ou d'anarchie, ce n'est pas du tout cela. Le but profond, c'est une plus grande clarté dans la vérité, et une meilleure rencontre des esprits.

Il faut savoir chercher ensemble, avec vos compagnes, il faut savoir attirer leur attention, leur en parler, les aider à chercher sur ce plan ce qui peut être réalisé, voir si elles en retirent un bénéfice spirituel, ou même, si au contraire, elles pensent que c'était mieux avant. Et, lorsque nous vous demanderons votre avis, ce ne sera pas seulement votre avis personnel que vous devrez nous donner, mais c'est l'avis de votre Communauté : comment ensemble, auriez-vous pu vous dire : nous avons été aidées par cette manière de faire, ou au contraire nous n'en avons pas retiré aucun bien.

Nous ne vous demandons pas du tout de nous dire : « C'est parfait », ce n'est pas du tout cela. Votre responsabilité est engagée vis-à-vis de l'ensemble de la Communauté, pas seulement

au plan de la Curie généralice, ou des Conseils provinciaux, mais au plan de vous-même, de vos maisons, de vous-mêmes Sœurs Servantes et de chacune de vos compagnes.

Une Communauté religieuse est en quelque sorte confiée à chacun de ses membres, et c'est chacun de ses membres qui doit avoir la volonté de la maintenir, dans la fidélité à Dieu, dans la fidélité aux directives de l'Eglise, dans la fidélité à la Communauté. Ce sont les responsabilités que vous portez vis-à-vis de votre Maison et de la Compagnie. Evidemment nous pouvons vous demander, vous vous en rendez compte, une présence, pas seulement une de corps, mais une présence d'esprit, et réfléchir. La Sœur Servante, je pense, est tenue à une sorte de méditation continue sur l'état de ses compagnes et l'état de sa Maison. Il faut voir, regarder, réfléchir, méditer sinon, on ne voit pas clair. Pas de jugement superficiel mais une « attention ». Puis il faut savoir s'engager, et donner l'exemple. L'engagement, c'est-à-dire le don de soi. Il ne faut pas rester extérieur à sa Communauté. Il y a quelquefois, quand on a eu deux ou trois changements de Sœurs Servantes (maintenant avec les exigences canoniques cela arrive plus souvent qu'autrefois), quand une Sœur Servante arrive à sa troisième ou sa quatrième parfois, à la suite des circonstances, à sa cinquième Maison, il y a une puissance d'adaptation, une puissance de pénétration qui est moins grande. Alors on risque, peut-être, de rester un peu en retrait et puis de diriger, conduire les autres du dehors. Non, nous avons le devoir de nous engager à fond, là où le bon Dieu nous a placées.

Nous nous devons à celles à qui Il nous a envoyées, à la maison à laquelle Il nous a données. Le Don de soi à Dieu pour une Fille de la Charité, pour une Sœur Servante, se fait toujours par le moyen des autres. Le don de la Sœur Servante, le don à Dieu de la Sœur Servante se fait par son don total, cordial, extérieur et intérieur à sa Maison et à sa Communauté. Elle lui doit ce don complet et l'exemple et l'entraînement.

6) Responsabilité de la vie de prière

Je voudrais vous dire quelques mots, non pas d'une partie de notre vie, que l'on pourrait appeler la plus importante, mais de ce qui est « l'âme » même de notre vie, ce par quoi elle a son importance et sa portée, c'est-à-dire notre vie de prière, et naturellement, vos responsabilités de Sœur Servante quant à cette vie de prière.

Elle est, me semble-t-il, le lien et l'expression la plus forte de la vie commune dans une Maison. D'ailleurs, c'est ainsi que la situe le Concile. Dans le décret *Perfectae Caritatis*, il dit (je ne sais le numéro de l'article, mais peu importe) dans celui qui traite de la vie en commun : « La vie à mener en commun doit persévérer dans la prière et la communion d'un même esprit » et il donne tout de suite, les caractéristiques de notre prière : « La communion d'un même esprit, et cette prière nourrie de la doctrine évangélique, de la sainte Liturgie, et surtout de l'Eucharistie, à l'exemple de la primitive Eglise ». (Vous savez que l'on disait des premiers disciples du Christ après sa mort et sa résurrection : « Ils persévéraient dans la prière avec Marie Mère de Jésus »). Cette prière, elle est l'essence même de la vie religieuse. « Les religieuses, dit encore le décret à l'article 6, cultiveront avec un soin constant, l'esprit d'oraison et l'oraison elle-même, puisant aux vraies sources de la spiritualité chrétienne ». (Les vraies sources ayant déjà été nommées, n'est-ce pas : * doctrine évangélique, * sainte Liturgie, * Eucharistie).

Voilà les trois sources de notre prière qui nous sont présentées par le Concile.

Or, dans sa Maison, la Sœur Servante est le chef de la prière. Vous savez que l'on dit que dans un foyer chrétien, le père de famille est le chef de la prière. Malheureusement, ce n'est pas partout que cette chose est comprise. Mais là où cette position est comprise, c'est très beau dans une famille chrétienne, lorsque le père est vraiment le chef de la prière familiale. Eh bien, ici la Sœur Servante qui est à la fois, la Mère, qui est le chef, dans tous les domaines, est avant toutes

choses, le chef de la prière de sa Communauté. Elle doit l'assumer, elle doit y penser, elle doit s'en préoccuper. Evidemment, il faut toujours commencer par le même commencement.

Votre premier devoir quant à cette position que vous avez vis-à-vis de votre Communauté, de chef de la prière, votre premier devoir est d'abord de ranimer vos propres convictions à ce sujet, et je pense que pendant la retraite, c'est peut-être une des choses principales que vous avez à faire, que de vous dire :

* Quelle place tient la prière dans ma vie ?

* Est-ce que c'est une petite partie ? Un petit compartiment ? Que je réduis au strict minimum ?

* ce que commande la règle, ce que commande l'Eglise ? Et puis, après, je pense que je m'en suis tirée ainsi ?

Alors que la prière, c'est quelque chose qui doit (même si les temps forts de la prière ne peuvent pas déborder ce qui nous est prescrit par la règle), la prière, c'est quelque chose qui doit peu à peu pénétrer notre vie tout entière. Où en suis-je dans ma vie de prière ? C'est même plus fort et plus vrai que de dire quelle place tient la prière dans ma vie, parce qu'à ce moment-là, on pense que la prière c'est une place, une partie, c'est un petit compartiment. Ce n'est pas cela du tout.

Peu à peu, la prière doit envahir toute notre existence et nous mener ainsi à ce que sera notre vie éternelle, dans une prière constante, dans la contemplation du Seigneur. Ce ne sont pas des vues, comment dirai-je, des considérations mystiques, convenant particulièrement aux religieuses qui sont dans les Monastères et dans les cloîtres, n'ayant rien d'autre à faire que la prière, pas du tout. C'est « absolument » notre position de Filles de la Charité. Ce n'est absolument pas autre chose que cela.

Donc, demandons-nous quelle place la prière tient-elle dans notre vie ? Vraiment, tout est centré là-dessus. Si tout est porté par notre prière, si la prière tient compte de notre action tout entière, et si notre action tout entière s'appuie, se base, sur notre prière.

Il ne suffit pas de vous demander quelle place tient la prière dans ma vie, où en suis-je de ma vie de prière ? Il faut encore se dire : et dans la vie de chacune de mes compagnes ? Là, cela devient évidemment plus difficile parce qu'on arrive dans le domaine de la liberté individuelle. Mais il faut tout de même se poser la question ?

Pendant votre retraite, réfléchissez devant le Seigneur, pendant une de vos oraisons, ou bien en dehors, mais devant Dieu réellement, devant le Saint-Sacrement. Prenez une à une chacune de vos compagnes, et dites-vous : et celle-ci ? Est-ce que vraiment elle mène une vie de prière ? Où en est-elle de sa relation avec le Seigneur ? Portez-en la préoccupation en vous, même si vous ne trouvez pas de solution. Même si vous ne pénétrez pas dans le domaine intérieur de vos compagnes (vous savez que ce domaine intérieur est réservé, vous n'avez pas à provoquer de confidences sur ce point), vous devez en porter intimement, profondément, la préoccupation. Pas seulement pour l'ensemble, mais pour chacune en particulier. Si vous en portez en vous la préoccupation, dans les circonstances le Seigneur vous inspirera les mots que vous devrez dire pour arriver à aider chacune à progresser dans la vie de prière qui doit être la sienne. Ayez-en la préoccupation intime, et de chacune, devant Dieu.

Et puis aussi, quelle place tient la prière dans la vie de ma Communauté ? Est-ce que vraiment la Communauté qui m'est confiée, est soudée dans la prière ? Est-ce qu'elle forme un seul cœur, un seul esprit pour s'élever vers le Seigneur ? Nous avons vu que le Concile soude ainsi, avant toute chose, la Communauté dans la prière. Il n'y a pas de vraie Communauté s'il n'y a pas une union intime des cœurs et des esprits dans une prière vocale, et même dans une prière mentale.

Quelle est la place que tient également la prière dans notre vie apostolique ? Nous avons en charge des gens qui vivent autour de nous. Vous savez qu'il ne faut pas dire, c'est une des expressions qui a été un peu bannie par la recherche actuelle et par le Concile, « je travaille au salut des âmes », « j'ai en charge des âmes ». C'est vrai tout de même dans un sens, mais on dit surtout : « Ne parlez pas comme cela, des âmes désincarnées ». Mgr Bonnet disait toujours : « Moi, je n'ai jamais rencontré une âme, j'ai toujours rencontré des gens ». C'est vrai. Les âmes, ici-bas, sont unies à un corps, et on ne touche guère les âmes qu'en se préoccupant un peu de tout l'ensemble de l'individu. Mais enfin, dans notre œuvre apostolique, qui est une partie plénière de notre vocation, puis qu'elle fait même chez nous l'objet d'un vœu, dans notre œuvre apostolique, est-ce que nous comptons sur nous ? sur notre préparation, sur notre intelligence, sur notre sens de l'autre, sur notre psychologie, sur le désir que nous en avons, sur toutes sortes de méthodes, ou est-ce que nous comptons sur cette arme infaillible, il faut bien le dire, qu'est la prière ? Est-ce que vraiment notre action s'appuie, puise sa confiance et toute son espérance dans la valeur de notre prière ?

Je pense que cet examen de votre vie de prière, de celle de vos compagnes, de celle de votre Communauté, doit tenir une place dans toute retraite sérieuse que peut faire une Sœur Servante. On peut dire que c'est là l'essentiel et on se rappelle toujours la grande parole de saint Alphonse de Liguori : « Celui qui prie se sauve, celui qui ne prie pas se damne ». La vérité est certainement là. Toute la valeur d'une vie est en fonction de la valeur de la prière, de la prière de toute cette vie.

Donc votre première obligation, c'est d'abord de ranimer votre conviction et de fixer votre désir. Il y a une Parole de la Sainte Ecriture que j'aime beaucoup, que je cite souvent et qui, je pense, représente bien l'attitude de Dieu vis-à-vis de nous ; le Seigneur dit à Daniel : « **Je t'ai excusé parce que tu es un homme de désir** ». Je pense que nous devons entretenir avec Dieu, vers Lui, un désir intérieur, constant, constamment renouvelé dans la prière, la réflexion, la méditation.

Il ne faut pas laisser notre volonté, ni même nos sentiments s'attiédir. On n'y peut rien, n'est-ce pas, on est tiède, on ne se sent pas tellement animées pour s'en aller vers Dieu, nous en sommes toutes là, nous avons des périodes où vraiment on a l'impression que rien ne nous anime, rien ne nous aide dans la prière, ni ne nous porte vers le Seigneur. C'est à ce moment-là qu'il faut se reprendre en mains, attiser en soi le désir, ranimer ses convictions, fixer sa volonté.

Dans notre vie personnelle, dans notre vie de démarche vers Dieu, il faut continuellement nous reprendre en mains pour nous rejeter en Dieu. C'est cela l'acte continu de conversion que nous avons à faire. Il faut nous entretenir dans cette pensée de la conversion nécessaire. Nous sommes de pauvres êtres humains. Alors obligatoirement, nous sommes entraînés par notre action de chaque jour, par les préoccupations d'office, d'administration, par les difficultés que nous rencontrons avec les autres, avec les compagnes, avec les gens de l'extérieur, avec tous les services publics et autres. Nous sommes préoccupées, nous sommes prises, etc. Mais tout cela, nous devons le vivre autrement.

Nous avons tendance à retomber sur nous, à revenir vers les choses de la terre, à envisager comme l'essentiel tout ce petit quotidien qui forme nos journées. Non. Il faut continuellement reprendre notre esprit, notre cœur, notre âme et les rejeter vers Dieu, Fixer le but, c'est cela. Lorsqu'on veut tirer une flèche ou bien un coup de revolver, la première chose c'est de bien regarder le but, de viser. Que toute la trajectoire de notre vie soit continuellement ainsi fixée vers Dieu par un désir constant qui émane de tous les instants de notre vie. Fixer une conviction profonde, entretenir un désir ardent en nous et si possible, car nous sommes toujours face à la liberté des autres, si possible dans nos compagnes, dans notre Communauté.

Ensuite, il faut organiser la vie de prière de la Communauté. C'est une responsabilité qui vous incombe directement. Et vous me direz : « la vie de prière de ma Communauté, je n'ai pas à

l'organiser, elle est organisée, elle est organisée par les Saintes Règles, par les coutumes et les habitudes de la Communauté, par conséquent, je n'ai qu'à me laisser porter tout simplement par ce cadre-là ». Ce n'est pas tout à fait vrai. Ce qui est fixé par la Communauté, par les Saintes Règles par les Constitutions, c'est ce qui doit être accompli. Tous les actes, par exemple, les actes de prière que nous devons poser au long de la journée doivent être accomplis. Il faut d'abord s'assurer justement qu'ils sont accomplis, et puis il faut aussi se dire que peut-être l'horaire, la succession dans laquelle ils se suivent doit être aménagée. Nous avons des Règles qui sont extrêmement sages et nous avons des Fondateurs qui sont encore plus sages que les Règles qu'ils ont faites et qui, chaque fois qu'ils posent un règlement quelconque, nous disent à côté : « à condition que le Service des Pauvres le permette, à condition que le Service des Pauvres ne soit pas négligé ». Ce qui nous montre bien qu'il y a une souplesse dans ce qui nous est ordonné. Par exemple, c'est ce qui incombe justement à la responsabilité de la Sœur Servante que de s'assurer que l'horaire, l'horaire régulier, tel qu'il est appliqué dans l'ensemble de la Communauté ou de la Province est bien applicable dans sa Communauté, de telle façon que, s'il est observé, chacune pourra accomplir sa vie de prière personnelle et pourra l'accomplir en Communauté. Voilà les deux aspects. Que chacune puisse avoir son temps de prière, et que ce temps de prière se trouve autant que possible en Communauté.

Alors, si vous êtes obligées d'aménager cet horaire, il faut le raisonner en fonction des nécessités de chacune d'une part, et d'autre part, de cet objectif qui doit toujours demeurer présent à vos yeux : l'Union, la Vie fraternelle.

Je pense que vous avez devant Dieu la responsabilité de raisonner la vie de prière de votre Communauté. Pour le matin, nous laissons libre la possibilité de dire les Laudes tout de suite, ou bien au contraire, de les dire après avoir fait l'oraison, selon ce qui paraît le mieux pour les activités de la Maison, ou bien simplement pour la fréquentation de la Chapelle. Il y a toutes sortes de choses qui peuvent jouer là. Par conséquent, vous devez porter une attention dans cette organisation générale, des temps forts de la prière. Vous devez tenir compte de la vie de chacune des Sœurs d'une part, et ensuite de la vie de la Communauté.

Cette vie de prière, la Sœur Servante ne doit pas seulement l'organiser. Il lui incombe aussi un devoir très grand, qui est de la présider, de la coordonner, d'être toujours le lien. Voyez toujours cette vocation d'être le lien, le lien de rencontre de la Communauté. Préciser la prière, c'est très important. Etre présente d'abord, cela consiste d'abord à être présente. Lorsque la Sœur Servante n'est pas là à l'heure, il y a bien des chances que les compagnes s'autorisent de cet exemple pour n'y être pas. Alors, on assiste à des choses qui sont pénibles rien qu'au regard. L'heure sonne, c'est le moment de l'oraison, ou c'est le moment de l'examen. En général, à la prière du soir, on y est, et à la prière du matin. Mais pour les examens ! les oraisons ! Une Sœur est là, ou trois Sœurs, mettez quatre ou cinq Sœurs si la Maison est grande. On hésite quand l'heure sonne parce que la Sœur Servante n'est pas là, et puis ensuite, on se décide à dire le Veni Sancte, et puis ensuite les Sœurs arrivent, et cela s'étale sur dix minutes, un quart d'heure, ce qui fait que la demi-heure de l'oraison est passée avant que toute la Communauté soit présente.

Ce n'est pas très beau pour le Seigneur regarder cela. Bien sûr, chacune peut peut-être avoir une excuse. Est-ce vraiment une raison ? Avec un petit effort de volonté, avec justement le désir véritablement fixé vers Dieu, dans une volonté ferme, au fond chacune aurait pu être là, la plupart du temps. Il ne faut pas non plus exagérer, vous comprenez dans quel sens je le dis, n'est-ce pas, en ce moment ? Il y a des Sœurs Servantes qui laissent faire par une trop grande bonté de cœur et d'âme, en se disant : « elle n'a pas pu faire autrement ». Et puis, on ne contrôle pas, et les Sœurs en prennent à leur aise. Il y a en d'autres qui sont trop strictes, qui feront toute une histoire à leurs malheureuses compagnes quand elles arrivent en retard, alors qu'elles leur donnent des raisons qui sont quelquefois tout à fait, tout à fait vraies, qui émanent de la charité la plus pure.

Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? Il faut que chacune de vous prie le Saint-Esprit pour savoir comment elle doit se conduire envers chacune de ses compagnes, et comment elle doit à la fois être suffisamment exigeante pour que la présence de la Communauté soit assurée au maximum dans ces temps de prières, et pour que, en même temps, dans la vie de chaque Compagne, celle-ci puisse répondre à la charité, car nous sommes pour la charité.

Il y a là, véritablement, quelque chose qui est difficile à exercer dans une parfaite justice, plutôt dans une parfaite équité. Alors, demandez, priez le Saint-Esprit de vous enseigner ce que vous devez faire. Mais inspirez quand même à votre Communauté, le désir, le sens de cette beauté de la prière en commun, de la réunion devant Dieu, ensemble. C'est magnifique ! Quand sonne une cloche, il faut qu'elles reprennent, si elles ne l'ont pas, ou qu'elles conservent, si elles l'ont, ce sens de la réponse religieuse d'une Communauté qui, à l'heure dite, au son de la cloche, du timbre, ou de tout ce que l'on veut, ou simplement au son de leur conscience, si la cloche ne peut être sonnée, s'en vont toutes ensemble, quittent tout pour s'en aller vers le Seigneur, et puis là, lui présentent ensemble leurs propres besoins, les besoins de la Communauté, surtout les besoins de tous ces gens que nous avons en charge.

Peut-être obtiendrons-nous plus de résultats, non pas en assainissant de reproches une Sœur qui arrive en retard, et qui, peut-être justement ce jour-là, une fois sur dix, avait une raison vraie pour arriver en retard, ce qui est toujours bien difficile de savoir, mais en inspirant à nos Sœurs, la compréhension, le sens, le goût, le désir de cette prière en commun, de cette réunion en commun devant Dieu. Nous arriverons à de bien meilleurs résultats en créant des convictions chez nos Compagnes qu'en faisant du dressage à coups de discipline.

Peut-être, en travaillant à créer des convictions, arriverons-nous moins vite à avoir une Communauté parfaite ; mais peut-être aussi, lorsque cette Communauté parfaite finira par se constituer, elle sera vraiment parfaite, elle le sera dans l'union de Sœurs qui, en pleine liberté et en pleine conviction, répondront à leur devoir. Tandis que si ce n'était qu'une discipline purement extérieure qui ait été imposée, à peine la Sœur Servante partie, chaque chose retomberait, s'en irait vivement vers une désorganisation et un certain désordre.

Donc, la Sœur Servante doit présider la prière, elle doit veiller à ce que se passe en commun, à assurer non pas seulement sa propre présence, mais celle des Compagnes.

Elle doit aussi assurer la perfection de l'œuvre.

Vous savez que cette œuvre de la prière est appelée, avec Majuscules, dans la Sainte Eglise : «L'Opus Dei». Le Grand Office, c'est ce qu'on appelle : « L'Opus Dei », l'Œuvre de Dieu. Et il est des Congrégations qui n'ont pas d'autres raisons d'être que cet « Opus Dei ». Par exemple, l'Ordre Bénédictin est tout entier constitué autour de l'Office Divin, à réciter dans sa pleine perfection, pour assurer la louange de l'Eglise à son Epoux.

Nous, ce n'est pas le but direct de notre vie que la récitation de l'Office divin, mais nous avons maintenant, pour répondre au désir de l'Eglise à l'évolution liturgique actuelle, nous avons adopté une minime partie, mais tout de même assez importante, au moins en ce qui concerne les Laudes, de cet Office divin. La Sœur Servante doit veiller à assurer la perfection de la récitation de cet Office. Il y a déjà, comme on vous le dit dans la fiche du Coutumier qui y correspond, il y a, dans la manière de réciter en commun les Laudes et les Complies, la perfection extérieure de l'acte de la récitation, pris en lui-même, qui est déjà un hommage à Dieu. C'est un hommage à Dieu, et c'est déjà un signe de l'union profonde dans laquelle vit la Communauté. Cela demande un certain effort, parce qu'il ne s'agit pas de baragouiner chacune ces petites phrases comme on veut, sans trop observer le rythme, sans trop observer les pauses, etc. Et puis, chacune a son ton, n'importe comment, un petit peu en désaccord avec la voisine. Vous savez, le sens communautaire d'une Communauté se révèle par la manière dont on dit les prières en commun. Il faut avoir un certain sens de la Communauté, un certain sens des autres, pour pouvoir produire

une très belle récitation commune. Par exemple, faire attention à ne pas commencer les versets avant l'ensemble. Faire attention à bien observer la pause, qu'on appelle la médiane (dans notre Bréviaire, elle consiste tout simplement à s'arrêter le temps d'une demi-seconde au bout de chaque ligne), à ne pas non plus ajouter des médiantes au milieu d'un verset ; il ne faut pas s'arrêter aux virgules n'importe où. On s'arrête au bout du verset, un point c'est tout, pas ailleurs. Faire attention de terminer en même temps que termine la Communauté.

Ce sont de toutes petites choses qui demandent un assez grand amour de Dieu. Cela demande une discipline de soi, cela demande le support des autres, parce que nous avons toujours tendance à trouver que celles qui vont plus vite que nous, vont trop vite, et celles qui vont plus lentement, vont trop lentement. Le bon rythme, c'est le nôtre. Ce n'est pas cela. Le bon rythme, n'est-ce pas, c'est celui de l'ensemble. Il faut que chacune s'adapte et s'accorde au rythme de l'ensemble, c'est cela la charité fraternelle, elle se manifeste dans certains gestes comme celui-là. Entre parenthèses, il n'y a rien de plus agaçant, quand on récite des prières, que d'avoir toujours la même Sœur qui termine une seconde après les autres. Il y a des gens qui sont comme cela. C'est très agaçant, n'est-ce pas ? A cette Sœur, je dis : « mettez-vous au rythme des autres, votre charité consiste à se mettre au rythme des autres ». Et puis, à celles qui l'entendent, je dis : « supportez-la, la charité consiste à la supporter ». Et puis, à la Sœur Servante, de temps en temps à lui rappeler avec beaucoup de délicatesse. Mais, vous savez, c'est quelquefois assez difficile de corriger ces choses-là. C'est plus difficile que de corriger de grands défauts.

Enfin, essayons tout de même d'arriver à la perfection de la récitation. C'est déjà un hommage à Dieu, par nous-mêmes, pour le Seigneur, et puis, pour ceux qui nous entendent. C'est beau d'entendre une Communauté qui, tous les jours, à la même heure, se met à réciter les louanges du Seigneur. Le voisinage, certainement, entend, et c'est déjà un rappel de la présence de Dieu, et c'est une édification pour eux, et c'est déjà une prédication muette que simplement cette régularité et ce sens de la beauté dans la récitation de l'Office.

La grande responsabilité de la Sœur Servante quant à la prière, c'est de l'animer.

Et vous avez deux grands moyens pour animer cette vie de prière. Ces deux grands moyens qui sont traditionnels chez nous et qui sont la préparation à l'oraison et la répétition de l'oraison. Je pense que c'est là que peut le mieux s'exprimer d'une manière très simple, votre vie de prière personnelle afin de pouvoir entraîner la vie de prière de vos compagnes. Pourquoi avons-nous un peu changé la méthode de ces répétitions de l'oraison et de ces préparations à l'oraison ? Pour trois raisons : la première, c'est pour combattre la routine et favoriser la sincérité. Certainement, on avait l'impression, et toutes les Visitatrices qui en ont parlé l'ont bien dit, on avait l'impression que lorsqu'il s'agissait d'être, pour une Sœur Servante, appelée à la répétition d'oraison, assez souvent, pas toujours, il y en a, Dieu sait, qui s'exprimaient de tout leur cœur, avec toute leur âme, dans une simplicité magnifique, mais il y en a aussi beaucoup qui se contentaient de préparer quelques phrases toutes faites, de belles considérations qu'elles avaient prises dans les livres et qui n'avaient véritablement aucun rapport avec leur oraison réelle, ni avec leur vie de prière, leur vie personnelle, leur pensée personnelle. D'ailleurs, c'était très simple de voir que dans leur vie, cela ne passait pas du tout.

Quand une habitude devient ainsi un geste de routine, il faut absolument trouver le moyen de la revivifier, de la revigorer. Alors en demandant aux Sœurs de n'exprimer que quelques pensées le jour où elles le désirent, il nous semble que nous arriverons à plus d'authenticité, à plus de simplicité dans l'expression. Cela, il faut bien le rappeler à vos compagnes. Il ne s'agit pas de faire de splendides considérations, cela n'a aucune importance. Il y a des quantités de livres maintenant qui ont des considérations magnifiques, ce n'est pas difficile d'en trouver, mais cela ne porte pas.

Ce qui est intéressant, ce n'est pas de voir un très beau raisonnement intellectuel sur la manière d'aller à Dieu ou sur ce que l'on devrait faire, ce qui est beau, c'est d'entendre

l'expression d'une âme qui est à la recherche de Dieu. C'est beau, or nous avons chacune, en chacun de nos jours une (comment dirai-je ?) une jetée continue vers Dieu. C'est cela qui fait du bien. Que dans une petite Communauté, le matin, chacune ait dit : « voilà Moi, j'ai pensé que je devrais faire cela pour le Seigneur et j'ai pensé que le Seigneur ici, nous favorisait de telle grâce et j'ai pensé aussi que peut-être, je devais admirer la manière dont Il agissait envers nous ». Voyez, toutes ces choses sont tellement simples, mais elles traduisent une vie. Alors quand c'est ainsi, la vie de l'une entraîne la vie de l'autre.

Que ce soit la préparation à l'oraison ou la répétition d'oraison, ce doit être l'expression d'une vie réelle, et ce ne doit pas être une leçon ou un enseignement. Nous n'avons que faire d'enseignement. Ce dont nous avons besoin c'est de nous entraider mutuellement pour aller vers Dieu. Donc, favoriser la sincérité ; laisser par conséquent une plus grande liberté d'expression qui ne force pas absolument. Là encore, il faudrait dire qu'il ne serait pas normal qu'il y en ait une qui parle toujours, toujours, tous les jours, si bien que les autres ne puissent plus rien dire ; et puis d'autres au contraire, qui ne disent jamais rien, parce qu'elles se disent : je vais en profiter puisqu'on ne nous appelle plus, restons donc bien tranquilles !

C'est là que le rôle de la Sœur Servante doit être de stimuler les paresseuses et d'arrêter les trop fougueuses. Il faut essayer de régulariser un peu cela. C'est plus difficile bien sûr, que d'appeler automatiquement une Sœur.

Mais en général, si nous voulons adopter dans leur plein sens les changements qui sont ainsi introduits, et qui, au premier coup d'œil, paraissent des élargissements, nous nous rendons compte que c'est plus difficile, c'est plus exigeant de vivre de cette façon que de se laisser aller dans un cadre bien établi. Tout élargissement suppose une prise de responsabilité.

Et c'est justement la troisième raison pour laquelle nous avons essayé d'introduire ces changements ; c'est pour que les Sœurs soient engagées dans une responsabilité plus grande, et dans une vie (pour employer un mot qui est maintenant un petit peu vilipendé sur toutes les routes) qu'elles soient engagées dans une vie plus adulte, plus responsable d'elle-même. Qu'une Sœur sache justement se discipliner pour ne pas parler tous les jours afin de laisser parler les autres ; qu'elle ait ce sens de l'autre, en même temps que ce sens de la mortification personnelle. Qu'elle sache, si elle est timide ou si elle n'a pas envie de dire quoi que ce soit, qu'elle sache prendre elle-même une initiative de dire quelque chose.

Il y a une prise en charge de sa participation à la vie commune, à l'animation de la vie de prière de la Communauté qui est importante.

Il faut faire prendre conscience à vos compagnes que par le moyen de cette préparation à l'oraison, de cette répétition de l'oraison, elles participent à la vie de prière de la Communauté. Elles s'entraident, c'est une entraide mutuelle qu'elles s'apportent. Vous devriez un jour, leur demander, leur dire : « je dois en rendre compte à l'assemblée générale prochaine, quels avantages trouvez-vous dans cette manière de pratiquer l'oraison » ? Peut-être pas les avantages que jusque-là elles ont découverts en les pratiquant, mais les buts profonds pour lesquels on a conçu cette nouvelle manière de faire, et ce que elles-mêmes, elles devraient découvrir. Je pense que vous seriez assez étonnées de voir ce qu'elles découvriraient... Quelquefois nous avons... et c'est une déformation du poste de Supérieure, nous nous imaginons qu'il n'y a que nous qui pensons des choses justes, des choses bonnes, des choses profondes, et que nous devons plaquer cet enseignement ainsi sur nos compagnes.

Mais si nous essayons de les écouter, un peu, de les amener elles-mêmes à chercher, à creuser chaque ligne de réflexion, nous serions très étonnées de voir ce que le Seigneur donne à chacune. Or tout ce que le Seigneur donne ainsi à chaque Sœur c'est un trésor de Communauté. Et il faut leur dire, il faut de temps en temps savoir leur dire, il faut choisir le temps, bien sûr, pour le faire. Il ne faut jamais plaquer des considérations toutes faites, mais leur dire, « voyez ce

que le Seigneur vous donne, c'est un trésor de Communauté, dans une famille ce que possède l'un fait le trésor de l'autre, cela fait le capital commun. Ainsi vous êtes redevable envers la Communauté de tout ce que le Seigneur vous fait découvrir, de tout ce qu'il vous enseigne ».

C'est ainsi que nous devons essayer peu à peu, de faire prendre conscience à nos compagnes de l'importance de leur vie de prière, de l'importance de la prière commune au sein de la petite Communauté locale. Et puis essayer ensuite nous-mêmes d'y arriver, et ce n'est pas facile, et d'aider nos Sœurs à parvenir à ce point où l'oraison que nous aurons faite finira par déborder sur notre vie et par la pénétrer tout entière. Au fond, le but c'est cela : arriver à ce que notre vie devienne elle-même une prière. C'est le commandement évangélique : « Il faut toujours prier » dit Notre Seigneur, et saint Vincent qui est tellement évangélique, qui colle à l'Évangile continuellement, saint Vincent de redire dans son langage si simple et si parlant : « Je dirai, dit saint Vincent, que vous devez être toujours en oraison et qu'il n'en faut pas sortir ».

Voilà, encore, une parole qui est de l'or, qui est la réplique de la parole évangélique de Notre Seigneur : « Il faut toujours prier ».

Ceci l'Église aujourd'hui le reprend, dans une phrase, encore du Décret Perfectae Caritatis, une de ces phrases qu'il nous faut remarquer, méditer, essayer de faire passer dans notre vie :

« Dans la vie religieuse active l'action charitablement bienfaisante fait partie de la nature même de la vie religieuse », c'est-à-dire de la relation à Dieu et de la vie de prière.

Nous devons découvrir, je pense, un mode d'oraison qui soit particulier, spécifique à la vie religieuse active. Il ne s'agit pas pour nous de faire de grandes considérations en dehors de ce qui est notre vie de chaque instant de tous les jours. Mais il s'agit qu'à partir de nos oraisons bien faites, où nous aurons cherché le Seigneur, nous arrivions à une espèce de contemplation permanente de Dieu dans tout ce qui se présente à nous. Que ce soit les circonstances (difficultés, souffrances, joies, etc.), que ce soient les personnes, ou les événements. Le Seigneur est là.

C'est à partir d'oraisons bien faites que la foi s'avive et que l'on vient à contempler le Seigneur dans chacune des circonstances de sa vie.

C'est cela l'oraison d'une Fille de la Charité. C'est ainsi que peu à peu notre oraison peut envahir toute notre vie, qui paraîtra peut-être pleine d'actions assez dispersées, mais finalement, en toute chose, et en toute personne si nous sommes fidèles, si nous en demandons la grâce à Dieu, nous finirons par voir en tout le Seigneur.

7) Les étapes de notre vie spirituelle

Nous parlerons de certaines étapes de notre vie spirituelle, de notre vie d'union à Dieu, qui est la raison d'être de notre existence.

Il ne faut pas minimiser cela. La réponse que nous avons apprise dans notre catéchisme lorsque nous étions jeunes demeure toujours, strictement, profondément vraie. Dieu nous a créés pour Le connaître, L'aimer, Le servir et parvenir par ce moyen à la vie éternelle. Au fond le but de notre vie c'est de connaître Dieu et d'arriver à nous unir à Lui de telle façon ici-bas que nous parvenions à l'union éternelle ; c'est quelque chose de très simple notre vie, cela tourne autour de ce grand but que nous pourrions appeler le but unique de notre existence.

Cette vie d'union à Dieu que nous avons reçue au baptême par l'infusion de la grâce divine, par ces dons dont nous ne pouvons jamais mesurer l'importance, la portée, à quel point ils nous ont été précieux, à quel point ils ont transformé, presque notre manière d'être, pourrions-nous dire ! Ces dons de la Foi, de l'Espérance et de la Charité nous ont été donnés gratuitement sans aucun mérite de notre part, alors que tant d'hommes sur terre n'ont pas reçu cette grâce, qui nous a été concédée à nous.

De temps en temps, il faut un peu ouvrir les yeux et regarder autour de soi. Penser à ces multitudes de gens qui n'ont pas reçu la grâce du baptême, c'est-à-dire cette première invasion de Dieu en nous et à qui il manque tout ce qui nous a été donné à nous et que nous ne pouvons pas évaluer parce que nous n'apprécions pas bien la différence. Voyons donc toute cette multitude de gens qui sont ainsi privés de cette grâce qui nous a prévenues nous-mêmes ; et aussi comparons-nous à ceux qui, ayant reçu la grâce du baptême, ont été placés dans un milieu tel qu'ils n'ont pu en faire valoir les fruits. Nous avons été comblées, comblées de grâces. Et il nous sera demandé, à nous, certainement, beaucoup plus qu'à cette multitude de gens qui n'ont pas reçu. Nous avons le devoir d'entretenir cette vie intérieure, cette vie d'union à Dieu qui nous a été gratuitement concédée et de lui faire suivre son chemin jusqu'à la rencontre finale.

Cette vie connaît, comme toute vie humaine, un rythme de croissance, un rythme de développement, et c'est notre responsabilité que de l'accompagner, que de la nourrir, que de la surveiller. Il y a des étapes dans cette vie spirituelle. Ce n'est pas une croissance désordonnée. Elle doit s'organiser. Nous sommes dans une période, dans le monde et dans l'Eglise, qui est une période d'organisation ; partout on s'organise, on met en place des structures ; seulement, on s'imagine que tout vient de là ; évidemment, la structure et l'organisation ne répondent pas à tout, mais tout de même elles sont nécessaires.

Il faut, nous aussi, organiser notre vie spirituelle. Elle comporte, elle doit comporter normalement des étapes. Ces étapes, les unes sont dépendantes de nous, les autres au contraire sont marquées dans les desseins de Dieu. Elles viennent du plan de Dieu mais elles sont tout de même, aussi, dépendantes de notre fidélité.

Nous parlerons d'abord des étapes journalières, en nous demandant tout d'abord qu'est-ce que c'est qu'une étape ? Une étape c'est, un moment d'arrêt, au milieu d'un chemin, c'est un temps où l'on s'arrête de marcher, un temps de repos, c'est un temps de regard en arrière. Quand on fait halte sur un talus, au bord d'un chemin, on pense à tout ce qu'on vient de voir et de faire, et de rencontrer ; si on a quelques blessures, on la panse, et puis il y a aussi les prévisions de route. On déploie la carte et puis on regarde. Nous allons passer ici, il y aura une difficulté là, nous pourrions nous organiser de telle façon pour, justement, arriver à bon port, parer aux difficultés, ne pas nous égarer en chemin. C'est cela une étape.

Les étapes journalières, sont assez nombreuses, elles sont au nombre de trois. Mais peut-être pourrions-nous regretter assez souvent, de ne pas profiter suffisamment de ces étapes. Ce que j'appelle ici étapes ne sont pas l'oraison, la communion qui sont plutôt, me semble-t-il, des moments de contacts, des moments de nourriture spirituelle, où l'on rencontre Dieu d'une autre manière. Les étapes, ce sont les examens, les trois examens de la journée, auxquels peut-être, nous ne donnons pas toute l'importance qu'ils devraient prendre dans votre vie personnelle. Tous les maîtres de la vie spirituelle, de quelque spiritualité qu'ils soient, imposent à leurs disciples, à leurs fils spirituels, ces moments d'examen, ces moments de retour à Dieu par le retour sur soi-même où l'on voit où on en est du cheminement vers Dieu.

Il y a d'abord les deux examens particuliers. Il ne faut pas en minimiser la portée. Vous savez la jeunesse actuelle en particulier dit : « Oh toutes ces histoires-là, moi, je vais vers Dieu »...elles ne se rendent pas compte qu'une démarche un peu folle, un peu désordonnée ne parvient pas à grand chose. Si on ne s'astreint pas à une discipline sur soi-même, si l'on ne revient pas sur les efforts qui ont été faits, il y a bien des chances que les efforts s'éparpillent un peu partout et que l'on n'arrive pas à un véritable progrès. Je crois que l'examen particulier, la fidélité à l'examen particulier (je ne parle pas de la présence à l'examen nous avons parlé hier du devoir de la présence, de la vie communautaire, de l'examen à faire ensemble, etc., je ne parle pas de cela aujourd'hui). Je parle de la partie profonde, de la partie vraie si nous pouvons dire.

La manière dont on fait son examen particulier, pourrait peut-être... pourrait un peu servir de thermomètre spirituel. Une Sœur qui néglige cet examen, qui néglige de voir où elle en est avec

Dieu, il y a bien des chances quelle ne soit pas vraiment dans un chemin de ferveur, qu'au moins elle se laisse entraîner par un peu de négligence, et quelle se laisse un peu disperser. Nous savons, mais il n'est pas mauvais de nous le rappeler, que l'examen particulier porte sur ce qu'on appelle, on nous a toujours dit, le défaut dominant. Je pense qu'il vaut mieux dire maintenant la tendance dominante. C'est une tendance qui ne pose pas toujours de fautes, mais qui risque toujours de nous y entraîner. Il faut connaître notre tendance dominante et il faut la combattre. Elle est en réalité le véritable nœud de la résistance à Dieu. C'est autour de la jaculation de cette tendance dominante, et aussi de sa jaculation dans le sens des fautes quelle peut nous faire commettre, et aussi de son exploitation dans le sens, quelquefois la richesse naturelle qu'elle peut comporter et que nous devons mettre au service de Dieu, que se joue à peu près toute l'histoire de notre sainteté, ou au contraire, de notre tiédeur, de notre non sainteté, quelquefois peut-être de notre salut.

Une Sœur, par exemple, qui est portée à un certain orgueil (comme l'était notre bon saint Vincent), peut se laisser aller à cette tendance qui se manifestera d'ailleurs de diverses façons : par un instinct de domination, par un désir de tout rapporter à soi, de prévaloir sur les autres dans l'estime, etc. Mais si dans cette tendance mauvaise, cet orgueil est continuellement ramené à l'humilité, il est certain aussi que l'espèce de puissance d'estime de soi, dans le bon sens qui est contenu dans cette tendance à l'orgueil, pourra être un stimulant pour aller vers une plus grande perfection qui, alors, partira au contraire d'une pureté d'intention.

Il faut connaître ces espèces de puissances que le Seigneur a mises en nous, qui peuvent devenir des vertus, « virtus » : forces, qui au contraire pourraient devenir des défauts cultivés, prédominants, et qui nous empêchent d'aller vers Dieu. Il faut demander à Dieu la grâce de connaître notre tendance dominante. Quelquefois on se dit : « Je ne sais vraiment pas quelle est ma tendance dominante, je me le demande bien, je vois beaucoup de fautes en gros, et puis, je ne sais pas après tout, celle qui prédomine ». Celle qui prédomine, c'est celle qui se reproduit toujours dans quelque situation dans laquelle nous nous trouvons. Quand on a vécu tout de même un certain nombre d'années en Communauté, avec l'habitude de s'examiner, de chercher à se perfectionner pour l'amour de Dieu, on finit par voir qu'à la racine de toutes nos fautes, il y a toujours, toujours, la même tendance. Il y a des Sœurs qui poseront extérieurement les mêmes fautes, et si on va jusqu'à la racine, elles ne proviennent absolument pas du même défaut.

Par exemple, ceci est un petit peu superficiel, une Sœur, deux Sœurs, se mettent fréquemment en colère. Eh bien, l'une, ce sera parce que sa tendance profonde est l'orgueil. Aussitôt que quelque chose lui semble toucher, porter atteint en quelque façon à sa fierté naturelle, à sa petite personne, elle réagit en se mettant en colère. Une autre, au contraire, qui aura également des éclats de colère, cela ne viendra pas du tout du même principe, mais parce qu'étant paresseuse, chaque fois qu'elle rencontre quelque chose qui exigera d'elle un effort, ou qui exigera d'elle une action, elle réagira par un moment de colère.

Alors, c'est en nous examinant devant le regard de Dieu, que nous arriverons à découvrir quelle est cette tendance d'où proviennent à peu près, à peu près toutes les fautes que nous posons. Et lorsque nous l'aurons découverte, nous pourrons alors lui déclarer une guerre véritablement acharnée, tout en se disant bien, dès le départ, que la lutte contre cette tendance dominante de notre être, c'est une lutte qui durera aussi longtemps que notre vie. Humainement parlant, elle fait partie de notre nature ; elle est constitutionnelle chez nous, et il faut quelque chose de plus que la volonté humaine pour arriver à la dominer.

Nous voyons saint Vincent, Dieu sait pourtant quel attachement à Dieu il avait, et quelle extraordinaire force de volonté il possédait, nous voyons comment tout le long de sa vie, il a accumulé des actes d'humilité qui nous stupéfient. Et nous voyons que dans les dernières années de sa vie encore, il tombe, il se laisse entraîner par cette tendance à l'orgueil, qu'il avait pourtant jugulée jusque-là. Son neveu se présentant à Saint-Lazare le 1^{er} novembre, c'est de le cacher parce qu'il n'était pas bien habillé, et dans sa grande humilité, il le dit, il s'en accuse devant toute

sa Communauté, et pourtant il y avait certainement quarante ans que saint Vincent se surveillait, qu'il faisait certainement ses examens particuliers sur ce point-là, qu'il renouvelait ses résolutions avec l'énergie que nous connaissons, et en employant des moyens que nous, nous n'aurions pas, je pense, la force d'employer.

Donc attendons-nous à ce que cette lutte que nous mènerons contre notre tendance dominante soit quelque chose qui dure longtemps.

La victoire elle vient tout simplement de Dieu.

Quand nous aurons lutté, pendant des années, et des années pour détruire un défaut, pour arriver à juguler une tendance, eh bien ! Peut-être, un jour, dans sa bonté Dieu nous donnera la victoire. Et à ce moment-là Il nous la donnera de telle sorte, qu'elle sera peut-être, tout de même une sorte de récompense aux efforts que nous aurons faits, mais elle n'en sera pas le résultat. Elle sera le résultat de la force et de la grâce de Dieu. Et le Seigneur nous maintiendra dans cette humilité. Il nous fera voir, au fur et à mesure des jours que nos efforts sont à peu près inutiles, que toujours nous retombons. Mais ce qui n'est pas inutile c'est cette volonté, de se reprendre, c'est cette volonté de recommencer, c'est ce désir d'aller vers Dieu, ce qui marque le choix que nous avons fait, ce choix que nous avons un jour fait à Dieu ; et que nous maintenons tout au long de notre existence, dans cette lutte que nous menons contre nos défauts, et pour être agréable à Dieu. Alors en récompense, en remerciement, en couronnement des efforts que nous aurons faits, mais surtout par le fait de sa propre miséricorde, le Seigneur un jour nous donnera la victoire, mais la victoire de l'humilité.

Si la victoire était accordée, d'une façon visible à nos efforts, si nous voyions que c'est nous qui construisons notre perfection, notre sainteté personnelle, il se développerait encore en nous un certain orgueil secret, une certaine satisfaction de nous, le Seigneur ne prendrait pas toute la place. Alors Il nous amènera non pas à cette victoire personnelle, mais à ce don qu'il nous fera de la victoire, et c'est ainsi que selon la parole du Psalmiste : « dans l'éternité nous chanterons, non pas nos propres victoires, mais la Miséricorde du Seigneur ».

Il faut donc d'abord « connaître » notre tendance dominante, savoir quel est le point précis autour duquel se joue le fait de notre réponse à la volonté de Dieu, et fixer pendant la retraite annuelle une résolution extrêmement précise, mais tout de même encore générale. Quand on prend une résolution pour toute une année, ce ne peut, tout de même, être qu'une résolution assez générale au moins par certains points. Il faut la repréciser chaque matin dans l'oraison, en fonction des circonstances que nous pouvons prévoir.

Les deux examens particuliers, celui de midi et celui du soir, comportent, au fond, plusieurs actes. Ils comportent la révision de ce qui a été fait sur « le seul » point précis de cette résolution contre le défaut dominant. Si on a un examen particulier qui comporte trois points, ce n'est plus un examen particulier.

Il faut avoir un point bien précis qui est celui, je vous dis, de cette lutte personnelle, réelle, pour l'amour de Dieu. Il comporte donc la révision, ce n'est pas très long. Examiner si on a été fidèle à une résolution bien prise, ce n'est pas long, un coup d'œil. Voilà : j'avais décidé en telle circonstance ou de telle façon, je serai ceci, cela, j'agirai de telle façon. On regarde, c'est oui, c'est non. Ce n'est pas compliqué, cela ne demande pas une demi-heure. Ensuite, immédiatement, un acte de regret, un acte de contrition, et puis aussi il ne faut pas oublier l'action de grâce. Si l'on voit que l'on a été fidèle, remercier Dieu, et tout de suite, en un coup d'œil également, la résolution pour la deuxième partie de la journée si c'est l'examen de midi, ou bien pour la fin de la journée ou la matinée du lendemain, si c'est l'examen du soir. C'est très rapide.

On dit, beaucoup de Sœurs disent, pas beaucoup, enfin certaines disent : « on n'a pas le temps de faire son examen particulier. En réalité, on va à la chapelle, on dit le Veni Sancte, on dit le De profundis, et puis c'est tout, et l'examen particulier, c'est tellement rapide, on sort du

travail, on n'a pas le temps de se reprendre, etc. ». Si nous sommes bien organisées comme nous l'avons dit, si la résolution est bien précise, si nous avons l'esprit bien présent à ce que nous faisons, je crois qu'avec une minute, on a largement le temps de faire cela.

Mais même si nous savons bien toutes, et moi comme vous, que très souvent on a la tête à autre chose, on ne s'est pas encore bien reprise, on est un peu dispersée, on a l'esprit préoccupé, on a un grand malade, on a eu une difficulté avec une élève ou un professeur, etc. On n'a pas le temps de bien se reprendre. Mais même si vous n'avez pas fait votre examen particulier, entre le dernier « O Marie, conçue sans péché » et puis le moment où on a dit « pour les défunts », eh bien, vous avez le moment où on s'en va, entre la chapelle et puis le réfectoire, et vous avez le moment où vous attendez au réfectoire qu'on dise le « Bénédicité », et vous avez le moment où avant l'examen, vous êtes venue de votre office jusqu'à la chapelle.

L'examen particulier, si sur le moment même vous ne l'avez pas fait parce que vous avez eu une distraction ou que vous avez été entraînée vers autre chose, mais faites-le. Posons cet acte de volonté. C'est un acte de volonté. Posons cette volonté d'aller vers Dieu, d'être fidèles à nos résolutions. Rien que cela, c'est déjà un acte méritoire qui attire sur nous la grâce de Dieu.

Ceci, il faut de temps en temps dans vos répétitions d'oraisons, surtout dans les conférences du vendredi, puisque manifestement la répétition d'oraison se fait un peu sur un autre plan, dans la conférence du vendredi, de temps en temps, attirer l'attention de vos compagnes sur cette question de l'examen particulier. Et puis, dans la communication mensuelle, sans pénétrer naturellement dans leur examen proprement dit, rappelez-leur sa nécessité, particulièrement aux jeunes Sœurs.

Demandez-leur si vraiment elles sont fidèles, si elles ne font pas de l'examen particulier, seulement une présence, la récitation du « De profundis » pour les bienfaiteurs, etc., mais si elles n'ont pas perdu de vue le but réel de ces deux haltes spirituelles, pendant lesquelles on s'arrête une ou deux minutes pour examiner les résultats de l'étape qui se termine, et puis préparer l'étape qui commence.

L'examen général du soir, c'est un peu autre chose. C'est un coup d'œil qui est beaucoup plus large. Il me semble que peut-être aussi habituellement, nous faisons nos examens de conscience d'une façon qui est trop négative. Examen de conscience pour nous, cela équivaut à examen des fautes. Est-ce que j'ai fait une faute ? Est-ce que j'ai posé un péché ? Eh bien, je pense que cela ne doit être que le deuxième temps de l'examen. Le péché, c'est quelque chose de négatif, en quelque sorte c'est le contraire d'autre chose, c'est le contraire de la vertu.

Il faudrait peut-être d'abord nous poser des points d'interrogation sur la partie positive de notre vie.

* Est-ce qu'au soir de nos journées, nous ne pourrions pas d'abord et avant tout nous demander : ai-je été aujourd'hui attentive à Dieu ?

* Quelle a été la grande ligne de ma journée ? Sa grande trajectoire ?

* Est-ce que j'ai vécu terre à terre, enfouie dans mon office, dans mes difficultés ou mes joies quotidiennes, sans donner le coup d'aile pour aller ailleurs ?

* Ou bien, est-ce que vraiment, ayant renouvelé ce matin, dans la Communion et dans l'oraison, ayant bien à nouveau fixé le but j'ai été fidèle tout au long de ma journée ?

Cette présence de Dieu, on ne peut pas dire, n'est-ce pas, qu'on l'a, d'une manière, directement sentie ou directement pensée. Ce n'est pas possible d'ailleurs, cela n'entrerait même pas dans notre vocation d'avoir la pensée perpétuelle de Dieu dans tout ce que nous faisons. Nous ne serions plus fidèles à notre devoir d'état, donc nous ne serions plus fidèles à Dieu. Mais c'est cette espèce de présence intime de Dieu, dans la volonté de Lui être continuellement fidèle.

Je donne toujours, voyez, l'exemple de gens qui sont possédés par un amour humain : une jeune femme qui aime profondément son mari, elle ne va pas tout de même y penser d'une manière directe toute la journée ; mais tout ce qu'elle va faire va être en fonction de cet amour. Qu'elle soit en train de faire le ménage de sa maison, qu'elle mette des fleurs sur une cheminée, qu'elle choisisse le plat de midi, qu'elle cherche la couleur d'une robe ou d'un chapeau qu'elle va acheter, ce sera toujours pour lui plaire ; elle aura toujours sous-jacente cette idée : parce qu'il aime cette couleur, il aime ce plat, il aime l'ordre, il aime ces fleurs. Tous les gestes de sa journée vont jaillir de cet amour qui la possède.

Eh bien, nous, notre amour de Dieu doit être continuellement présent à nous de cette façon. Tout ce que nous allons faire, tous les gestes que nous allons poser, toutes les paroles que nous allons dire, toutes nos manières d'accueillir les gens qui viennent à nous, tout ce qui va diriger nos gestes, nos attitudes, etc., ce sera sous-jacent à cette attention à la volonté de Dieu et à ce qu'il aime.

Je pense que c'est cela notre présence de Dieu, bien sûr, qui doit connaître certains temps forts aussi dans notre journée. Nous en reparlerons un autre jour. Demandons-nous donc le soir : Est-ce que la grande direction de ma vie a été aujourd'hui d'un seul jet vers Dieu ?

Et puis il y a d'autres résolutions positives que nous pouvons également prendre d'une manière plus précise et sur lesquelles nous pourrions d'abord nous examiner.

Ensuite seulement, voir les fautes qui ont été commises. Ce n'est pas tellement difficile, d'un coup d'œil aussi dans sa journée, d'apercevoir les quelques chutes qui ont pu malheureusement être faites. Comme pour l'examen particulier, nous pourrions dire, que cet examen général du soir, si nous n'avons pas eu le temps de le faire, comme nous devons le faire à la chapelle, nous pouvons très bien le continuer après.

Les Saintes Règles nous disent que nous devons nous endormir sur quelques bonnes pensées. Cette manière d'examiner comment on s'est comporté vis-à-vis du Seigneur, peut se continuer après que nous avons quitté la chapelle, que nous nous rendons au dortoir, que nous nous déshabillons. Nous pouvons continuer cet examen sur nous-mêmes, mais je dirai là surtout, surtout en ce qui concerne la partie positive. Il ne s'agit pas de s'éterniser sur les quelques chutes, ce qui serait un peu démoralisant, un peu dépressif, mais attardons-nous surtout sur la partie positive de nos résolutions et sur les prévisions d'avenir. Ce sont les étapes quotidiennes de notre démarche vers Dieu.

Il est deux autres étapes importantes, dont l'une est la retraite mensuelle, et l'autre, ce que vous faites en ce moment, c'est-à-dire la retraite annuelle.

La retraite mensuelle, je pense que c'est un des points essentiels de notre marche vers Dieu, et que là, vous, Sœurs Servantes, vous avez une grande responsabilité à cet égard vis-à-vis de vos Compagnes. Nous nous en sommes beaucoup préoccupées. Les Visitatrices en ont pas mal parlé à l'Assemblée générale, parce que nous avons pris conscience de deux choses : la première, que cette retraite était absolument nécessaire dans la vie surchargée que nous menons à l'heure actuelle, qui risque de nous disperser et de nous éloigner un peu d'une vie spirituelle bien menée. Le deuxième point, c'est que dans l'ensemble, nos retraites mensuelles, de la façon dont nous les faisons, dont nous les faisons, n'apportaient pas tout le bienfait spirituel qu'on était en droit d'en attendre. C'est pourquoi, nous avons cherché comment arriver à les revaloriser, à leur donner une aussi dans notre journée. Nous en reparlerons un autre jour.

Il faut que chacune vous réfléchissiez, que vous preniez vraiment en charge cette question de la retraite mensuelle. Il faut que nous arrivions dans chacune de nos Maisons, à ce que cette retraite mensuelle soit vraiment bénéfique pour chacune de nos Compagnes.

On a élargi la manière de la faire, en donnant trois possibilités :

* la première possibilité, c'est celle qui a été toujours pratiquée, la retraite en commun, la retraite communautaire.

* La deuxième possibilité, c'est la retraite en deux groupes séparés. Par exemple, une Sœur Servante séparera sa Maison (pour répondre d'ailleurs aux nécessités des offices), elle séparera sa Maison en deux groupes, dont l'un fera la retraite un jour une semaine, et l'autre une autre semaine, ce qui apporte le bénéfice que les Sœurs peuvent remplacer à ce moment-là les Sœurs qui font la retraite, dans leur office, et qu'il y a une libération beaucoup plus grande qui est effectuée.

* La troisième manière qui est autorisée également, c'est la retraite individuelle. Que la Sœur Servante libère chacune de ses compagnes à tour de rôle et l'autorise à faire sa retraite mensuelle de façon personnelle et isolée, soit dans la Maison, soit dans une autre Maison à l'extérieur. Vous voyez tout de suite que le but de ceci, que ce soit de l'une ou l'autre manière, c'est d'arriver à ce que cette journée soit vraiment une journée de retraite, qu'il y ait un recul des occupations journalières et que les Sœurs, d'une manière ou de l'autre, arrivent à être suffisamment libérées pour avoir un temps de vrai repos et de détente spirituelle.

Je pense que le repos, l'isolement, l'absence de tout travail, de toute préoccupation a son rôle à jouer dans la reprise spirituelle. Si l'on continue à être surchargées, à avoir tous les ennuis, tous les soucis de tous les jours, la Sœur ne fait pas de retraite. Au fond, trop souvent, nos retraites du mois sont une course d'un exercice à un autre. On se dépêche, on fait son travail à toute allure pour arriver à se réserver une heure d'oraison dans la matinée. Le matin, on a bloqué des exercices. Le soir, on débloque les autres exercices et entre temps, on se dépêche pour pouvoir assurer un dégageant d'horaire qui soit plus grand. Et au milieu de tout cela, l'on n'a pas eu beaucoup de temps pour réfléchir, même pendant les oraisons, l'on continue à être énervée, l'on pense à autre chose et par-dessus le marché, on se dit : « je vais être appelée à la répétition d'oraison ce soir, qu'est-ce que je vais faire ? ». Alors, non, il faut essayer que cette journée soit une vraie journée de reprise. Il y a certaines Sœurs Servantes qui ont fait d'excellentes expériences à ce sujet. Je parle d'une en particulier (il y en a d'autres d'ailleurs, elle n'est pas seule), une en particulier qui a pris l'habitude d'emmener ses compagnes en deux groupes dans une autre Maison que la sienne. Elles partent dans une Maison où il y a un jardin, un parc, et puis là, elles font leur retraite, la moitié de la Maison ensemble, avec une heure d'échange, c'est permis, au milieu de la journée, une heure d'échange fraternel où l'on peut parler ensemble du sujet de la retraite.

Notre Père Directeur Général nous fait d'excellentes méditations pour chaque mois de retraite. Nous avons bien de quoi réfléchir. Donc l'échange fraternel au milieu de la journée sur ce sujet, et puis ensuite, le soir, la petite note de spiritualité donnée par la Sœur Servante. Elle fait cela avec un groupe et huit ou quinze jours après, un peu après, elle recommence avec le deuxième groupe.

Evidemment, vous me direz que la Sœur Servante fait deux retraites mensuelles dans son mois. C'est vrai. Mais peut-être que justement, c'est une excellente chose. Elle peut très bien, à la seconde retraite mensuelle, emporter son travail, faire ses comptes ou autre travail semblable pendant le temps de la journée où chacune de ses compagnes se recueille isolément, quand elle aura elle-même, fait une seule retraite. Voilà une très bonne manière de faire.

Il y a certaines provinces où l'on a essayé aussi d'organiser dans une Maison ou dans une autre, là où il y a une certaine agglomération de Maisons de Sœurs, des retraites mensuelles qui sont organisées par la Visitatrice, présidées par une conseillère, les Sœurs venant de chacune de leur Maison, faisant leur retraite sur place, libérées justement de leurs soucis d'office. Cela fait une journée complète de détente, de reprise spirituelle.

Et il y a enfin une troisième manière qui est, n'est-ce pas, de faire sa retraite personnellement quelquefois. Nous savons bien par expérience que pendant le temps de l'oraison nous pouvons avoir certaines difficultés, et puis au contraire entre deux exercices à ce moment-là nous avons

une plus grande facilité de réflexion, on voit mieux ce que l'on a fait, ce que l'on a à faire. C'est à ce moment-là que l'on prend les meilleures résolutions. On a le temps de réfléchir. Il faut que nous prenions le temps de réfléchir. Nous n'avons pas assez le temps de réfléchir. Il faut réfléchir ce que nous sommes, à ce que nous faisons, à ce que nous devons faire.

Je me rappelle avoir un jour participé à une réunion où on parlait de foyer de jeunes filles et du rôle de la directrice du foyer de jeunes filles, et l'Abbé qui présidait la réunion nous a dit, dans toute la flamme de sa conviction intérieure : « Une directrice de foyer de jeunes filles qui ne prend pas tous les jours deux heures pour réfléchir à son action est incapable de remplir son rôle ». Alors je lui ai dit : « M. l'Abbé est-ce que vous croyez que ou vous ou nous, les uns ou les autres, nous pouvons arriver à prendre deux heures par jour pour réfléchir à ce que nous faisons » ? Alors il s'est mis à rire. Ceci est une exagération.

Mais prendre une journée par mois pour réfléchir, je crois que, très sérieusement, les unes et les autres il faut que nous réfléchissions si nous ne pourrions pas y arriver ; et même que nous fassions tout ce que nous pouvons pour y arriver.

Donc il y a un élargissement de la manière de faire la retraite mais qui n'est pas dans le sens d'un relâchement qui est contraire, en fonction d'un approfondissement de cet acte si important de notre vie spirituelle. D'ailleurs tous les élargissements ne sont jamais en fonction d'un relâchement, nous avons toujours visé un approfondissement quelconque. Donner aux Sœurs une plus grande libération, des possibilités d'isolement et de recueillement, vous verrez que dans la fiche du Coutumier, la liberté d'horaire est laissée à chacune. On n'impose pas un horaire. Mais ce à quoi il faut veiller, c'est que vraiment il y ait une exactitude, une fidélité à ce qui est prescrit. On vous dit le matin de réciter les Laudes, que la première Oraison doit être faite, et naturellement la Sainte Messe. Ensuite, comme exercices supplémentaires, il n'y a que la lecture de l'Imitation et l'examen particulier, puis la récitation de la Séquence « Veni Sancte Spiritus », ceci comme pour la retraite annuelle. Mais chaque Sœur doit être responsable de sa deuxième Oraison, à faire en son particulier. L'après-midi, c'est à peu près comme ce que vous faites ici, avec également l'Oraison qui est à assurer, la lecture spirituelle étant faite aussi individuellement.

En laissant certains exercices à faire en particulier par chaque Sœur, il y a ce but de les rendre plus responsables elles-mêmes de leur retraite. Il y a un acte de volonté à poser. Quand on est pris dans un ensemble, la cloche sonne, on est bien obligé de rentrer, d'aller faire sa lecture, d'aller faire son Oraison, etc., etc., parce qu'on serait un petit peu bizarre si on restait tout seul dans les couloirs ou le jardin pendant que toutes les autres sont rentrées. Tandis que là, il y a un acte de volonté qui est à poser par la Sœur de s'en aller à tel moment faire en particulier son Oraison, de s'en aller à tel moment faire en particulier sa lecture. Il faut toujours viser à ce que les Sœurs prennent en charge leur propre vie spirituelle et leur propre régularité.

Nous avons dit que nous vous laissions libres d'organiser, selon les possibilités et les nécessités de votre Maison, d'opter pour une manière ou une autre de faire la retraite mensuelle. Cependant, il faut dire qu'il ne serait pas à propos qu'au cours de l'année il n'y ait jamais des retraites mensuelles communautaires. Il faut réserver dans le courant de l'année quelques retraites mensuelles qui se fassent en commun. Par exemple, je pense en particulier à la retraite de la Rénovation. Vous pourriez choisir lesquelles : la retraite qui précède Noël, la retraite qui précède Saint-Vincent, un moment de l'année où nous avons à nous regrouper ensemble autour d'une idée, d'un intérêt commun tout à fait particulier. Vous pourriez évidemment choisir lesquels, mais qu'au moins dans le courant de l'année, si vous choisissez de faire faire les retraites individuellement à vos compagnes parce que vous pensez que c'est mieux, eh bien, qu'au moins trois fois dans l'année, vous les regroupiez en des retraites mensuelles communes.

Pendant ce temps de la retraite mensuelle, nous avons accepté qu'il y ait un échange communautaire. D'ailleurs, beaucoup de Maisons profitent pour faire ce jour-là justement ce qu'on appelait le catéchisme entre nous, cet échange fraternel, parce que la retraite mensuelle n'a

tout de même pas exactement le même caractère que la retraite annuelle. Elle doit conserver un certain aspect, même quand elle se fait isolément. Je dirai, elle doit conserver un certain aspect d'intérêt de la Communauté locale. Je pense qu'à ce moment-là, il est bon de pouvoir se regrouper, quand on la fait en deux parties ou bien en deux groupes, ou regrouper pour, ensemble, réviser quelques points de la vie spirituelle de la Communauté, et prendre des résolutions communes.

Au contraire, pendant la retraite annuelle, il nous faut prêter une très grande attention à ce qu'elle demeure parfaitement silencieuse, et à ce que chaque Sœur trouve, même lorsqu'elle est insérée au milieu d'une assistance de 100 ou 150 Sœurs, une véritable solitude spirituelle. Cette parole demeure très juste, il ne faut absolument pas la minimiser : « je la mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur ».

A notre époque, on a toujours tendance à travailler en équipe, à échanger, à parler, et on oublie la véritable valeur et la véritable portée du silence et de la solitude. On n'entend Dieu que dans la solitude, c'est absolument certain. Le reste vient après. C'est pourquoi nous insistons et nous réinsistons, et Notre Père Général réinsistera sur cette nécessité du silence absolu à garder pendant la retraite annuelle. Ce n'est pas le moment d'établir des carrefours, des heures d'échanges entre les Sœurs, qui vont les disperser, les éloigner du véritable but de la retraite.

La retraite annuelle, c'est un acte personnel. Bien sûr, vous y amenez toutes vos préoccupations, par exemple, en ce moment vous y amenez toutes vos responsabilités de Sœurs Servantes, mais elles sont prises sous l'angle personnel. C'est l'angle de vos devoirs à vous, c'est l'angle de votre réponse à la volonté de Dieu sur vous. Voyez-vous, c'est quelque chose d'individuel entre Dieu et vous. Ce n'est plus le moment de parler ensemble, de chercher ensemble. C'est le moment de se mettre en face du Seigneur et d'avoir un échange avec Lui, et avec Lui seul. Alors, nous insistons beaucoup pour que cette question du silence dans la retraite annuelle demeure, soit gardée avec la fidélité avec laquelle elle a toujours été observée chez nous. Ce n'est pas, bien sûr, le silence entre vous, le silence avec ce qui vient de l'extérieur. Les Sœurs Servantes sont obligées de recevoir leur courrier, ceci fait partie de leur devoir d'état, je ne pense pas que cela les enlèvera beaucoup à leur silence intérieur. Mais lorsqu'il s'agit des compagnes, elles n'ont pas, à moins de circonstances exceptionnelles, à recevoir leur courrier. Les échanges qui seraient organisés autour d'une question professionnelle ou autour d'une question spirituelle, ne sont pas de mise non plus. Ce n'est pas le moment.

Quelquefois, certains prédicateurs désireraient justement organiser ainsi des carrefours, des échanges. Non, ce n'est pas le moment. Il y a toutes sortes d'initiatives là-dessus, on a l'impression qu'il y a une sorte de bouillonnements des esprits. On voudrait aussi faire des chemins de Croix, des cérémonies supplémentaires, des cérémonies liturgiques. C'est à côté de la retraite tout cela, ce n'est pas le fond, ce n'est pas le travail, c'est une distraction, c'est autre chose.

J'ose dire, ce ne sont pas les exercices extérieurs, ce n'est même pas le prédicateur, qui fait la retraite. Le prédicateur y aide, il aide votre réflexion, il apporte des matériaux, il soutient votre marche personnelle, mais la retraite, c'est vous-mêmes qui la faites avec Dieu, avec tous les appuis qui vous sont donnés autour, mais c'est une œuvre absolument, strictement personnelle. Et si nous supprimons dans notre vie ce moment, ce temps fort de silence et de solitude, eh bien, nous verrions très rapidement tomber la valeur spirituelle de chacune de vous d'une part, et de la Communauté d'autre part, parce que la valeur spirituelle de la Communauté, elle n'est pas faite d'équipes, elle est faite de la valeur spirituelle de chacune. C'est le potentiel, la puissance intérieure de chacune qui fait l'âme même de la Communauté. Il faut que nous soyons très, très, très fidèles à ce silence et à cette solitude intérieure et extérieure, que nous devons préserver pendant notre retraite.

Et c'est en fonction de cela que nous avons introduit également, ce qui peut paraître aussi un élargissement, nous avons dit que le dernier soir de la retraite, au lieu de clôturer la retraite le matin, nous la clôturerions le dernier jour au soir, de façon à ce que la récréation du huitième jour puisse être prise en commun avec la permission de parler. Si bien que les Sœurs qui ont fait la retraite ensemble, pourront se voir, se parler, se détendre, auront un bon moment d'échange.

Ceci, pourquoi ? Parce que le dernier jour de la retraite, un certain nombre de Sœurs demandaient la permission de rencontrer telle autre Sœur, parce qu'elle ne l'avait pas vue depuis vingt-cinq ans, et qu'elles avaient des souvenirs communs, ce qui est normal, ce qui est tout à fait normal. Ce n'est pas très fraternel, ce n'est pas très beau comme exemple de charité, que 150 Sœurs se rencontrent, qu'elles vivent et prient ensemble pendant huit ou dix jours, et qu'ensuite elles s'en aillent sans s'être dit ni bonjour ni bonsoir. Ce n'est pas très édifiant. Il y a une nécessité de rencontre. Un certain nombre de Sœurs le sentaient très fortement. Celles qui étaient tout à fait fidèles demandaient la permission de parler, et puis celles qui n'étaient pas fidèles, parlaient tout bas dans un coin. Alors nous avons pensé qu'il valait beaucoup mieux mettre une réglementation, garder le silence jusqu'à bout et puis ensuite le dernier soir, avoir l'autorisation de parler après les prières de clôture de la retraite.

Seulement il faut faire attention, il ne faut pas permettre aux Sœurs de s'en aller le soir même. Elles s'en iront le lendemain matin comme avant. Si elles s'en vont le soir même, elles viendront dire : « comme je m'en vais ce soir, il faudrait que je parle l'après-midi », alors, cela, non, il faut tout de suite voir ce qui peut se passer et puis, être très ferme pour dire non.

Réfléchissez un peu, s'il vous plaît, à vos responsabilités en ce qui concerne toutes ces grandes étapes de notre vie spirituelle pour vous d'abord, puis pour vos compagnes, d'autre part. Si vous assurez la valeur d'union à Dieu (enfin, ce n'est pas à vous à l'assurer), mais si vous faites au moins tout ce qui est en vous pour faciliter la valeur d'union à Dieu de chacune de vos compagnes, vous aurez largement et pleinement rempli tous les devoirs de votre charge.

8) L'ascèse de la Fille de la Charité

Il est une vertu assez peu comprise à notre époque actuelle et qui, même si elle est comprise d'une façon intellectuelle, si elle est admise en théorie, ne l'est guère dans la pratique. Le mot même n'est plus guère admis dans le langage habituel. Quand on parle de mortification, on a l'air d'être d'un autre monde, d'un autre âge, le mot ne passe pas, il y a des mots comme cela qui ne veulent plus rien dire, auxquels on attache une sorte de sens péjoratif.

Les jeunes, à l'heure actuelle, n'admettent pas qu'on leur parle de mortification. Elles aiment beaucoup qu'on leur parle d'ascèse. Je suis un peu de leur avis parce qu'il me semble que l'ascèse, c'est quelque chose de plus large que la mortification proprement dite. Une ascèse de vie, c'est une sorte d'esprit qui envisage, qui prend en charge la vie tout entière et qui l'ordonne à la volonté et à la recherche de Dieu, en Lui sacrifiant si c'est nécessaire, ou du moins en Lui ordonnant (je pense que c'est le mot le plus juste) toutes les puissances de notre vie. L'ascèse, c'est cela : ordonner toute notre vie, toutes nos puissances, toutes nos passions, toutes nos recherches, à Dieu, quelque sacrifice que cela puisse nous coûter. C'est là qu'intervient la mortification. Lorsque pour nous ordonner à Dieu, il faut sacrifier une tendance de notre nature, intervient la mortification.

Notre vie de Filles de la Charité pourrions-nous nous dire, comporte-t-elle une ascèse ? C'est évident, nous le savons bien, d'abord par expérience, nous le savons aussi, parce qu'on nous l'a enseigné. Mais notre ascèse, notre manière de mortification, ont peut-être quelque chose d'un peu spécial dans l'ensemble des Congrégations religieuses. Remontons, c'est toujours là qu'il faut remonter comme à la source même, à l'Evangile et saint Vincent qui nous explique l'Evangile. Saint Vincent dit à nos premières Sœurs : « Aimez Dieu, mes filles, aimez Dieu, mais que ce soit à la force de vos bras, et à la sueur de votre front ». C'est là même qu'est l'essence, la

caractéristique de notre ascèse de Filles de la Charité. Elle est tout entière, pouvons-nous dire, dans le service des Pauvres. La mortification d'une Fille de la Charité, sa discipline disait Sœur Chesnelong, c'est le travail, le travail au service des Pauvres c'est la grande ascèse de notre vie, cela commande en quelque sorte tous les autres aspects de notre mortification personnelle.

Mais cette question de l'ascèse par le travail, nous la réserverons pour la fin de cet entretien parce qu'il y a une tentation ici, c'est de se dire : « Ah bon, toute mon ascèse, toute ma mortification est dans le travail, par conséquent, en dehors de cela, je peux me détendre, je peux faire fi de toutes sortes de règlements, de prescriptions, d'usages et de coutumes ». Cela serait une grande erreur. Car notre travail au service des Pauvres ne peut être valable que si vraiment, une vraie ascèse de vie, une vraie mortification a pénétré tous les détails de notre existence, sinon la nature reprendra le dessus, et nous ne serons plus vraiment au service des pauvres, nous serons beaucoup plus au service de nous-mêmes.

Il faut voir, par conséquent, en quelques rubriques, comment se détaille dans notre vie la mortification, qui est inhérente à toute vie religieuse, et qui est essentielle au bon accomplissement de notre service des Pauvres.

Je mettrai si vous voulez, en premier lieu, sans d'ailleurs trop nous attarder dessus, parce que nous en avons déjà pas mal parlé ces derniers jours, la question de la régularité. Il ne faut pas faire fi de la régularité, c'est quelque chose d'important dans notre vie. C'est le cadre, c'est le squelette. On peut vivre sans une certaine partie de notre squelette, se n'est pas essentiel, ce n'est pas vital. Ce qui est vital, c'est le cœur. Ce qu'on appelle les organes nobles, c'est le cerveau. Les os ne sont pas tellement nécessaires à la vie dans un corps, mais allez donc enlever les os d'un corps, vous verrez comme cela marchera bien ! Eh bien, c'est la même chose, si dans notre vie il n'y a pas ce squelette, ce cadre de la régularité, de la régularité extérieure qui va soutenir notre régularité intérieure, nous n'arriverons pas à grand chose.

Cette régularité extérieure, elle comportera d'abord le respect de l'horaire. Je ne vous dis pas, voyez, le respect d'un horaire universel, qui se vit de la même façon au Japon, aux Philippines, qu'aux Etats-Unis, en France, à Madagascar, etc. Hier matin, je ne suis pas venue vous parler, parce que nous avons une réunion importante du Comité des Supérieures Majeures. Le Père qui préside nous parlait du travail qui va être à accomplir dans toutes les Congrégations religieuses à l'heure actuelle, il nous disait : « Voyez, dans le Motu proprio qui va paraître pour donner les directives au sujet de l'application du Décret Perfectae Caritatis nous verrons qu'il y a un certain changement dans l'optique de la Sacrée Congrégation quant à la conduite générale des grands Instituts, internationaux, polyvalents, etc. On donne des facilités d'adaptation, de souplesse pour répondre (comme d'ailleurs l'Eglise en donne l'exemple), pour répondre aux exigences de temps, de lieu, de circonstances dans lesquelles on se trouve engagé dans les pays où l'on est ». Il disait : « On vise d'une façon extrêmement forte à l'unité mais en étant beaucoup moins strict sur l'uniformité matérielle ».

Donc notre respect des horaires n'est pas un respect d'un horaire unique pour l'ensemble de la Communauté, mais le respect de l'horaire légitime, légal (si l'on peut dire) qui vous est transmis par vos directions provinciales, votre Visitatrice en l'occurrence. Cet horaire établi avec elle chaque année, ou révisé avec elle chaque année, doit vous mettre dans l'assurance au point de vue de la régularité de votre Maison. Et une fois l'horaire établi, raisonné, bien constitué, maintenant il faut l'appliquer, il faut le mettre en pratique, ou alors, cela ne servirait à rien.

Respect de l'horaire, respect pour vous, respect pour vos compagnes, pour l'ensemble de la Communauté, ce respect de l'horaire, évidemment comporte le respect à la cloche. Cette sonnerie de la cloche est quelque chose qui est un petit peu remis en cause en certains endroits. On n'attache pas une telle importance à la sonnerie de la cloche. Cela vient aussi d'une chose qui est extérieure à nous. Dans la majorité des pays, et d'ailleurs avec raison, on a interdit les sonneries de cloche le matin. Autrefois nous avions ici, trois cloches qui sonnaient le matin, l'une à 4 heures parce qu'on se levait à 4 heures, l'autre à 4 h 25 pour secouer les négligentes ou les

retardataires, et l'autre à 4 h 30, et puis après on recommençait à sonner je ne sais plus si c'était à 5 heures ou 6 heures pour l'Angélus, et véritablement on se demande bien comment pouvaient dormir les pauvres malades dans leur lit à Laennec, alors qu'en général c'est sur le matin que les malades prennent leur sommeil. Donc on a défendu de sonner la cloche.

Je pense que la charité la plus élémentaire doit nous faire comprendre cela, nous avons un timbre qui nous réveille maintenant. Mais il ne faut pas oublier que la cloche c'est tout de même la voix de Dieu, et dans le long de la journée si vous n'avez pas une interdiction spéciale, inhérente à l'endroit où vous vivez, de sonner la cloche, il faut y être fidèle, c'est la voix de Dieu. Il y a une bénédiction particulière sur les cloches, et pour les cloches, et pour ceux également qui y répondent. Ces choses-là ne sont pas des observances enfantines, c'est la foi mise en œuvre dans tous les gestes de l'existence. C'est à cela que l'on s'apprend à vivre dans un climat de foi, et que l'on entretient en mi-temps la foi vivante, vibrante dans nos cœurs. Il faut que la foi commande ainsi, tous les gestes et toutes les attitudes de notre vie.

Donc ayons une cloche, sonnons-la, et également répondons à la cloche lorsqu'elle sonne. Je pense que nous-mêmes, nous Supérieures, c'est peut-être, une de nos grandes tentations de nous excuser un peu sur la surcharge de notre temps, de nos horaires, nous avons peut-être un effort particulier à faire sur ce point. Sonner la cloche, y répondre quand elle sonne, pour assurer cette présence aux exercices qui est la base même de la régularité des compagnes et de la régularité d'une Maison. Le matin, si on ne peut pas sonner la cloche, il faut tout de même avoir un signal avertisseur. La plupart du temps, dans les Maisons, on a plusieurs dortoirs, parce que toutes les Sœurs ne peuvent être dans le même. Si vous êtes une petite Maison de trois ou quatre Sœurs, il n'y a pas de problème, vous mettez un réveil et puis tout le monde se réveille ensemble. Mais si vous avez plusieurs dortoirs, il faut qu'à côté du lit de la Sœur Servante ou du lit d'une Sœur qui en soit chargée, il faut qu'il y ait un signal avertisseur général.

Vous pouvez faire poser une sonnerie et ainsi tous les dortoirs seront réveillés ensemble ; sinon, vous savez comme moi que les réveils se détraquent. Il y en a un qui marche cinq minutes plus vite, l'autre cinq minutes moins vite, cela fait des différences de dix minutes, les Sœurs arrivent à des heures différentes, elles s'agacent en s'attendant les unes les autres. On ne sait pas à quelle heure il faut se référer, etc., cela fait du désordre. Ce sont ces petites choses qui donnent un corps à une Communauté. Bien sûr, cela n'en fait pas l'esprit, mais c'est tout de même une aide puissante, un stimulant puissant. Une bonne organisation, c'est essentiel à la vie d'une Communauté. Il ne faut absolument pas la minimiser.

Maintenant, il y a une autre régularité que la régularité extérieure qui consiste à faire vraiment ce que notre corps fait extérieurement. Vous savez aussi bien que moi que, quand nous donnons les notes de fin d'année, autant nous savons d'une façon spontanée ce que nous avons à mettre sur cette fameuse rubrique de la piété des Sœurs : « Est-elle pieuse ? », autant nous sommes embarrassées pour inscrire le jugement définitif. Tout ce que nous pouvons dire ?

Il y en a, nous en sommes sûres, cela transparaît dans tous les gestes de leur vie. On voit, on constate que ces Sœurs cherchent Dieu, même si elles ont de gros défauts quelquefois, même si elles posent des fautes quelquefois un peu retentissantes. On est sûr que ce sont des âmes données à Dieu, qui cherchent à pratiquer la vertu, cela se voit dans la trajectoire même de leur vie.

Il en est d'autres, on se dit : « elles sont présentes, bien sûr, elles sont là à la chapelle, quelquefois même, elles sont des exemples de régularité parce que c'est dans leur tempérament, elles sont disciplinées par essence, alors elles sont là, vont-elles à Dieu ? ».

Cette régularité intérieure, bien sûr, de temps en temps, prêchons-la à nos Compagnes, et puis surtout, essayons de la pratiquer nous-mêmes pour qu'elle se transmette. C'est une chose tellement vraie. On forme bien sûr les autres par ses conseils, on les forme par ses enseignements, on les forme par son exemple, on les forme surtout d'une manière invisible, surnaturelle, mais qui est la manière de Dieu, par la transmission de ce que l'on est. La formation

des âmes, surtout sur le plan religieux, c'est beaucoup plus un enfantement qu'un professorat ; ce n'est pas un enseignement. Il faut être, essayer d'être. Nous ne sommes jamais ce que nous devons être.

Essayer d'être nous-mêmes ce que nous voudrions que soient celles qui nous sont confiées, et alors par une espèce de transmission de vie, par une espèce d'osmose, si on peut dire, se transmettra à celles que nous avons en charge, cette vie surnaturelle, personnelle, que nous désirons vivre. Dans l'intime de notre âme, quand nous nous regardons devant Dieu, nous nous disons : Eh bien, ce n'est pas vrai, je n'y suis pas, je suis bien indigne de tout cela. Mais ce dont Dieu tient compte, c'est du désir, c'est de la volonté maintenue effort par effort, se relevant après chaque chute. C'est cela qui compte devant Dieu. Ce n'est pas tellement le niveau même auquel on est parvenu, c'est la force de tension et de désir que nous maintenons vers Lui. Je pense que c'est de ce foyer de désir et d'amour de Dieu que doit être le cœur de la Sœur Servante, que doit partir peu à peu l'animation des cœurs de toutes ses compagnes.

Donc, essayons que notre régularité ne soit pas seulement extérieure, mais qu'elle soit intérieure, et que par exemple, lorsque nous sommes à l'examen, nous fassions réellement notre examen, que lorsque nous sommes à l'Oraison, nous tendions vraiment à ce contact intime avec Dieu qui fait l'Oraison, que lorsque nous sommes à la récréation, nous donnions toutes les ressources que le Seigneur nous a confiées, pour être le lien entre toutes nos compagnes, apporter, donner aux autres tout ce que le Seigneur nous a donné, maintenir le climat d'entente fraternelle, aider chacune à se réjouir, à se détendre dans un bon climat de fraternité.

Les récréations, c'est essentiel pour une Communauté, absolument essentiel. On a besoin de joie, on a besoin de communication dans la joie avec les autres. Et ceci, il faut que nous y fassions la plus grande attention. La vie commune, la vie fraternelle, doit être à l'intérieur d'une Communauté. Elle doit être sentie, elle doit apporter une douceur, elle doit apporter une joie. Il faut que nous y prêtions attention, que nous entraînions chacune de nos compagnes à donner ce que le Seigneur lui a donné, pour créer vraiment ce climat de détente, de communion fraternelle dans la joie et dans l'amour de Dieu, dont le temps fort est nos récréations.

Dans la vie commune, il y a deux temps forts : il y a l'Oraison qui est plus directement centrée sur Dieu pris en Lui-même, et il y a la récréation qui est plus directement centrée sur Dieu vu dans l'autre, comme on dit maintenant. C'est une expression dont on abuse un peu, mais qui est d'ailleurs tellement vraie. Ce sont les deux temps forts.

Vous voyez tout de même comment tout ceci est exigeant. On n'est pas toujours de bonne humeur pour faire la récréation, on n'est pas toujours disposé à s'en aller se recueillir pour faire l'oraison au moment où on doit la faire. Ceci suppose une discipline de soi, une ascèse générale de la vie, qui fait que Dieu est premier, c'est cela aimer et préférer Dieu. Le préférer dans toutes les circonstances de notre existence.

Un autre aspect qui est lui aussi bien dénigré, combattu à l'heure actuelle c'est le silence. Il n'y a rien de grand même en dehors de toute vie religieuse, rien de grand, rien de profond, rien de (comment dirai-je) de « fructifiant », si on peut dire, qui ne se fait sur cette terre dans le silence.

Si les savants n'avaient pas une zone de silence autour d'eux, ils seraient incapables de penser et de faire avancer leur science. Ceci on ne le comprend pas suffisamment maintenant. Même, certains prêtres religieux même finissent par ne plus comprendre ce que c'est que cette valeur du silence. On a tellement parlé, et avec raison d'ailleurs, on a tellement parlé de la nécessité des échanges fraternels. Le Saint-Père a tellement promu la question du dialogue, - mais qu'il voit dans un tout autre sens que souvent ce dialogue n'est recherché et appliqué, - qu'on finit par oublier ce qui est la base, le silence personnel, sans lequel les deux autres échanges ou dialogues ne peuvent pas exister. Lorsqu'on se rencontre avec les autres pour parler, le dialogue qui peut

s'établir, les échanges que l'on peut instituer n'auront de valeur que s'ils ont été préparés par un dialogue intérieur de chaque être avec Dieu qui est ce qu'on appelle le silence. Car le silence ce n'est pas autre chose que cela. Le silence ce n'est pas le vide, quelque chose qu'on vide et puis c'est fini. Le vide cela n'apporte rien, c'est négatif. Le silence c'est cette zone de solitude intérieure que nous permet de retrouver le Seigneur, de renouer le contact. Il ne faut pas que nous perdions dans nos vies cette valeur de silence.

Il faut d'abord, respecter les zones de silence. Que ce soit des zones horaires ou des zones géographiques. Qu'est-ce que les zones géographiques dans notre vie ? Les zones géographiques du silence ? C'est le réfectoire, le dortoir, nous ne devons pas parler au réfectoire et au dortoir. C'est encore une manière moindre et beaucoup plus difficile à observer dans nos Maisons, parce que nos maisons sont ouvertes aux autres, ouvertes à tout venant, comme notre vie de Filles de la Charité, il y a une certaine retenue à observer dans ce qu'on appelle les allées et venues, nous ne pouvons pas l'observer avec les externes ceci. Nous rencontrons quelqu'un dans nos couloirs, dans nos galeries d'hôpitaux, etc., nous n'avons pas à observer le silence comme un moine dans son cloître à ce moment-là. Nous devons être très simplement sociables et répondre à ceux qui nous parlent sans toutefois engager d'interminables conversations.

Mais si nous nous rencontrons dans les allées et venues, nous n'avons pas à entreprendre une conversation à ce moment-là. Respectons, ayons une certaine attention à ce que Dieu demande nous pour respecter ces zones géographiques des silences dans notre vie. Au réfectoire et au dortoir, nous n'avons aucune raison de parler, aucune, aucune, aucune. Sinon, notre légèreté, notre insouciance, notre manque de mortification.

Je crois, qu'il faut que nous y veillions d'une façon extrêmement « précise », il faut garder le caractère religieux de nos Maisons. Le caractère religieux extérieur est quelque chose qui nous marque, qui nous aide. Et si nous supprimons cela qu'est-ce que nous devenons ? Nous devenons des gens du monde ni plus ni moins. Et il y a plus : la facilité de communication avec Dieu, qui nous amène tout cet ensemble de dispositions extérieures qui, prises une par une, paraissent futiles mais qui forment un ensemble. Si une à une nous les détruisons, nous arriverons à une vie purement humaine, purement naturelle. Alors à ce moment-là je suis absolument d'accord avec ceux qui disent : « les religieuses, on n'en a plus besoin », on n'en a plus besoin parce qu'elles ne donnent plus ce pourquoi elles sont spécifiquement appelées par Dieu à donner. Nous respectons ces zones géographiques de silence.

Vous avez pu remarquer, dans la feuille du coutumier où l'on parle du repas et du réfectoire, qu'après avoir bien réfléchi, nous avons dit que, soit à 10 heures, soit à 4 heures, en prenant quelque chose, les Sœurs pouvaient être autorisées et à s'asseoir et à parler. Nous avons pensé que vous avez dans vos vies une tension qui est quelquefois très grande au service de vos pauvres, de vos malades, de vos élèves, de vos enfants, de vos vieillards, etc., et qu'il était bon que dans un climat de fraternité, vous ayez 5 à 10 minutes de détente, pendant que vous vous refaites un peu, soit au milieu de la matinée, soit au milieu de l'après-midi. Mais nous avons dit, pas au réfectoire. Il faut que le réfectoire demeure cette zone de silence qu'il doit être. Il faut que le dortoir demeure cette zone de silence qu'il doit représenter. Trop facilement, on se dispense de ces choses-là. Ce ne sont pas des choses futiles, c'est grave, c'est grave.

Il faut respecter aussi les zones horaires de silence, qui sont de 2 heures à 3 heures. Evidemment, le silence de 2 heures à 3 heures, nous n'avons pas tellement de mal à le respecter, parce que en général nous sommes dans nos offices, nous n'avons pas de Sœur avec nous. Nous parlons pour le bien de nos offices, c'est-à-dire nous faisons la classe, nous parlons à nos malades, nous parlons aux médecins ou aux employés qui sont là, c'est normal. Je dirais qu'à ce moment-là, notre silence est respecté puisque nous ne parlons que pour le devoir. Si, à ce moment-là, nous nous en allons dans le service voisin pour entretenir une conversation avec une Sœur, nous sommes absolument à côté de l'ascèse de vie indispensable à notre démarche vers Dieu. La fidélité, elle est faite de toutes ces petites choses qui, au long de la vie, au long des

circonstances de la journée, font qu'à chaque instant, intérieurement, nous posons un acte de préférence à la volonté de Dieu sur notre propre volonté, sur notre nature.

Gardons bien présente à notre esprit, essayons d'entretenir dans l'esprit de nos compagnes, cette estime, ce sens profond des mesures, qui nous paraissent quelquefois un peu extérieures et disciplinaires, qui nous sont imposées, qui ont une telle répercussion sur l'ensemble de notre vie.

En troisième lieu, il est un autre silence que nous devons respecter avec la plus grande attention, c'est ce que j'appellerai le silence des autres. Lorsque nous manquons au silence, toujours nous troublons celui des autres. Alors, il faut que nous ayons un très grand respect pour celles qui vivent avec nous, pour leur vie spirituelle, pour la volonté de Dieu sur elles. Lorsque nous voyons, pendant simplement un temps de récollection, une de nos compagnes qui est en silence, qui ne paraît pas tellement disposée à mener une conversation, taisons-nous, respectons son silence. Quelquefois, nous avons trop tendance à nous dire : si elle ne parle pas, c'est qu'elle ne veut pas me parler ; peut-être aussi est-ce parce qu'elle a, à ce moment-là, une démarche intérieure vers Dieu, je l'espère, je le souhaite de tout mon cœur et même si cela n'est pas visible, si vous ne le découvrez pas, cela peut exister. Il faut avoir un très grand respect des autres. Nous n'avons pas à nous interposer entre le Seigneur et la voisine mais au contraire à l'aider dans tout l'ensemble de ses pratiques, de silence, de régularité et autres qu'elle observe pour mener sa vie intérieure avec Dieu. Ayons un immense respect des autres, de temps en temps il faut nous examiner sur cette question du respect de l'autre.

Tout ceci, évidemment suppose de la mortification. « Il faut se mortifier ». Voilà que nous arrivons à ce mot qui est tellement désagréable aux oreilles d'aujourd'hui et qui est pourtant vrai. Il faut se mortifier, il faut arriver à se dire « non », à se gêner dans certaines démarches de notre vie. Il n'y a pas seulement une mortification personnelle, il y a des mortifications qui sont de règle. Evidemment elles sont assez réduites. Si on s'en tient à la seule rubrique : mortification proprement dite, je crois bien, en faisant le tour de ce qui nous est imposé, que nous arrivons seulement à cette prescription du jeûne de règle, du jeûne d'Eglise qui est imposé également à tous les chrétiens.

On a discuté sur cette question-là, à l'Assemblée générale, nous y avons beaucoup réfléchi au Conseil avant, parce que, dans la tendance actuelle on disait, il y a combien de missionnaires pour nous dire : « C'est une stupidité maintenant de faire déjeuner les Sœurs debout, les pauvres Sœurs, quand on les voit qui déjeune debout le vendredi, le Carême. C'est inadmissible ». Oui mais si nous ne faisons même plus cela qu'est-ce qui restera comme mortification ? Dans toute l'histoire de la Communauté je n'ai jamais vu une seule Sœur qui soit morte parce qu'elle a mangé debout, jamais. Cela ne s'est pas produit, je pense que cela ne se produira pas dans l'avenir.

S'il y a une Sœur qui a dépassé 80 ans, ou bien même avant 80 ans qui est fatiguée, qui a une maladie de cœur, qui a toutes sortes de choses, mais les Sœurs Servantes que vous êtes, sont assez bonnes pour la faire asseoir, pour lui imposer même si elle ne le veut pas, les précautions qui sont nécessaires à son état. Mais les autres, nous pouvons manger debout. On nous dit : cela nous coûte, c'est pénible, c'est justement pour cela qu'on le fait. Si cela ne nous coûtait pas, si cela ne nous demandait pas un effort, on ne le ferait pas, parce que cela ne signifierait plus rien. Alors ayons le courage d'accepter cette petite mortification.

Notez que j'en comprends toute la portée, parce que je sais très bien que la plupart d'entre vous, vous êtes debout toute la matinée au service de vos malades, ou de votre classe, ou dans vos soins à domicile, etc., et que c'est difficile, que c'est une fatigue supplémentaire, mais une mortification entraîne toujours une peine corporelle et une fatigue, c'est normal, c'est cela une mortification, sinon, ce n'en serait pas une. Alors soyons fidèles à ce jeûne de règle. Il se réduit à fort peu de chose maintenant puisque le matin, étant donné les dépenses de force que vous faites au travail et au service de vos gens, nous avons pensé qu'il ne devait pas y avoir de mortification sur la nourriture elle-même le matin. En conscience, il nous a paru que cela pouvait avoir de

mauvais résultats au point de vue de vos santés. Mais déjeuner debout, non, on peut le faire. Donc ceci est peu de chose.

Le soir, le travail étant terminé, on est sur le point d'aller se coucher, on dit : « Qui dort dîne », on peut à ce moment-là, je crois sans danger pour aucune santé, supprimer un peu quelque chose du repas du soir et cela n'est pas une si grande mortification que l'on ne puisse se l'imposer, même lorsqu'on a une vie fatigante comme la nôtre. Il faut bien savoir ce que l'on a à faire.

Par exemple, je ne suis pas du tout d'accord que l'on dise aux Sœurs : « vous savez le matin des jeûnes de règle, on a maintenant la permission de prendre du beurre, de prendre de la confiture ou autre chose, c'est beaucoup plus parfait de ne pas le faire ». Je dis : « non ». Du moment qu'il vous a été dit : « le matin, prenez votre déjeuner normal », prenez votre déjeuner normal. Il y a des raisons pour cela. Et puis, la mortification, elle est dans l'obéissance. Mais le soir... le soir, on se permet d'accorder à l'une ou à l'autre de ne pas supprimer. Ne soyons pas trop coulantes. Vraiment, cela n'a pas tellement de répercussions. Il faut bien savoir ce que l'on a à faire. Il faut être tout de même assez ferme pour la maintenir. Fidélité aux jeûnes de règle qui nous sont imposés. Mais il est bien d'autres mortifications extérieures, qui viennent de la nature même de notre vie religieuse, et que l'on a tendance à minimiser. La plupart du temps, ce genre de mortification nous était enseigné sous la forme d' « usages ». Or, maintenant, vous savez à quel point, tous les usages sont remis en cause. C'est toujours la même question. On dit : « Mais pourquoi faites-vous cela ? A quoi cela peut-il servir » ? On ne comprend plus parce que l'esprit de foi a baissé dans l'ensemble de la vie chrétienne et que ces démarches qui étaient autrefois toutes naturelles pour une âme imprégnée de christianisme deviennent maintenant incompréhensibles à des gens qui sont pénétrés du culte de la matière et d'une espèce d'humanisme qui élève l'homme au-dessus de tout, y compris Dieu. Alors, on ne comprend plus tout ce qui est une petite gêne quelconque, si petite soit-elle, à la nature.

Il y a des mortifications continues qui pourtant ne forment pas, à proprement parler, des points de Règle. Par exemple la question de la tenue : savoir se tenir, on se tient comme une religieuse et on ne se tient pas comme n'importe quelle jeune fille qui se trouve dans le monde. Ne pas croiser ses jambes, pour ne parler que de cela, ne pas s'étendre à moitié couchée sur une chaise ou sur un fauteuil. Toutes sortes de petites choses comme ceci, qui assurent la dignité d'un être qui, par ses relations de consécration à Dieu, Le représente d'une manière spéciale et qui maintient cette sorte d'image de Dieu vis-à-vis des autres.

Il ne s'agit pas d'être guindé. On peut très bien se tenir sans être guindée. Il ne s'agit pas d'avoir la tête baissée, de ne pas oser regarder les gens qui vous parlent, pas du tout, soyons très simples, très nettes, très détendues, mais il est des choses qu'on ne se permet pas.

Par exemple, on nous a toujours enseigné que nous n'avions pas à nous appuyer sur le dossier de nos bancs, de nos chaises, de nos fauteuils, cela ne nous donne pas une apparence extraordinaire de ne pas faire cela, on n'a pas besoin de faire cela avec ostentation. Cela maintient une certaine mortification, et en même temps, cette sorte de dignité religieuse que l'on s'attend à trouver chez quelqu'un qui est consacré à Dieu. Ce ne sont pas là des pratiques surrogatoires, cela constitue l'ensemble de notre personne religieuse et même de notre personnage religieux.

Nous pourrions dire aussi une certaine mortification dans les plaisirs normaux que l'on s'accorde dans le monde et que nous n'avons pas à nous accorder. En voici un exemple : autant vous devez veiller à la présentation agréable, artistique des locaux qui sont réservés à vos enfants, à vos malades, à vos vieillards, dans vos écoles, partout, autant quand on entre à l'intérieur de la Communauté, c'est fini, on entre dans une zone de retranchement, je ne dis pas de dénuement, non, mais d'une certaine sobriété. Il ne faut pas qu'il y ait rien d'organisé précisément pour la joie du regard, sans avoir une nécessité fonctionnelle, comme on dit maintenant. Il faut que nos locaux de Communauté demeurent nets, ordonnés, sobres et sans

décoration. Là, il faut être aussi très attentives et très fermes. Pas de jeux de couleur. Ainsi, dans un endroit, les peintres avaient commencé à peindre les quatre murs d'une chambre de Communauté en quatre couleurs différentes. Eh bien non. Même dans le monde, moi, cela me serait un peu pénible. Mais pas de cela en Communauté. Ne mettez pas en Communauté vos murs peints en rosé. Gardez quelque chose d'extrêmement simple, du gris blanc, du blanc un petit peu teinté d'un jaune, d'un ocre quelconque ; que ce soit clair, que ce soit net, que ce soit lumineux, toujours très propre, très ordonné, bien présenté. Il y a d'ailleurs une très grande beauté dans cette sobriété. Le reste est joli, cela c'est beau, c'est tout à fait autre chose, mais il s'agit de le voir.

Gardons une certaine mortification. Ne nous accordons pas d'acheter tel bibelot, telle fantaisie, telle petite statue qu'on va rajouter. Alors comme chaque Sœur Servante qui passe rajoute une statue spéciale il finit par y en avoir 30 ou 40 dans un bureau. C'est épouvantable. Et quant aux dévotions on ne sait plus du tout laquelle il faut mettre en premier.

Donc une certaine sobriété dans nos locaux, également une retenue, une mortification dans ce qui peut être les divertissements. Il est nécessaire que les Sœurs aient des moments de détente. Dieu sait si je le souhaite, si je le désire, si je vous dit à vous Sœurs Servantes que c'est votre devoir de leur procurer ces détentes, de leur donner de temps en temps une soirée avec des beaux disques, de savoir leur procurer même une petite détente à la campagne, des choses de ce genre, mais pas à répétition, tout le temps, qu'il n'y ait plus que cela qui compte, que cela devienne une telle habitude qu'on ne peut plus s'en passer. Que ce soit le fond de la vie.

Il faut savoir doser, il faut savoir mesurer ces choses-là. C'est cela qui est difficile, et ce n'est pas la même chose partout, ni dans tous les pays ni dans toutes les circonstances. Savoir ainsi maintenir tout de même dans une certaine mortification les moments de détente, tout en les accordant. De même l'usage des moyens d'information actuelle, la radio, la TV, l'assistance à certaines séances de cinéma qui sont données pour la mise au courant des religieuses, ou en d'autres circonstances. Tout ceci est légitime en soi, lorsque cela est fait justement dans le but, qui est recommandé par le Concile d'ailleurs, de se tenir au courant des conditions de la société actuelle de connaître suffisamment ce qui préoccupe l'esprit des gens, de parfaire ni la culture personnelle de telle façon que nous puissions mieux répondre à nos offices, à notre action apostolique. Tout cela est légitime, mais « ordonné », préservant la vie de Communauté, ne devenant pas une habitude dont on ne peut plus se passer, tuant par exemple toutes les récréations comme quelquefois le fait la T.V. C'est très rare, mais c'est arrivé que dans une Maison ou l'autre on a vu que toutes les récréations finalement se passaient à peu près à la TV. Cela est inacceptable, il n'y a plus ni mortification, ni sens religieux, ni vie commune. Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Il y a là une espèce de bons sens à la fois naturel et surnaturel qui doit guider vos décisions, vos options, à vos Sœurs Servantes.

Ne croyons pas que les vocations viendront à nous, si nous nous alignons ainsi à la vie complète des gens du monde. Il y a aussi (il faut en parler de cela) une tendance en ce moment à dire : « Vous voyez comme peu à peu on franchit toutes les étapes pour arriver à faire de nous absolument des gens du monde. Il y a une tendance en beaucoup de pays à dire : « Mais pourquoi donc les religieuses ne fument-elles pas ? ». Cela c'est vrai, je le sais de différents côtés ; moi-même je l'ai vu de mes propres yeux. Eh bien, il n'y a pas l'ombre d'une raison ou naturelle ou surnaturelle qui puisse amener une religieuse à fumer ; pas l'ombre d'une. C'est très simple, je ne vois pas que nous puissions trouver un prétexte quelconque pour pouvoir le faire, sinon celui d'un respect humain tellement mal placé ! Lorsque nous aurons lâché ainsi tous les retranchements de notre vie religieuse, on nous méprisera et on nous rejettera ; et on aura absolument, parfaitement raison. Il faut savoir se maintenir ; on commence par une toute petite chose et puis après on va à autre chose. Fumer ne sert à rien, absolument à rien.

On me disait tout dernièrement que des jeunes filles, en parlant de religieuses avec qui elles avaient vécu un certain temps par le fait d'études, disaient : « Après tout qu'est-ce qu'elles font de

plus que nous ? Elles ont la même manière de vivre, elles ont les mêmes divertissements, les mêmes loisirs ; pourquoi sont-elles religieuses »? Elles devaient se dire : « Pourquoi moi, serais-je religieuse » ?

Tandis que si la Sœur est ce qu'elle doit être, dans sa tenue, dans sa manière de se présenter ; si on sent dans tous ses gestes qu'il y a en arrière-plan cette appartenance à Dieu qui la sépare d'une barrière invisible de tous les autres, alors qu'elle leur est tellement proche par son attention à eux, par sa serviabilité, par son manque de manières, sa simplicité de bon aloi vis-à-vis d'eux ; il y a une manière si belle, si nette d'être religieuse dans ses relations avec les autres, tout en étant parfaitement simple. Alors à ce moment-là, il y a une présence de Dieu, qui, même avec une personne très gaie, très ouverte (comment dirai-je) très donnée à tous les problèmes actuels, se révèle aux autres. Je garde comme trésor, cette parole que Paul VI a dite à la Communauté :

« Les Pauvres, mais les Pauvres ce ne sont pas seulement les miséreux, ce sont tous ceux auxquels nous nous adressons, et qui ont besoin de Dieu parce qu'ils ne Le possèdent pas totalement », « en rendant Dieu présent aux Pauvres vous portez je vous l' ai déjà cité, vous allez dire que je radote, mais je pense que la contemplation c'est radoter intérieurement en face de Dieu) eh bien, en rendant Dieu présent aux Pauvres vous portez un témoignage de choix, c'est là votre fidélité essentielle ».

Si dans tous les détails de notre vie, nous rendons Dieu présent, aux gens auprès desquels nous sommes, nous aurons toujours notre raison de vivre. Notre Seigneur disait : « Vous aurez toujours des Pauvres parmi vous ». Tant que nous leur donnerons Dieu, Dieu maintiendra la Communauté en vie et en prospérité dans le monde. Mais il faut que nous restions fermement attachées à cette manière de vivre, à la fois si religieuse et si proche des hommes, que nous ont légués saint Vincent et sainte Louise de Marillac qui étaient de grands précurseurs en leur temps et qui à l'heure actuelle seraient encore de grands précurseurs s'ils étaient en vie.

Le dernier point dont je veux vous dire un petit mot, qui concerne cette ascèse de vie particulière aux Filles de la Charité, c'est la fidélité au devoir. Car il y a bien des mortifications de règle dans notre vie, des mortifications personnelles, mais il y a aussi cette ascèse qui nous est imposée par l'exercice de notre vocation, c'est-à-dire le travail au service des Pauvres.

Vous savez qu'à l'heure actuelle, dans l'Eglise et dans le monde, on donne une valeur toute particulière au travail, à la classe ouvrière, qu'en France, l'épiscopat a déclaré une priorité, une urgence dans les objectifs apostoliques pour cette classe des travailleurs qui est en train de monter dans le monde.

Dans cent ans, cent cinquante ans, l'ordre social, on peut le prévoir, sera renversé. Nous allons passer d'une ère (je ne fais pas de politique, je ne donne pas d'opinion, mais je vois ce qui va se passer comme tout le monde le voit), nous passerons d'un régime d'une ère capitaliste, à une ère (le mot est mauvais si l'on dit : socialiste ou communiste) mais à une ère de propriété des choses par les travailleurs, par ceux qui les produisent. C'est d'ailleurs, me semble-t-il, quand même, beaucoup plus selon la justice sociale. Il y a donc une espèce de promotion du travail qui se fait dans le monde et qui se fait dans l'Eglise.

Eh bien nous (et je dirai encore par cette veine originelle de notre vocation), nous nous trouvons absolument à l'aise dans ces prévisions en ce qui concerne l'évolution future du monde. Il y a une mystique du travail qui se dégage en ce moment dans l'Eglise. Et nous, nous devons avoir cette mystique du travail parce que notre travail est notre manière d'aller à Dieu. Et lorsqu'on parle de religieuses mises au travail, de religieuses ouvrières, je sais bien que ce n'est pas cela exactement que l'on vise, mais nous pouvons tout de même nous dire : « est-ce que nous ne sommes pas, nous, déjà, ces religieuses insérées dans un travail à peu près au même titre que les collaborateurs professionnels qui travaillent avec nous ? » Nous portons avec les gens cette charge du travail, mais qui pour nous est infiniment plus beau parce qu'il est un travail de charité et dont le but n'est pas un but d'argent, mais dont le but est apostolique.

Sachons donc que cet exercice de notre travail au service des gens, c'est la matière propre de notre ascèse de vie et de notre mortification que nous devons en accepter les conditions, d'abord dans un sens d'union, d'unité avec toute cette masse de gens que nous désirons amener au Seigneur, qui sont les Pauvres (qu'ils soient pauvres par l'argent, qu'ils soient pauvres par les conditions de travail, toute cette masse de travailleurs actuels).

C'est saint Vincent qui nous dit que nous devons, en somme, avoir un peu les mêmes conditions de vie que les Pauvres auxquels nous sommes vouées, le travail nous rapproche d'eux. Comme eux nous portons le poids de la fatigue d'un certain travail, le poids de certains horaires. Nous portons le poids de conditions qui sont difficiles à aménager, nous avons parfois de la surcharge, nous sommes obligées de remplacer nos employés qui prennent leur congé.

Il ne faut pas prendre cela comme quelque chose qui est en dehors de notre vie religieuse, qui est à côté, que nous subissons parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Non, ce sont nos conditions de vie, et cela fait partie de notre donation à Dieu. Cela fait partie de notre mortification.

Cet engagement dans les conditions actuelles du travail, c'est à proprement parler la base même de notre mortification de Filles de la Charité : le support de ceux qui nous commandent dans les hôpitaux, ou ailleurs, le support de nos collaborateurs qui ne sont pas toujours faciles, qu'il faut faire s'entendre entre eux, le support des malades, des enfants, de tous ceux auxquels nous nous adressons, et le support de nous-mêmes au milieu de tout cela avec nos propres défauts, et nos difficultés quelquefois de nous insérer dans l'équipe de travail. Tout cela c'est notre mortification de tous les jours. Il faut y réfléchir dans ce sens-là. En terminant, c'est ce que nous pouvons dire : La foi, le sens de la relation à Dieu, doit éclairer tous les événements de notre vie, toutes les circonstances de notre existence. Tout ce qui se présente, est une manifestation de la volonté de Dieu à notre égard, et si nous le voulons bien, c'est pour nous une manière d'aller à Lui, de Le découvrir présent et de Le donner aux autres.

9) Les vertus caractéristiques des Filles de la Charité

Je voudrais terminer cette série d'instructions, en parlant avec vous de ce que l'on appelle en général, « les vertus particulières à notre état ». C'est excellent de les appeler : « les vertus particulières à notre état », car elles nous sont particulièrement, spécialement nécessaires. Il faut dire aussi qu'elles sont et qu'elles doivent être particulières à tout chrétien, parce que la vie chrétienne, toute simple, suppose la présence dans l'âme, de ces trois vertus dont la principale, d'ailleurs, est la charité.

Nous n'en dirons à peu près rien parce que, au cours des instructions de cette semaine, nous avons eu bien des fois, à parler de cette charité. Tout, tout, tout dans la vie religieuse, dans la vie chrétienne, se rapporte à la charité : quel que soit le sujet que l'on traite, que l'on essaye d'approfondir dans la réflexion il faut toujours en revenir à la charité, sous un aspect ou sous un autre. Cette charité qui est Dieu même, ne l'oublions pas, nous qui sommes de par la Providence, Filles de la Charité. De temps en temps réfléchissons à cette parole qui situe la charité dans sa réalité : « Dieu est Charité ». La Charité c'est Dieu même. Vivre dans la charité, c'est rendre Dieu présent. Si nous avons la charité en notre âme, si nous vivons dans l'amour de Dieu, dans l'amour du prochain, des hommes, dans notre cœur, et dans notre esprit, Dieu est en nous, si nous vivons en dehors de la charité, Dieu n'est pas en nous. Si dans nos rapports avec le prochain, nous agissons dans la charité, nous rendons Dieu présent. Si au contraire nous nous laissons entraîner par des sentiments personnels de rancune, d'aversion, si nous utilisons de mauvais procédés, en quelque sorte nous chassons Dieu, Dieu n'est pas là.

Il y a quelque chose à quoi nous devrions réfléchir, réfléchir sans cesse. Nos dispositions de charité intérieures devraient être toujours le premier acte de nos examens lorsque nous les faisons. La charité est-elle en nous ? Si toutes ensemble, dans la Compagnie des Filles de la

Charité, nous prenons la résolution d'entretenir en nous, de travailler d'une façon permanente, courageuse, persévérante (c'est-à-dire ne se laissant pas décourager par aucune chute) à la charité intérieure, tout le renouveau de la Communauté s'accomplirait à peu près sans effort et sans aucune recherche. Même, même dans les plus petits détails extérieurs parce que, la charité c'est tout, puisque c'est Dieu.

Prendre cette résolution de nous entretenir dans une charité universelle, profonde, envers Dieu et surtout envers le prochain. Je dis surtout parce que, pour reprendre une parole évangélique : « Ce n'est pas difficile d'aimer Dieu qu'on ne voit pas », ce n'est pas très dur. Il n'est pas très lourd à porter, le Dieu qu'on ne voit pas, que l'on sait Bon, qui nous aime. Mais la forme, sous laquelle Dieu est difficile à porter, c'est le Prochain. Seulement c'est Dieu que l'on porte ou que l'on ne porte pas, que l'on accepte ou que l'on refuse dans le prochain.

C'est encore une vue de foi qu'il faut demander, dont il faudrait nous pénétrer. Cette perpétuelle interrogation, ces perpétuelles demandes que Dieu nous adresse, par la bouche, par le moyen de ceux avec lesquels nous vivons, ou tout simplement que nous rencontrons. Que notre vie tout entière, peu à peu soit pénétrée par cette charité qui arrive à dominer notre vie tout entière à l'intérieur ou à l'extérieur.

Mais cette charité n'existera que si elle est basée sur les deux autres vertus qui nous sont données, c'est-à-dire spécifiques de notre état mais qui sont en réalité spécifiques, tout simplement, du christianisme bien compris : la simplicité, que d'ailleurs j'assimile à la vérité, et l'humilité, que nous pouvons facilement et dans la réalité, unir à la pauvreté.

Ces aspects-là se tiennent, se rejoignent :

* Simplicité-Vérité,

* Humilité-Pauvreté.

Ce sont les deux points essentiels de nos attitudes spirituelles qui doivent commander toute notre vie intérieure profonde et qui doivent aussi commander tous les gestes et toutes les attitudes, toutes les décisions de notre vie extérieure, de celle qui est visible aux hommes.

Ce sont des points essentiels de notre témoignage évangélique de notre action apostolique. N'imaginons pas que nous pouvons avoir une influence quelconque sur une personne, si nous n'agissons pas dans la simplicité, dans la vérité, dans l'humilité, dans la pauvreté et dans la charité. Toute la portée évangélique de notre vie réside là. Ce ne sont pas simplement des petites vertus surrogatoires qu'on énumère, que l'on fait énumérer : on dit, il y a les quatre vertus morales qui sont... il y a les vertus théologiques qui sont la Foi, l'Espérance et la Charité, il y a les autres vertus qui sont ceci... ceci. Alors on pourrait mettre comme cela des petits compartiments, puis, on choisirait, un petit peu, les vertus qui nous plaisent le mieux à l'intérieur de toute cette énumération. Ce n'est pas cela. C'est tout l'ensemble de ces vertus que nous devons pratiquer, les vertus théologiques par dessus tout, mais celles-ci : la charité, la simplicité et l'humilité c'est le bloc même qui fait que nous appartenons à Dieu ou que nous appartenons à nous-même si nous ne l'avons pas, si nous nous en dispensons.

Si nous pesons, si nous regardons ce qui est la base même de la Simplicité : la Vérité ; de la vérité, nous pouvons dire, comme de la charité, la Vérité c'est Dieu. D'ailleurs que nous prenions n'importe quelle vertu de cet ordre là nous pou- vous nous dire : « Cela c'est Dieu ». Dieu le résumé de toutes les perfections, ou plutôt Dieu c'est la perfection entière, et pour Le comprendre, nous, dans la faiblesse de notre intelligence humaine, nous sommes obligées de détailler cette perfection infinie qui est Dieu et qui embrasse tout.

La simplicité c'est donc le rayonnement de la vérité, ce n'est pas autre chose. La Vérité ce n'est pas la vulgarité de tenue, ce n'est pas une simplicité d'esprit qui fait dire : elle est un peu sottise, ce n'est pas l'absence d'intelligence. Non, la simplicité c'est le rayonnement dans une vie tout entière de la vérité. C'est pourquoi cette simplicité rayonne Dieu, elle porte Dieu. Saint

Vincent a un mot magnifique pour dire cela, il explique rarement ce qu'il dit dans son déroulement théologique, mais il le dit avec des mots qui marquent et qui sont infiniment mieux que des raisonnements théologiques, il le dit avec des mots qui marquent et qui sont appelés à marquer des vies entières : « La Simplicité, disait saint Vincent, je l'appelle, mon Evangile ». Autrement dit, c'est par là qu'il touche Dieu, et par là qu'il porte Dieu. C'est cela l'Evangile. L'Evangile c'est la Parole de Dieu, qui nous révèle Dieu, c'est la Parole qui porte Dieu.

Etre vrai, car toujours, il faut Etre, avant de dire, avant de faire, avant d'exprimer. Avant l'action il faut toujours l'état : l'être. Soyons d'abord vraies à l'intérieur, avant d'essayer d'être vraies et saintes à l'extérieur.

Soyons vraies dans nos attitudes intérieures. Avec Dieu d'abord. Il faut répudier tout ce qui pourrait être guindé, tout ce qui pourrait être forcé, c'est d'ailleurs assez fortement ceci, dans la ligne actuelle et même quelquefois la ligne actuelle dépasse un peu les bornes. Soyons envers Dieu exactement comme nous sommes. Si, quand nous arrivons à l'oraison nous nous mettons devant le Seigneur, et que nous commençons par réciter avant toute chose une formule d'amour brûlant, enflammé que nous avons prise dans la vie des Saints qui ne correspond absolument pas à notre état intérieur, eh bien, je dirai, nous ne sommes pas tellement dans la vérité. Ce n'est pas la vraie simplicité cela. Bien sûr, on peut s'en servir. Notez qu'on peut très bien s'en servir pour ranimer sa ferveur. Peut-être que c'est mieux, tout simplement de dire au Seigneur : « Mon Dieu me voilà telle que je suis, regardez-moi, ce n'est pas brillant aujourd'hui, mais au moins je viens devant vous et je vous cherche. Et je Vous demande instamment cette grâce de Vous révéler à moi, de rétablir le contact entre Vous et moi ». Il n'y a rien de plus beau.

Voyez comme la prière de l'Eglise est plus saine, comme elle est plus vraie que même toutes les prières personnelles des grands saints. Ces prières là ne répondaient qu'à des états d'âmes, passagers, particuliers, etc. La prière de l'Eglise que nous disons dans les Psaumes on pourrait presque toujours dire qu'elle correspond à ce que nous pensons à l'intérieur (à part des choses un peu extraordinaires qu'il faut demander à des spécialistes de l'Ecriture Sainte de nous expliquer). Mais il y a une vérité dans ces versets des Psaumes qui fait que toujours nous pouvons nous appliquer directement l'un ou l'autre et que nous nous mettons très facilement dans l'esprit et dans l'état d'âme du Psalmiste lorsqu'il a élevé cette prière vers le Seigneur. Il y a une vérité, qui se dégage de cette prière par les Psaumes et que nous trouvons difficilement ailleurs. Soyons très simples dans nos relations avec Dieu.

Soyons très simples, je dirai même, dans nos relations avec nous-même. Ne nous surestimons pas. Il faut toujours, toujours nous le répéter, surtout lorsque l'on est en situation de supériorité : il ne faut pas s'imaginer qu'une charge quelconque ajoute seulement un pouce de plus à notre taille spirituelle. Nous sommes très simplement, très humblement, très véritablement ce que nous sommes devant Dieu. C'est une parole de l'Imitation : absolument rien de plus. Nous sommes ce que sont nos péchés de tous les jours, et nous savons bien toutes devant Dieu, pour peu que nous soyons vraies, que tous les jours nous péchons, et que tous les jours nous pouvons dire comme saint Paul : « Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je veux ». Nous savons bien que nous prêchons aux autres et que nous n'accomplissons pas ce que nous disons ; lorsque nous nous heurtons à la vérité, eh bien, nous succombons. Cela, il faut le savoir, il faut continuellement nous remettre devant, il faut nous tenir dans cette attitude de vérité.

Il faut nous connaître comme nous sommes, avec nos défauts, avec nos qualités aussi ; ce n'est pas un acte d'orgueil de reconnaître ce que Dieu nous a donné. Il nous a donné, par exemple, mettons, un caractère doux, affable. Nous recevons bien les gens c'est spontané chez nous, ce n'est pas mal, mais ce n'est peut-être pas une vertu, parce qu'à ce moment-là, ce n'est peut-être qu'une disposition naturelle. Nous n'avons pas tellement d'efforts à faire pour les dominer, nos mouvements naturels. Mais peut-être, par le contre-coup de cette vertu que Dieu nous a donnée, nous n'aurons pas le courage de reprendre une Sœur comme nous devrions le faire, ou de nous imposer lorsque ce sera nécessaire. Il faut le connaître, il faut le savoir, afin

d'essayer d'y remédier et d'engager la lutte. Mettons-nous devant Dieu comme nous sommes et essayons aussi Rapprendre à nos Sœurs à se voir dans la vérité elle-même. Il ne faut pas se décourager soi-même, ni laisser nos compagnes se décourager parce qu'elles ont un défaut impossible à juguler. Il faut voir, en somme, ces tendances naturelles que nous avons comme une disposition de Dieu à notre égard et comme le point exact de la lutte que nous avons à engager pour Son service et pour Son Amour. Et ainsi nous entraider les unes les autres à nous corriger pour devenir davantage ce que Dieu veut de nous. Il faut devenir ce que nous devons être.

Il faut faire attention, surtout lorsqu'on est Sœur Servante, à l'édification à donner. Il faut édifier. On le dit moins maintenant. On le disait beaucoup autrefois : « Telle Sœur m'édifie beaucoup, je dois édifier les autres ». La Sœur Servante doit édifier ses compagnes. C'est tout à fait vrai si on le prend dans le bon sens. La Sœur Servante doit édifier ses compagnes, c'est-à-dire que, par les moyens de ses vertus vraies, de ses efforts personnels pour répondre à la volonté de Dieu, elle doit travailler à la construction, à l'édification de sa propre personne spirituelle et elle doit travailler à la construction, à l'édification de l'être spirituel, de la perfection spirituelle de ses compagnes. C'est dans ce sens que l'on doit édifier. Que notre vie personnelle d'efforts, de tension vers Dieu aide les autres à construire leur propre vie spirituelle, C'est cela l'édification. L'édification n'est pas une sorte d'ostentation extérieure qui montrerait des vertus que nous n'avons pas. Ce serait de l'hypocrisie. Cela ne veut pas dire qu'il faille faire des confessions publiques, dévoiler une faute que l'on n'a pas faite et qui peut alors justement malédifier le prochain. Non. Il faut avoir beaucoup de bon sens en ces choses. Mais il ne faut pas vouloir paraître tellement mieux que ce que l'on est. Je ne pense pas que cela édifie. Vous savez, les gens sentent très bien le personnage spirituel qu'ils ont devant eux.

Vivons, vivons dans la vérité, n'ayons pas cette manie d'édifier, mais ayons la préoccupation constante d'être tellement ce que nous devons être, même lorsqu'on ne nous voit pas, même lorsque nous sommes seules, soyons alors la même que si nous étions devant cent paires d'eux qui nous regardent ; et je ne sais combien vingt, trente, cinquante, cent compagnes qui attendent de nous ce qui va les aider à la construction de leur édifice spirituel. Mais c'est peut-être la valeur de ce que nous faisons lorsque nous sommes seules devant Dieu qui a la plus grande portée pour l'édification, la construction du personnage spirituel, de l'être spirituel des compagnes qui nous sont confiées. C'est cela vivre dans la vérité. Il faut nous redire ces choses continuellement. C'est exigeant de vivre dans la vérité au service de Dieu, dans la simplicité. Soyons simples, soyons vraies aussi dans nos paroles : que jamais le moindre petit mensonge ne passe par nos lèvres, même dans les choses les plus insignifiantes de notre vie. Les vrais mensonges, je ne pense pas, mais même pas de contre-vérité, cela met un malaise. Quand la Sœur Servante n'est pas vraie, vraie dans toutes ses attitudes, il y a un malaise dans la Maison. Il faut que vous soyez tellement vraies que toutes les Sœurs qui s'adressent à vous, soient sûres d'avoir la vérité quand elles vous ont parlé, la vérité que vous leur devez.

Par exemple, nous n'avons pas beaucoup parlé de la discrétion...

La discrétion, c'est certainement l'une des vertus les plus importantes de la Sœur Servante, savoir taire ce qui ne doit pas être dit, savoir surtout taire ce qui ne nous appartient pas, ce qui appartient aux compagnes.

Il faut avoir une telle délicatesse d'âme et de cœur, je ne dis pas tellement de conscience, pour comprendre toute la famille de nos compagnes, tout ce qui la concerne, tout ce qui concerne leurs difficultés d'office, tout ce qui concerne à plus forte raison, a priori, leurs difficultés personnelles, tout ce qui concerne leurs défauts et leurs chutes. Même si elles sont visibles à tout le monde, cela ne nous appartient pas, c'est le bien d'autrui, ce doit demeurer dans la plus grande discrétion. Nous devons conserver, préserver, garder, retenir dans la discrétion la plus totale ce qui appartient aux autres. Il y a là une très grande délicatesse de conscience, et j'ajoute, de cœur, à avoir.

La discrétion a presque autant d'importance que le secret. Quand une Sœur Servante n'est pas discrète, il n'y a plus de joie dans la maison, parce que chacune se sent la proie des autres ; c'est quelque chose de très pénible. Il faut que chacune de nos Compagnes soit dans une totale sécurité à notre endroit, pas seulement d'ailleurs vis-à-vis de ce qui est à dire aux autres, mais vis-à-vis de ce que nous avons à savoir nous-mêmes. Il est des choses qu'une Sœur Servante doit accepter de ne pas savoir de ses Compagnes. Si par exemple, vous vous trouvez en face d'une Sœur, et vous savez qu'elle est la proie d'une tentation, d'une tentation intérieure ou autre, votre devoir à ce moment-là est de vous assurer qu'elle a l'aide nécessaire pour porter cette tentation.

Par exemple qu'elle se confie au Directeur de la Province, qu'elle se confie à la Visitatrice, ou qu'elle se confie à un Confesseur, un directeur de conscience. Quand vous êtes sûre qu'elle a le tuteur voulu, l'aide voulue pour porter son état intérieur, vous n'avez pas à vous substituer à lui, nous n'avez pas à avoir un sentiment de frustration intérieure en vous disant : « Ma Compagne n'a pas confiance en moi ». Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Il y a certaine pudeur d'âme, il y a certaines réserves qui sont tout à fait, tout à fait dans la ligne. Et vous à ce moment-là, la plus grande preuve d'affection que vous puissiez donner à votre Compagne, la plus grande aide que vous puissiez lui apporter c'est le respect infini de sa difficulté, des relations qu'elle doit avoir avec ceux qui la soutiennent d'une façon légitime. Voyez, votre attitude, c'est surtout de ne pas lui faire sentir la moindre rancœur parce que elle ne vous en parle pas. Qu'elle comprenne au contraire, que vous l'aidez à ne pas parler, que vous correspondez pleinement à ce besoin de silence qu'elle ressent. Il y a une compréhension des autres jusqu'au fond de leur personne qui doit être le fait de la Sœur Servante. La vérité ainsi ne consiste pas à tout pénétrer et à tout dire, ce serait une exagération, ce serait la déformation de la vérité et de la simplicité.

Surtout cela, c'est tellement dans la discrétion, c'est tellement secret, que cela n'existe pas. On ne doit même pas se rendre compte que la Sœur Servante porte le secret de telle compagne, ou la difficulté de telle autre. Cela n'existe tellement pas que, autour de vous, on ne doit pas s'en rendre compte. Tout doit demeurer clair, net, on ne doit pas avoir que vous portez un secret quelconque. C'est la seule manière d'ailleurs de garder un secret. Quand on laisse soupçonner qu'il y a un secret, il y en a déjà la moitié qui est révélée.

Donc que notre vérité en dehors de ces questions de discrétion et de secret soit pour tout le monde, pure comme un cristal, en allant jusqu'à se savoir et se reconnaître faillible. Nous pouvons avoir pesé des fautes, ou des erreurs au plan professionnel, cela peut arriver même au plan de la conduite du gouvernement de la Maison. Sachons donc très simplement reconnaître une faute : là je me suis trompée, là j'ai fait erreur, même là, dire : « j'ai eu tort ». Cela ne coule pas une Sœur Servante aux yeux de ses compagnes que de dire : « j'ai eu tort ». Nous avons tort quelquefois, nous le savons bien, et nos compagnes le savent encore vingt fois mieux que nous, alors sachons donc dire très simplement dans la vérité et devant Dieu : « là j'ai eu tort ». A ce moment-là, je dirai c'est un acte d'humilité, c'est certain, mais c'est un acte d'humilité vraie qui ne fait pas perdre ce que doit conserver l'autorité, parce que c'est se mettre dans notre vraie situation : Que nous ayons ou non l'autorité, nous sommes des êtres faillibles devant Dieu.

Nous le reconnaissons, cela ne diminue en rien la présence de Dieu, la grâce d'état en nous et l'action de Dieu dans le mandat qu'il nous a confié. Et ceci nous pouvons très haut le maintenir devant nos compagnes, même lorsque nous avons été obligées de dire : « J'ai fait erreur, j'ai eu tort ». Ce sera d'ailleurs ni psychologiquement parlant, infiniment meilleur que de vouloir prouver qu'on a raison alors que toutes les compagnes sauront parfaitement bien qu'on a eu tort.

Il faut savoir aussi reconnaître, en dehors des fautes, un manque de mémoire, un oubli, savoir accepter que on est ignorante dans une science que l'une ou l'autre de nos compagnes possède. De moins en moins les Sœurs Servantes sont des personnes universelles. Une Sœur Servante ne peut pas être la spécialiste de tout ce qui se fait dans sa Maison, surtout si cette maison est une maison polyvalente. Dans un hôpital elle ne peut pas être spécialiste de chacun

des services qui sont dans un hôpital. Elle peut aussi ne pas avoir tous les dons que possèdent ses compagnes. Il est des Sœurs Servantes par exemple qui tout en étant des personnes extrêmement intelligentes, douées sur d'autres plans, n'ont pas la bosse de la comptabilité comme on dit, eh bien qu'elles sachent se faire aider sur ce plan-là, reconnaître ce qui leur manque, puis suppléer par une autre personne, le dire très simplement : ce n'est pas dans ma ligne de faire ceci, je n'ai pas les connaissances voulues, je n'ai pas les dispositions voulues, je vais faire faire par une autre. Il en est d'autres, c'est un peu plus difficile à reconnaître. Il faut peut-être ne pas le dire tout haut, mais enfin le reconnaître dans les faits, pour y suppléer.

Etre éducatrice c'est un don, c'est un don naturel, il y a des Sœurs Servantes qui ne sont pas tellement éducatrice vis-à-vis des enfants, qui ne savent pas s'y prendre comme on dit vulgairement dans le langage commun. Qu'elles aient l'humilité, devant Dieu de le savoir, de se dire : « mais non, je ne suis pas éducatrice, le Seigneur ne m'a pas donné cela ». Qu'elles fassent former leurs compagnes, qu'elles sachent discerner celles qui le sont pour les mettre auprès des enfants et qu'elles se réservent une tâche de supervision, de soutien moral de celles qui agissent. Mais qu'elles confient à une compagne douée dans ce sens, la ligne pour laquelle elles ne sont pas douées. Ce n'est pas (comment dirais-je ?), ce n'est pas un manque terrible que de reconnaître ces choses-là, c'est la vérité et la Vérité sauve et la Vérité délivre toujours. Reconnaissons très simplement, très humblement, avec beaucoup de clarté ce qui est en nous et essayons de compenser. Situons-nous toujours vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de nous-même, vis-à-vis de nos compagnes dans ce climat de Vérité.

La Sœur Servante qui, dans sa Maison, arrive à créer, à exiger ce climat de Vérité est une Sœur Servante heureuse et ses compagnes sont des Sœurs heureuses.

Je sais très bien que ce n'est pas facile partout et qu'il est certaines situations dans lesquelles il est à peu près impossible d'arriver à avoir ce climat de vérité et de simplicité totale. Il est des tempéraments qui sont contraires à ce climat-là. Mais enfin, dans toute la mesure où nous le pouvons, faisons-le. Et ce climat de vérité, il va se manifester dans de petites choses. De petites choses qui, d'ailleurs, non seulement viendront le manifester, mais aussi le créeront. Il faut que nous fassions attention dans notre vie, par exemple, aux petites fraudes. Il y a toujours un mensonge à la base d'une petite fraude. Attention. Dans votre esprit, vous pouvez trouver des exemples (il ne m'en vient pas pour le moment). Mais je dis aussi : « attention aux grandes fraudes ». Il y a des choses qui ne sont pas petites, qui sont grandes, qui sont importantes, par exemple, pour ne faire que les citer, les déclarations d'employés, les déclarations que nous devons faire quant à la Sécurité sociale, quant à la maladie de certains employés, nous ne devons pas tremper dans des déclarations qui ne seraient pas absolument exactes, nous ne devons pas donner de certificats faux, nous savons bien toutes que nous sommes sollicitées de temps en temps par des choses de ce genre que tellement de gens trouvent normales.

Pour ne donner qu'un exemple : une Sœur va soigner un bon grand-père dans une maison. La belle-fille qui était là lui dit : « ma Sœur, si vous voulez bien signer ceci parce qu'on va mettre les soins sur mon compte pour pouvoir être remboursé, parce que lui, il n'a pas la Sécurité sociale, et moi, je bénéficie de la Sécurité sociale de mon mari ». Nous n'avons pas le droit de faire cela. Alors, la Sœur hésite, se disant : « est-ce que la charité m'oblige à aider les gens ou est-ce que je dois observer la justice et la vérité en ne signant pas ce certificat »? Il n'y a absolument pas d'hésitation à avoir. La charité n'existe pas si on n'est pas dans la justice et la vérité. C'est une faute, c'est un mensonge, c'est une injustice. Il ne faut pas le faire. Vous me direz que les gens ne comprendront pas, c'est vrai, ils ne comprendront pas et seront peut-être très désagréables avec vous, vous aurez peut-être un assez gros ennui sur le moment, mais vous pouvez être sûres qu'à l'avenir, ces gens-là auront pour l'éternité confiance dans les Sœurs. Si vous leur cédez, même pour leur faire plaisir, et je dirai aussi pour les aider, dans leur for intérieur, ils sauront, pour le reste de leur vie, que les Sœurs qui appartiennent à Dieu sont comme les autres ; mais sur le moment, ils ne le réalisent pas.

Nous ne nous rendons pas compte de la portée très grande que peuvent avoir de ces choses que quelquefois nous sommes tentées d'appeler petites et qui pourtant, sont tellement, tellement importantes. Souvent, l'opinion des meilleurs, dans le monde actuel, est faussée sur ce point. Ce qui appartient à l'Etat, après tout, c'est à nous, nous allons vers le communisme, par conséquent, c'est le trésor commun, on peut puiser dedans, non. Nous devons, nous, conserver ces attitudes de vérité, ces attitudes de simplicité. Je dirai même (c'est une petite remarque en passant), qu'il y a une certaine vérité ambiante à avoir dans les locaux. Vous savez, autrefois, tout était toujours maquillé. Vous l'avez toutes entendu dire, n'est-ce pas ? Nos autels, par exemple, dans les chapelles, on mettait de faux cierges, de l'or faux, de fausses fleurs, tout faux, du marbre faux. Maintenant, il y a un retour vers la vérité, dans l'art actuel. L'aspect extérieur d'un édifice montre le matériau même dans lequel il a été conçu, dans lequel il est construit, on voit ce qu'est, dans la vérité, cet édifice. Autrefois, on voyait de beaux marbres et puis, on arrivait, par derrière, c'était du torchis, de la vieille brique ou de vieilles horreurs. Maintenant, quelquefois, c'est du ciment pur, nu, ce peut être beau si les lignes sont belles, mais on voit le matériau, il n'y a pas cette espèce de fausseté, de fausseté matérielle qui existait. Je pense que cela a une certaine importance.

Gardons notre simplicité, notre belle vérité partout dans nos locaux, dans notre matériel. Paraissons ce que nous sommes, que nos Maisons paraissent tout simplement ce qu'elles sont. Alors, dans cet environnement de simplicité, de vérité dans tous nos actes, nous pourrions essayer d'être simples extérieurement. Mais il faut d'abord, il faut « d'abord » assurer cette vérité foncière de toutes les composantes de notre vie.

Nous essaierons d'éviter toute affectation extérieure, en général les Filles de la Charité sont simples. Il faut le dire, c'est une sorte de grâce que le Seigneur nous a conservée. Quelqu'un un jour m'a dit : « C'est curieux, je voyage beaucoup dans le monde entier, et partout où je vais, quand je rencontre une Fille de la Charité, elle m'aborde exactement de la même façon que toutes les autres m'ont abordé dans les autres pays, sans gêne, avec un air simple, dégagé, avec de l'amabilité, mais sans exagération, ouverture d'esprit. Il me disait : c'est très agréable. Cela m'a fait plaisir. Cela m'a été très agréable à moi aussi.

Conservons si vous le voulez bien cette grâce, demeurons ces gens simples, qui sont simples pour la bonne raison qu'ils n'ont rien à cacher puisque tout est vrai en eux, il n'y a pas de gêne à avoir, puisque nous sommes, nous essayons de nous mettre à l'intérieur ce que nous voulons paraître à l'extérieur.

Présentons-nous simplement dans nos vêtements, dans notre tenue, j'ajoute aussi dans notre uniformité. Actuellement, dans la grande vague de changement de (commencement dirai-je ?...), d'initiative personnelle qui souffle sur le monde et sur l'Eglise, on voit les étrangetés les plus étranges, qui sont mises à l'honneur, et qui tout d'un coup germent dans une cervelle comme vraiment l'étoile qui va conduire la Communauté. Non.

Tenons-nous à cette belle unité dans notre amour fraternel, entre nous et dans notre amour filial pour nos Fondateurs, pour la Communauté à demeurer semblables les unes aux autres. D'abord avec ses marques d'esprit : Charité, humilité, simplicité, puis dans notre manière d'être extérieure. N'imaginons pas de petites améliorations de nos habits, de tout ce qui vient d'être fait. Le Saint-Esprit peut souffler, peut vous inspirer qu'il faut mettre un bouton pression ici au lieu de le mettre ailleurs cela est possible, mais dites-le nous. Nous ne refusons absolument aucune suggestion, vous nous les envoyez, et puis après, même si cela dure un petit peu longtemps, parce que vous avez le cerveau fertile et qu'il y a beaucoup de suggestions, et qu'il faut les envisager toutes, ou bien parce que il faut remettre à un temps un peu plus éloigné l'examen de la chose, eh bien vous attendrez en paix et un jour on vous donnera la solution, mais je vous en supplie, demeurons semblables les unes les autres. Cela a été, j'aime vraiment à le répéter, cela a été un bel exemple que nous avons donné dans l'Eglise que ce changement d'habit qui s'est fait le même jour, on peut dire à la même heure dans tous les pays. Je ne peux pas vous dire, le nombre

de personnes, de prélats, d'Evêques, de Cardinaux, qui m'ont dit : quelle stupéfaction avait été la leur en face de ce geste qui était à la fois d'obéissance et pour l'amour de l'unité.

Ce sont vraiment les deux grandes pensées, qui ont dominé ce geste-là et qui ont été un si bel exemple à l'Eglise et à l'ensemble des Congrégations. Il paraît qu'un Evêque a dit : Quand je pense que dans mon diocèse il y a 1 400 ou 1 500 prêtres, ils ne sont pas capables d'obéir et de faire la même chose, et que 45 000 Filles de la Charité dans le monde entier ont obéi le même jour à la même heure. C'est une grâce de Dieu sur la Communauté, que celle-ci, c'est une grâce qui l'a accompagnée dès le début, dès sa naissance, et qu'il faut que par nos efforts, par notre volonté, nous arrivions à lui conserver.

Demeurons simples, claires, nettes, dans nos vêtements, dans notre tenue, essayons de conserver l'uniformité.

Parlons simplement quand nous sommes dans une réunion, quand nous sommes dans une visite, dans un contact quelconque ; si nous voulons être simples et humbles, il ne s'agit pas de se taire toujours. Etre simple et humble, c'est ni garder le mutisme, ni se livrer au bavardage. Parler très simplement quand on a quelque chose à dire, et puis c'est tout.

L'humilité ne consiste pas à se rendre absent ; l'humilité consiste à être très simplement là où on doit être, à y dire et à y faire ce que l'on a à faire. Autrement dit, à tenir sa personne pour rien du tout, car si nous nous mettons en retrait, si nous nous taisons, si nous disparaissions, c'est encore une préoccupation de nous-mêmes. Soyons simplement, très simplement ce que nous devons être, comme une Fille de la Charité qui est Servante des Pauvres, qui parle sans recherche comme également sans complexe. C'est là que nous arrivons à la question de l'humilité.

C'est l'humilité intérieure qui fait que nous n'avons pas tellement de mal à vivre dans la simplicité, parce que, lorsqu'on manque à la simplicité, c'est, la plupart du temps, par une réaction d'orgueil, une sorte de crainte de paraître ou peu intelligente, ou peu douée, de parler de travers, etc. etc. Si nous nous tenons dans l'humilité intérieure, toutes sortes de craintes, toutes sortes de complexes disparaissent de nous et nous n'avons pas tellement de mal à paraître ce que nous sommes dans la vérité.

L'humilité a été, on peut le dire, la vertu de base de saint Vincent. Pourquoi ? Parce que son défaut, sa tendance dominante était l'orgueil, alors avec courage et aussi avec clarté d'esprit, parce qu'il savait combien l'humilité était une base, il a mis le départ de sa vie spirituelle sur l'humilité. Il a dit de sainte Louise, celle qui affectionne au plus haut point la sainte pauvreté : « nous avons ces deux bases qui se rejoignent : l'humilité et la pauvreté », sainte Louise ayant peut-être plus axé son humilité sur la pauvreté, tandis que saint Vincent était plus axé sur la vertu même d'humilité. Et toits deux se sont donnés aux Pauvres, dans la Pauvreté.

Cette attitude d'humilité et cette attitude de pauvreté sont les vraies attitudes dans nos rapports avec Dieu. Elles touchent le Cœur du Seigneur. Elles nous inspirent le repentir, elles nous situent à notre vraie place et elles mettent Dieu à la sienne. Elles créent le désir, elles alimentent la prière.

Quand on imagine que l'on a en soi toutes sortes de ressources d'intelligence, de culture d'esprit, de vertus, de pénétration de situations, de dons naturels, on a une certaine petite confiance en soi, on aborde les événements, on aborde la vie avec ce que l'on croit posséder. On possède ses dons, sa culture, son intelligence, alors on va à son travail avec tout cela et c'est un bien pauvre bagage.

Tandis que si l'on sent en soi ce vide de vertus, ces déficiences que nous avons reconnues dans la vérité, alors naît en nous le besoin de nous rattacher à Dieu, de recourir à Lui. Nous vivons dans le désir et dans la prière. Nous savons que lorsque nous nous rendons à notre tâche, lorsque nous envisageons ce que nous avons à faire, nous savons que nous ne pouvons y répondre qu'en nous rattachant continuellement et fortement au Seigneur.

Alors, nous nous établissons dans la véritable espérance, dans l'espérance chrétienne et nous sommes dans l'unique attitude d'esprit pour obtenir la grâce de Dieu. « Quand Dieu (je ne sais plus qui a dit cela, mais il l'a dit à peu près de cette façon)... quand Dieu voit dans une âme le vide qu'y a creusé l'humilité, Il se précipite pour la remplir ». C'est cela. Tandis que si nous sommes pleines de nous-même, il n'y a plus de place pour le Seigneur alors, nous sommes en danger. Et si saint Pierre avait, avait, oui creusé en lui ce vide de l'humilité, si, face à la prédication du Seigneur, il avait été saisi de crainte devant sa misère parce qu'il la connaissait, la grâce de Dieu serait entrée en lui et il n'aurait pas failli, il n'aurait pas renié le Seigneur. Parce qu'il était rempli d'une sorte de confiance en lui, de certitude de cet amour qu'il sentait dans sa sensibilité, pour le Seigneur, alors, il n'a pas prié, il a protesté, il a dit : « non, non, je serai fidèle ».

Cette attitude de connaissance de soi-même, inspirée par l'humilité, attire en nous, la grâce de Dieu. On dira que la lumière n'est donnée qu'au cœur humble. Il faut vouloir, désirer et demander à Dieu de nous établir dans l'humilité et dans la pauvreté (bien sûr, il faudrait parler autrement de la pauvreté car il y a d'autres aspects, des aspects extérieurs et des aspects vrais de la pauvreté, du vœu de pauvreté dont il serait bon de parler, mais nous n'en aurons pas le temps), enfin, nous ne parlons ici que de la pauvreté d'esprit.

Il faut que nous nous prêtions, que nous nous offrions à Dieu, à Dieu pour qu'en nous, Il creuse cet abîme de l'humilité. Le Seigneur a Ses voies qui ne sont pas les nôtres. Il sait comment Il arrivera à nous établir ainsi dans l'humilité d'esprit. Nous, nous y travaillons « et nous ne pouvons guère y arriver, mais le Seigneur, Lui, sait ce qu'il fera et alors parfois, nous voyons venir à nous, de par la volonté du Seigneur, des épreuves diverses. Ces épreuves diverses, nous sommes toujours tentées de les attribuer à la créature. Epreuves diverses ? Je parle, par exemple, des changements dans la vie de Communautés, des médisances qui peuvent être dites sur nous, même des calomnies, de certaines incompréhensions, de certaines disgrâces. Face à ces épreuves, qui sont évidemment très douloureuses à la nature, nous sommes tentées de nous dire : « mais enfin, ce n'est pas vrai et ce n'est pas juste ». Nous avons tendance à dire : « c'est un tel, c'est une telle qui m'a fait cela » et nous ne voyons plus, nous croyons que c'est la créature qui agit et nous ne voyons plus, nous ne découvrons plus l'action de Dieu. Alors, au lieu d'entrer dans le plan du Seigneur qui a permis cela, même si la créature est coupable, et c'est très possible que un tel ou une telle nous ait réellement fait cela (ce n'est quand même pas toujours vrai, vous savez, quelquefois, on se l'imagine et ce n'est pas vrai du tout) mais enfin même en mettant les choses au pire et que ce soit vrai qu'on ait eu envers nous des torts graves, il n'en demeure pas moins que la personne qui a agi, n'a été que l'instrument de Dieu.

C'est l'action du Seigneur sur nous, pour nous faire entrer dans la connaissance vraie de nous-même, dans l'humilité profonde et nous mettre dans cette attitude d'esprit de pauvreté et d'humilité telle qu'il pourra alors entrer pleinement en nous. C'est le moyen par lequel Dieu prépare les voies par lesquelles Il voudra passer là. C'est là qu'il faut faire agir notre foi.

C'est sur cela que je voudrais vous laisser à la fin de cette retraite.

Quelles que soient les difficultés, les épreuves qui nous arrivent, ne cherchons jamais l'action de la créature, même si elle est éclatante à nos yeux, sachons, par les yeux de la foi, voir et reconnaître l'action de Dieu, et l'ayant reconnue, entrer, par notre acceptation, en coopération avec Lui. Alors, dans cette acceptation bien volontaire, cette coopération d'esprit, nous entrerons dans la joie.